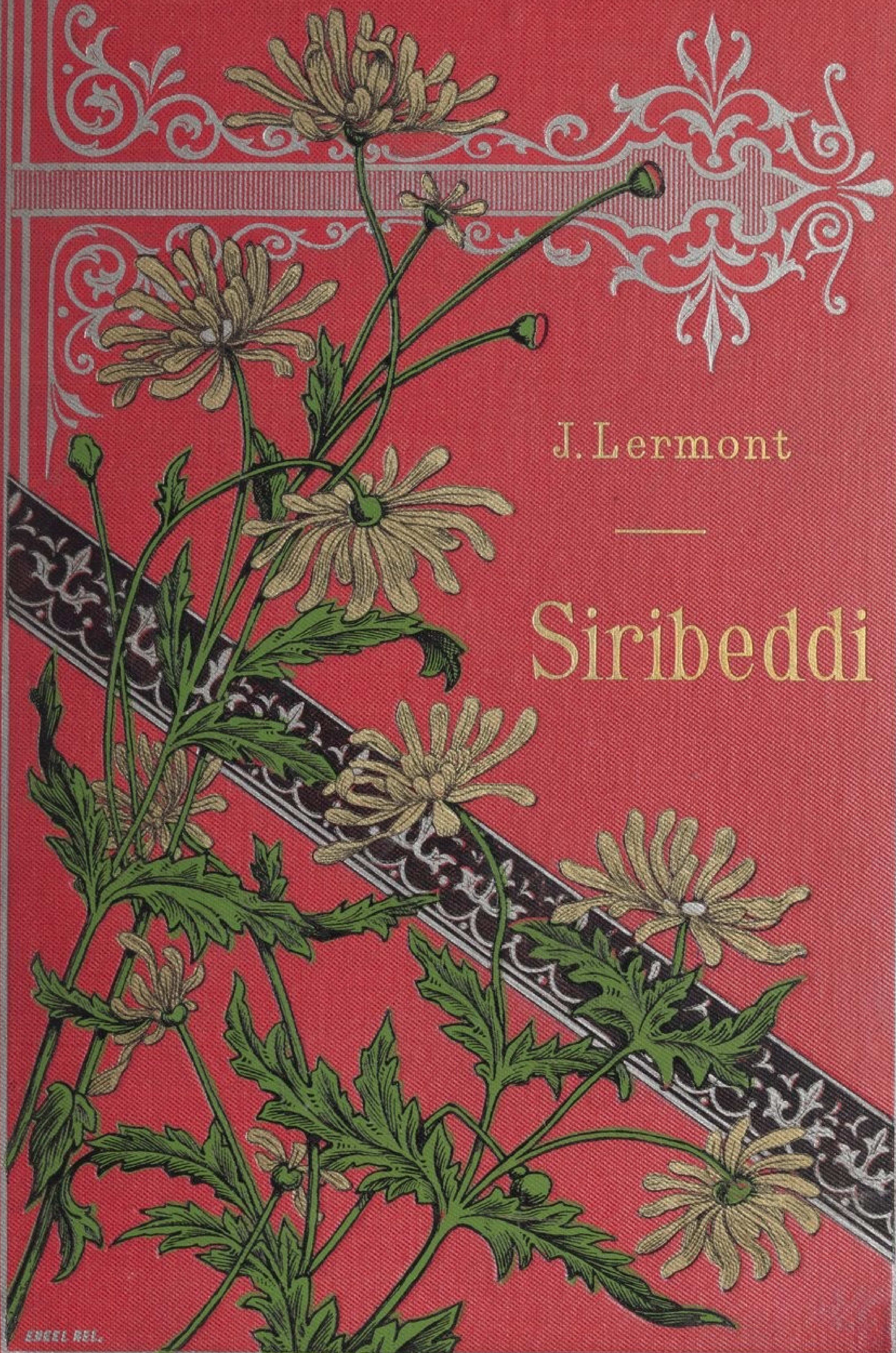
Siribeddi, mémoires d'un éléphant, par J. Lermont

COLLECTION HETZEL



J. Lermont

Siribeddi

3e PRIX d'examen

ACCORDÉ A

Mlle Simonne du Costat

Paris, le 12 Janvier 1907

L. Richard

SIRIBEDDI

ÉDUCATION — RÉCRÉATION



COLLECTION HETZEL

ILLUSTRATIONS DE A. LANÇON

SIRIBEDDI

MÉMOIRES D'UN ÉLÉPHANT

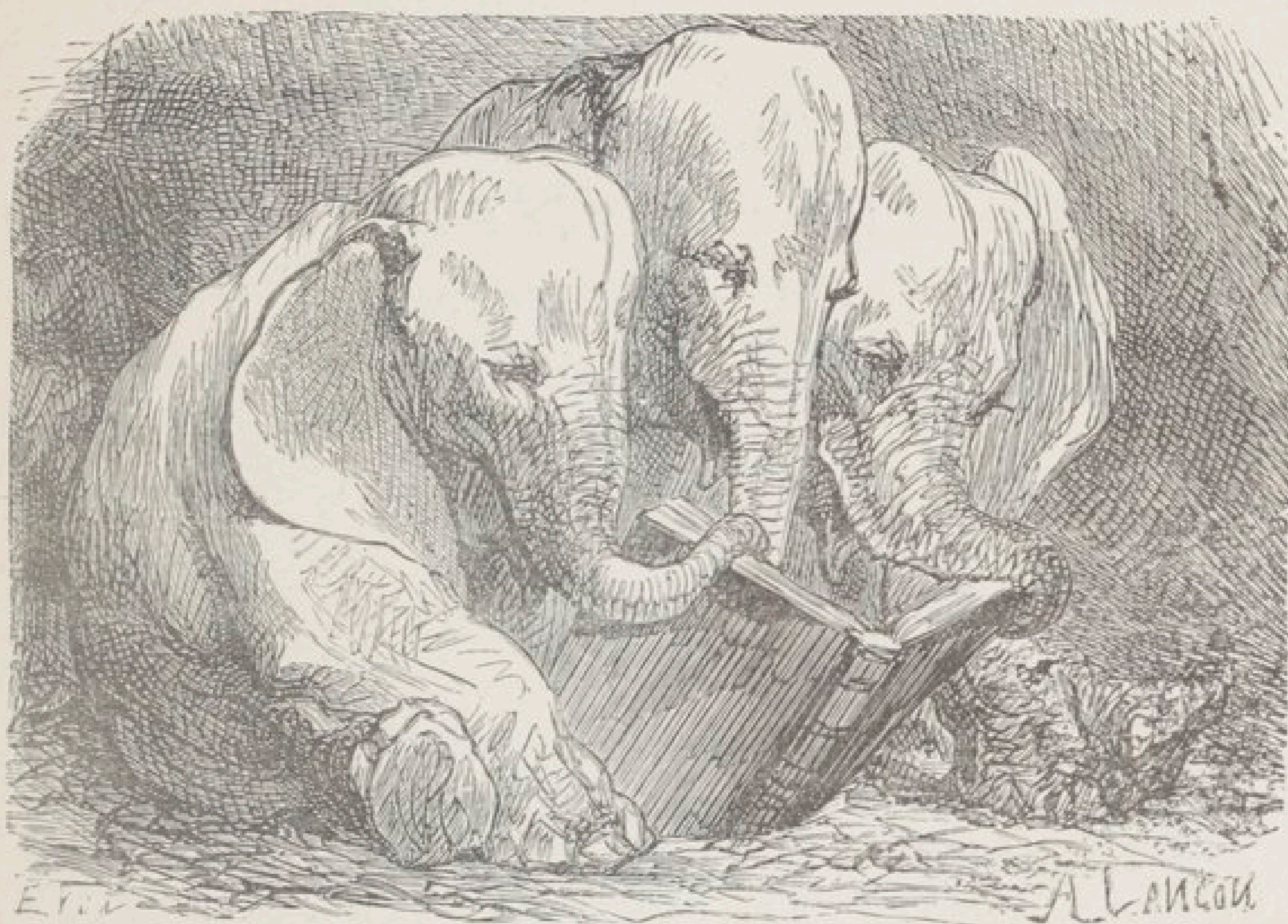
PAR

J. LERMONT



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS





SIRIBEDDI

CHAPITRE I

SIRIBEDDI ET SA FAMILLE

Mme Mahala et son mari, M. Jumbo, étaient dans le ravissement le plus complet : le ciel venait de leur envoyer un charmant bébé, tout leur portrait; ils ne se lassaient pas de l'admirer. De la tête aux pieds, leur fils leur paraissait une merveille.

« Regarde ses oreilles, mon ami, s'écriait la petite Mme Mahala; sont-elles longues déjà!... Quelle finesse d'ouïe il aura bientôt!

— Et ses yeux, sont-ils assez vifs! répondait son mari sur le même ton.

— Et sa trompe, comme il l'agite élégamment! Ne

dirait-on pas qu'il a déjà plusieurs semaines? Oh! pourvu qu'il ait cinq ongles à chacun de ses pieds! Que diraient mes amies, s'il n'en avait que quatre! »

Mais, après examen, il fut bien et dûment constaté que le jeune Siribeddi possédait les vingt ongles réglementaires pour un éléphant de haute race. S'il n'en eût eu que seize ou dix-huit, Mme Mahala se serait crue déshonorée à tout jamais aux yeux de sa tribu.

« Ah! je respire, s'écria-t-elle; à présent je puis sans crainte présenter notre trésor à nos amis. Va les chercher, mon cher Jumbo. Tu as le temps pendant qu'il fait son premier repas. »

A vrai dire, Mme Mahala mourait d'envie d'exhiber son cher fils. Quand on est jeune mariée et qu'on a épousé un mari de son âge que les anciens traitent encore en enfant, on n'est pas fâchée de montrer à ses amis et connaissances qu'on est mère de famille et respectable à tous points de vue. Jusqu'ici personne n'avait pris au sérieux le jeune ménage. Un ménage de bébés!... Tout allait changer! Du coup ils prendraient rang parmi les gens raisonnables et on ne leur jetterait plus à la tête leur jeunesse, comme si chaque jour ne devait point les guérir de ce défaut. Était-ce leur faute s'ils n'avaient pas cent cinquante ans comme le Patriarche, ni même cent trente ans comme le Grand-Chef, ou quatre-vingt-dix-neuf comme le Philosophe? A eux deux c'est à peine s'ils atteignaient la moitié de l'âge de ce dernier; mais ils avaient le temps de vieillir!...

La tribu très distinguée des Longues-Queues dont Mme Mahala et son mari, M. Jumbo, faisaient partie, devait son nom aux extraordinaires dimensions de l'appendice caudal de ses sujets. Elle était renommée entre toutes parmi les bandes

d'éléphants qui peuplent les forêts de l'île de Ceylan, et ce n'est pas peu dire, dans un pays où les éléphants passent à bon droit pour être les plus beaux du monde. La tribu se composait d'une quarantaine d'individus de tout âge qui formaient une seule et même famille; mais que d'anneaux brisés dans cette chaîne! que de générations entre le Patriarche et le bébé qui venait d'ouvrir à la lumière ses petits yeux bruns. C'est à ce point que si la guerre et les maladies n'eussent fait de grands vides dans les rangs, la bande trop nombreuse eût peut-être été forcée de se diviser et de se séparer.

La colonie offrait l'image du bonheur le plus parfait. Elle était rassemblée dans une clairière que le Chef avait indiquée peu auparavant comme lieu de campement. Ce choix faisait honneur à son discernement : des palmiers aux longues palmes, ou aux larges feuilles en éventail, selon l'espèce, au tronc recouvert de convolvulus de mille couleurs, l'ombrageaient de tous côtés; çà et là des bananiers montraient leur feuillage finement découpé et leurs beaux régimes de bananes, festin délicieux qui, pour être prêt à point, ne demandait aux gourmets éléphantins que la peine de le cueillir au degré de maturité convenable. Non loin de là, coulait une rivière indispensable aux ablutions quotidiennes. C'était un véritable Eden en ce paradis terrestre qu'on nomme Ceylan.

Nulle surprise ne semblait à craindre dans cet espace bien protégé que le pied de l'homme n'avait jamais foulé. A l'exception de quelques perroquets établis sur la cime des arbres, et dont le cri strident se faisait entendre de temps à autre, aucun animal ne s'y montrait. Nul danger n'était probable; mais tandis que ses compagnons reposaient paisiblement, le Grand-Chef, fidèle à son devoir, veillait pour le

salut commun. Son lieutenant, l'oreille au guet, l'œil grand ouvert, montait la garde de son côté. Au moindre sujet d'alarme, l'appel particulier de l'une des deux sentinelles les réunirait tous en un clin d'œil pour faire face à l'ennemi.

Dans ces régions tropicales au soleil de feu, les éléphants font de la nuit le jour; par suite ils emploient les heures de la journée à se reposer, à dormir où à rêver. On les voyait donc disséminés dans la clairière, seuls ou par petits groupes, selon leurs goûts. Il était près de cinq heures, la chaleur commençait à devenir moins accablante; les enfants, que rien n'arrête lorsqu'il s'agit de leur plaisir, s'amusaient à se poursuivre, à jouer à cache-cache ou à se lancer dans les jambes de longues branches d'arbres, occasion de culbutes toujours divertissantes. De temps en temps, leurs mères criaient tendrement :

« Ne vous échauffez pas trop, mes enfants, ne courez pas tant, vous allez vous rendre malades.

— Oui, maman, » répondaient-ils docilement.

Et ils s'arrêtaient quelques minutes, mais l'instant d'après l'ardeur du jeu l'emportait sur les recommandations maternelles et ils recommençaient de plus belle.

« Laissez-les donc, disaient alors les papas, ils s'amusent, c'est de leur âge; n'en avons-nous pas fait autant dans notre jeunesse? »

Les anciens, réunis à l'ombre d'un palmier, devisaient de choses et d'autres; ils parlaient de l'avenir pour leurs arrière-petits-enfants, du passé aussi, et des mille souvenirs que leur rappelaient les ébats de cette bande d'étourdis qui gambadaient autour d'eux. D'autres, les yeux mi-clos, jouissaient de la douceur de l'heure présente et se laissaient aller à une paisible somnolence; le Philosophe, très grave, se

promenait à l'écart, comme s'il cherchait la solution d'un grand problème. Le Maître chargé de l'éducation des jeunes gens regardait les jeux de ses élèves en se balançant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. C'était cependant un personnage très correct, à l'air digne et froid, auquel il ne manquait qu'une paire de bésicles pour être un magister incomparable, mais lui aussi, sans doute, pensait qu'un peu de gymnastique lui était nécessaire. D'ailleurs, pour qui connaît les éléphants, sa tenue n'avait rien d'insolite: ces messieurs ont un besoin impérieux de balancement, ils ne peuvent rester immobiles.

Les mères de famille s'occupaient de leur ménage, deux ou trois jeunes mamans soignaient leurs bébés encore trop petits pour pouvoir prendre part aux ébats de leurs aînés. Tous, lorsqu'ils se sentaient en appétit, cueillaient délicatement du bout de leur longue trompe, soit le fruit qui les tentait, la banane blonde vite mûrie sous ce climat brûlant, soit des feuilles de palmier ou de bananier, soit une brassée d'herbe fraîche ou quelque champignon au fin parfum.

Parfois, par pur désœuvrement, ils déchiquetaient de grands panaches de palmiers, éparpillaient au hasard des régimes entiers de bananes, déracinaient de jeunes arbres, pour en manger les racines, ou décrivaient des arabesques fantaisistes sur le tronc des arbres dont ils enlevaient l'écorce avec cette espèce de doigt qui termine leur trompe. On les eût fort étonnés si on leur eût appris qu'ils gaspillaient ainsi en pure perte les dons de Dieu. Habitués à trouver en abondance tout ce qui était nécessaire à leur subsistance, qu'avaient-ils à penser au lendemain ? Dans ce pays enchanteur où le printemps est pour ainsi dire éternel, où l'arbre porte à la fois des feuilles, des fleurs et des fruits nouveaux, où



la fleur de la veille est presque le fruit d'aujourd'hui, ils ne songent point à être prévoyants. Ils font un peu comme ces bandes de singes qui dévalisent les jardins des colons, pillant tout, saccagant tout et jonchant le sol de fruits verts dans l'unique but de satisfaire leurs instincts de destruction. Les dégâts des éléphants étant proportionnels à leur taille, je vous laisse à penser quels ravages ils exercent dans les plantations de café ou de cocotiers, et les précautions que prennent les planteurs pour les empêcher d'y pénétrer! Mais, dans la jungle où ils sont seuls maîtres, la nature, prodigue de ses biens, a vite fait de réparer les dommages qu'ils lui causent. Ils en sont quittes, lorsqu'ils ont dévasté momentanément un endroit, pour émigrer dans une autre partie de la forêt aux inépuisables ressources.

Le jeune M. Jumbo ayant annoncé à tous ses amis le grand événement qui le comblait de joie, chacun s'empressa d'aller présenter ses devoirs à Mme Mahala et à son fils, déjà baptisé du doux nom de Siribeddi. Il fallait voir de quel air heureux et fier la jeune maman recevait les félicitations et comme elle faisait admirer à tous les visiteurs les mille et une perfections qu'elle découvrait à son fils. Tout le monde aimait Mahala dans la tribu, et chacun se réjouit avec elle de son bonheur. Les matrones y mêlèrent des conseils à l'infini sur l'éducation physique et morale du bébé :

« Ne le gâtez pas trop, ma chère, disait l'une, élevez-le sévèrement; si vous lui laissez faire ses trente-six volontés, quand il est petit, sous prétexte qu'il est petit, vous n'en viendrez jamais à bout lorsqu'il sera grand.

— La première de toutes les qualités est l'obéissance, s'écria une autre, Siribeddi ne peut l'apprendre trop tôt. Souvenez-vous de ce qui arriva l'an passé au fils de votre

voisine, le petit Kindly! s'il eût su obéir il serait encore ici.

— Vous me faites frémir, s'écria Mme Mahala en serrant étroitement contre son cœur son fils bien-aimé. Dire que moi aussi je pourrais perdre mon petit Siribeddi. Ah! j'aimerais mieux mourir. Je m'étonne que Mme Kindly ait pu survivre à un coup pareil, moi j'en serais....

— Chut! dit une belle jeune dame qu'on appelait Fleur de Goyave, voici Mme Kindly en personne; soyez convaincue, Mahala, ajouta-t-elle tout bas, que la pauvre mère n'a pas oublié l'affreux malheur qui l'a frappée. »

En effet, la manière dont la nouvelle venue dit à la jeune mère : « Aimez bien votre fils, mais ne le gâtez pas, » prouvait qu'elle souffrait encore de sa blessure, d'autant plus qu'elle se sentait en partie responsable de l'accident arrivé à son enfant.

« Mme Kindly a raison, dit le Philosophe, les enfants gâtés ne sont ni bons fils ni bons citoyens. Faites de votre Siribeddi un éléphant modèle. Qui sait, peut-être un jour sera-t-il à la tête de ses pareils, et, dans ce cas, il devra donner à ses sujets l'exemple de toutes les vertus.

— J'en accepte l'augure, » dit la jeune mère en souriant d'un air modeste.

Quelle est la maman qui ne rêve pour son fils les destinées les plus brillantes? Mme Mahala voyait déjà son cher Siribeddi chef de sa tribu.... Bien mieux, ce grand honneur lui paraissait tout naturel.

« Je propose, dit une voix, de porter un toast au nouveau membre de notre société. »

Alors, de tous côtés ,s'élevèrent les cris de :

« Vive le petit Siribeddi! Longue vie et bonheur à lui et à

ses parents. Puisse-t-il ne jamais faire connaissance avec nos ennemis, les hommes! »

Puis chacun reprit ses occupations accoutumées et le jeune ménage resta seul.

« Que nos amis sont bons, s'écria la petite Mme Mahala en essuyant une larme d'attendrissement. Je ne croyais pas qu'ils nous aimassent autant : mon ami, je suis trop heureuse, cela me fait peur! »

Elle s'arrêta de parler, pensive un instant, mais bientôt se réveillant comme d'un songe :

« Il serait temps que Siribeddi essayât de marcher un peu, » dit-elle.

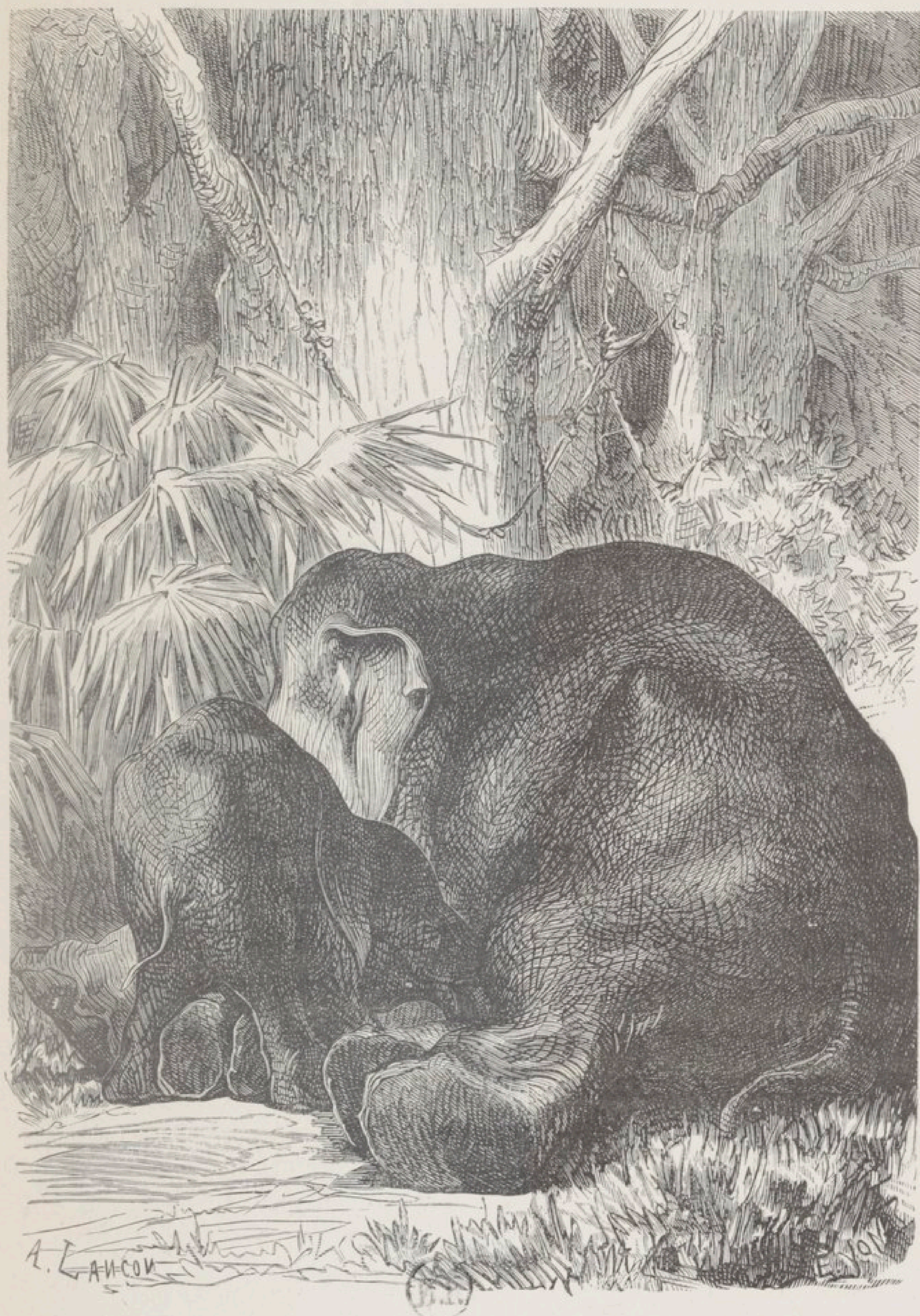
Les éléphants ayant le privilège de marcher dès leur naissance, le jeune Siribeddi eût pu en effet déjà faire quelques pas, s'il l'eût voulu.

Encouragé par les caresses maternelles, il consentit à s'aventurer sur le gazon. Ce fut un concert d'acclamations joyeuses.

« Mais c'est qu'il marche à ravir! il est très fort pour un nouveau-né! Bientôt il sera comme père et mère. »

C'était une miniature d'éléphant. Imaginez une aimable créature de la taille d'un ânon, reproduisant en petit chacun des traits distinctifs de ses parents; sa peau déjà rude (ce n'est pas pour rien qu'il était de la famille des *pachydermes*, autrement dit des animaux à peau épaisse), sa peau, dis-je, était rosée, au lieu d'avoir la couleur brune de ses semblables à l'âge adulte; ses jambes flageolaient un peu sous lui et sa trompe, à peine plus longue qu'un mirliton, l'embarrassait beaucoup, il ne savait littéralement qu'en faire. Sauf cela, c'était le portrait vivant de tous les éléphants asiatiques que vous avez pu voir, à part les défenses, bien entendu, qui

I



C'ÉTAIT UNE MINIATURE D'ÉLÉPHANT. (P. 8.)

n'étaient pas visibles dans sa bouche et qui peut-être n'y pousseraient jamais, le nombre d'éléphants porteurs de défenses étant, paraît-il, assez limité à Ceylan. Dans la tribu des Longues-Queues on n'en comptait pas plus d'une dizaine, parmi lesquels on remarquait surtout les défenses du Patriarche, du Grand-Chef, du Lieutenant et du Philosophe. Malgré sa jeunesse, Jumbo en avait déjà d'une dimension respectable, mais les siennes étaient loin d'approcher de celles des anciens de la tribu. Les défenses du Patriarche étaient immenses, elles avaient même failli, un jour, lui jouer un mauvais tour, tant elles excitaient la convoitise de ces chercheurs d'ivoire qui ne craignent point de traquer les pauvres éléphants pour s'emparer de ce précieux produit vendu ensuite au poids de l'or. Par pur hasard le Patriarche avait échappé au danger dans cette rencontre où bon nombre de ses enfants perdirent la vie.

Après tout, Siribeddi avait de qui tenir, et il était fort possible qu'il fût plus tard au nombre de ces favorisés du sort. On tenait en grande estime dans la tribu les éléphants porteurs de défenses, mais il fallait attendre, pour être fixé sur le compte de Siribeddi, que ses dents de lait tombassent et fussent remplacées par d'autres.

Je parle ici des éléphants de Ceylan, on assure que ceux d'Afrique ont des défenses parfois longues de trois mètres, qui pèsent jusqu'à trois cents livres et dont le poids moyen est de cent cinquante livres. Dans l'île de Ceylan, tous ceux qui n'ont pas de défenses ont de grosses dents de vingt-cinq à trente centimètres de longueur et de cinq centimètres environ de diamètre, qui leur servent à couper des branches d'arbres. Ces dents, qu'ils n'utilisent pas comme leurs frères d'Afrique pour creuser la terre à de grandes profon-

deurs afin d'y trouver de l'eau, n'ont plus du tout la même forme; au lieu d'être droites et épaisses, elles sont minces et gracieusement recourbées et pèsent rarement plus d'une cinquantaine de livres. En revanche, l'éléphant de Ceylan est beaucoup plus grand, plus beau et plus intelligent que celui d'Afrique, et il s'apprivoise beaucoup plus facilement.

Que nous voilà loin de notre petit Siribeddi, il est temps de revenir à lui....

CHAPITRE II

PREMIERS PAS DANS LA VIE

Je ne vous raconterai pas par le menu les premiers jours de la vie de Siribeddi; ses essais pour marcher et courir sans rouler à tous moments sur le gazon de la clairière, sa gaucherie lorsqu'il voulait se servir de sa trompe et ses colères enfantines lorsqu'au lieu de la porter à sa bouche, il se la mettait dans les yeux ou se donnait involontairement de grands coups sur les oreilles. C'était tout un petit apprentissage de la vie qui n'avait rien de bien intéressant pour d'autres que pour ses parents.

Mme Mahala se tirait on ne peut mieux de son rôle de jeune maman; elle avait une grande affection pour le Philosophe, et il lui était resté quelque chose des nombreuses leçons qu'il lui avait données et de tous les discours tenus devant elle. Ce n'est pas sans profit qu'on fréquente les savants! Lorsque Siribeddi tombait, elle l'aidait en riant à se relever, au lieu de lui montrer son émoi, il s'ensuivait que le pauvre petit aurait eu honte de pleurer quand il voyait sa maman lui sourire.

Lorsqu'il lui arrivait une de ces petites mésaventures, Mme Mahala apprenait à son fils à en prendre bravement son parti.

« Je tiens à ce que tu aies du caractère, lui disait-elle; il n'est personne à qui ne survienne de temps en temps quelque ennui; sois de ceux qui les acceptent avec gaîté, et non de ces tristes personnages qui geignent sous le poids des moindres misères comme s'ils étaient seuls au monde à souffrir. Ce n'est amusant ni pour eux ni pour les autres; d'ailleurs, je ne connais pas de plus mauvais calcul, car les ennuis sur lesquels on s'appesantit sont dix fois plus lourds à supporter. »

Pour une petite dame éléphant, ce n'était pas déjà si mal raisonner.

M. Jumbo s'occupait beaucoup aussi de son fils; il l'enlevait avec sa grande trompe et le faisait sauter comme font les papas pour leurs bébés, ou bien il le portait sur ses défenses pour lui faire faire en triomphe le tour de la clairière où la tribu des Longues-Queues était toujours installée; mais il traitait encore Siribeddi en tout petit enfant, tandis que Mme Mahala, qui l'avait constamment auprès d'elle et qui voyait sa petite intelligence s'éveiller peu à peu, lui tenait des propos pleins de sagesse dont il ne pouvait manquer de profiter. Elle ne vivait plus que pour son fils, et ne consentait qu'à regret à s'en éloigner quelques minutes.

Son mari lui pardonnait l'abandon apparent dans lequel elle le laissait. Elle lui prouvait clair comme le jour que Siribeddi ne pouvait se passer de ses soins de tous les instants, et que tant qu'elle aurait à le nourrir de son lait elle ne devait penser qu'à lui. Dès qu'il serait sevré, elle reprendrait sa vie ordinaire,

« Je ne te reconnais plus, disait M. Jumbo, toi si gaie, si folâtre autrefois, tu ne joues plus, tu restes immobile des journées entières, et tu ne te promènes que si cela plaît à Siribeddi. Quand il dort au moins, tu pourrais sortir avec moi; mais non, tu es là, à le regarder dormir, et moi je suis tout seul.

— J'ai toujours peur, répondait-elle, qu'il ne lui arrive quelque chose. Amuse-toi et promène-toi pour nous deux. »

Il fallut qu'une vieille amie de sa mère lui fît comprendre qu'il y avait un peu d'exagération dans son zèle maternel et que Siribeddi n'en mourrait pas pour être laissé quelquefois à lui-même.

Je ne sais pourquoi on s'imagine toujours que les éléphants sont de graves personnages, sérieux et gourmés, un peu moroses même, qui jamais ne se dérident. On les juge sur de malheureux captifs traînés de foire en foire dans des ménageries, ou tenus entre les quatre murs d'une prison de quelques pieds, eux, libres enfants des forêts, habitués à errer, au gré de leur fantaisie, sous un climat tout autre que le nôtre. Vraiment on serait triste à moins! Pensez à tout ce que doivent souffrir ces pauvres bêtes, qui ont de la mémoire; ils l'ont prouvé en mainte occasion. Quel contraste douloureux entre leurs années d'enfance et leur misérable situation de prisonniers!

Dans la jungle, au contraire, ils sont vifs, joyeux, insouciants et heureux comme une bande d'écoliers en vacances; ils se livrent entre eux à des plaisanteries sans fin, font des niches à leurs voisins, et jouent du soir au matin, quand ils n'ont pas de sujets d'alarmes.

Seuls, les anciens de la tribu des Longues-Queues avaient

la gravité qui convenait à leur âge ; quant à Mme Mahala et à son fils, ils s'amusaient parfois ensemble comme deux vrais bébés, tant la jeune mère se faisait petite pour plaire à son enfant. Il fallait voir Siribeddi passer et repasser sous le gros corps de sa maman, se cacher d'un côté quand elle le croyait de l'autre, enrouler sa petite trompe autour de ses jambes, sauter devant elle avec une grâce éléphantine et se frotter doucement contre elle pour se faire caresser.

Il était un peu timide, le petit Siribeddi, il ne voulait pas s'éloigner de sa maman, et lorsque d'autres bébés éléphants venaient le chercher pour faire une partie de jeu, il enfouissait sa grosse tête massive sur les genoux de Mme Mahala, secouait ses larges oreilles et répondait à toutes les avances par un *non* énergique.

Siribeddi ne connaissait encore que la clairière qui l'avait vu naître ; la tribu la quittait pourtant chaque nuit pour aller se désaltérer à la rivière et se baigner ; mais aux premiers jours de la vie de son enfant, Mme Mahala, trouvant Siribeddi trop jeune pour l'emmener et ne voulant pour rien au monde le laisser seul, s'était privée de ce plaisir. Un jour, ou plutôt un soir, elle jugea qu'il était temps de l'initier aux douceurs du bain. La course était un peu longue pour ses petites jambes, qu'importe ? son papa était là pour lui venir en aide quand il serait fatigué ?

La journée avait été d'une chaleur suffocante. Malgré leur habitude de s'éventer avec des branches de palmier, les éléphants avaient beaucoup souffert de la température élevée, et ce fut avec un soupir de soulagement que tous virent arriver l'heure du coucher du soleil. Chaque fois que Siribeddi s'était, pendant la journée, plaint d'avoir trop chaud, sa bonne mère l'avait consolé en lui parlant de ce bon bain

qu'elle lui ferait prendre le soir, aussi était-il encore plus impatient que les autres de partir.

A un signal du Grand-Chef, toute la bande se réunit au milieu de la clairière et l'on se mit en marche; les enfants et les vieillards étaient au centre, les gens raisonnables en avant, le Grand-Chef à leur tête. Le Lieutenant formait l'arrière-garde.

« Pourquoi tant de précautions? demanda Siribeddi à son papa, je croyais que vous alliez toutes les nuits à la rivière, vous devez bien savoir le chemin.

— Notre chef est prudent, répondit M. Jumbo; quelque connue que soit notre route, elle peut cacher quelque embuscade; nous sommes environnés d'ennemis. »

Siribeddi se serra contre sa maman. Il n'avait pas précisément peur, mais il n'était pas tout à fait rassuré :

« Quels ennemis avons-nous, murmura-t-il, nous ne faisons de mal à personne.

— Ce n'est pas une raison malheureusement pour n'en point avoir, dit le Philosophe qui avait entendu la question.

— Les tigres nous en veulent, ajouta M. Jumbo; pourquoi, je n'en sais rien; s'ils nous laissaient tranquilles, ce n'est pas nous qui les attaquerions jamais. Voilà des individus qu'il ne fait pas bon rencontrer lorsqu'on est seul,

— Y a-t-il beaucoup de tigres par ici? demanda Siribeddi en tremblant.

— Non, mon chéri, répondit sa maman, rassure-toi, et s'il en venait un, par hasard, se désaltérer en même temps que nous à la rivière, il se garderait bien de nous troubler, nous sommes trop nombreux. Les petits éléphants qui ne s'écartent pas d'auprès de leurs parents ne risquent rien, mais gare aux désobéissants qui s'en éloigneraient trop. Le tigre

caché derrière les arbres bondirait sur lui et l'emporterait. Jamais plus sa famille ne le reverrait.

— Et quels sont nos autres ennemis? demanda Siribeddi.

— Les singes, mon enfant.

— Oh! dit M. Jumbo en riant, ceux-là ne sont pas bien dangereux.

— Non, mais ils sont bien ennuyeux. Te rappelles-tu le jour où ils nous ont bombardés de noix de coco?

— Les projectiles avaient du bon, interrompit le Philosophe.

— Je n'en disconviens pas, si nous avions pu les ramasser, répondit Mme Mahala. Comment l'aurions-nous pu sous la grêle de boulets qu'ils nous lançaient sur la tête. Nous n'étions pas en nombre et nous ne pouvions les déloger de leur forteresse, au plus haut des cocotiers ; il a bien fallu les laisser maîtres du terrain. T'en souviens-tu, Jumbo?

— Si je m'en souviens! Je me suis promis de donner une leçon à cette maudite engeance.

— Et l'as-tu fait, papa? demanda Siribeddi avec le plus vif intérêt.

— Pas encore.

— Oh! alors je t'aiderai, papa! Tu m'attendras, dis?

— Mon Siribeddi sera un brave petit éléphant, s'écria Mme Mahala, tandis que son mari riait de bon cœur de l'ardeur martiale de son fils, alors qu'il ne s'agissait que de singes.

— Ce que je déteste le plus, avoua le Philosophe, ce sont les moustiques. »

On a beau être philosophe, on a ses faiblesses. Est-il quelque chose de plus exaspérant que ces insectes qui vous

couvrent impunément de piqûres. C'est la plaie des pays chauds. On peut éviter les serpents, combattre les lions, échapper aux moustiques, jamais !

« Les moustiques, dit Siribeddi, est-ce que c'est aussi gros que les tigres? »

Sa naïveté fit sourire le Philosophe.

« Non, dit sa mère, ils sont presque imperceptibles, mais proportionnellement à leur taille, ils sont pires. Tu feras connaissance avec eux beaucoup plus tôt que je ne voudrais, mon pauvre petit.

— Et les hommes, continua Siribeddi, qu'est-ce qu'ils nous font? Je vous en ai entendus parler l'autre jour comme d'êtres redoutables.

— Les hommes, mon chéri, fasse le ciel que tu ne les connaisses jamais, ce sont nos pires ennemis, ce sont eux surtout dont notre Grand-Chef redoute les embûches. Que leur avons-nous fait? Dieu seul le sait. Nous ne demandons qu'à vivre paisiblement dans nos forêts sans avoir de rapports avec eux, pourquoi viennent-ils nous y tendre des pièges?

— Il faut être juste, dit le Philosophe; nous empiétons quelquefois sur leurs domaines, quand nous allons visiter leurs plantations.

— Nous personnellement, répondit M. Jumbo, nous n'y allons pas si souvent que bien d'autres tribus voisines; nous devrions faire un pacte d'alliance avec eux. »

En ce moment, le Chef réclama le silence, et chacun se tut.

On s'enfonça sous bois dans le chemin déjà tracé, sans bruit, sans paroles; à peine si une branche craquait; parfois le Chef s'arrêtait subitement et toute la bande avec lui s'ar-

rêtait. Il humait l'air, considérait l'espace, et ne voyant rien de suspect, continuait sa route.

« Attendez-moi là, » dit-il, lorsqu'il fut à une centaine de mètres de la rivière.

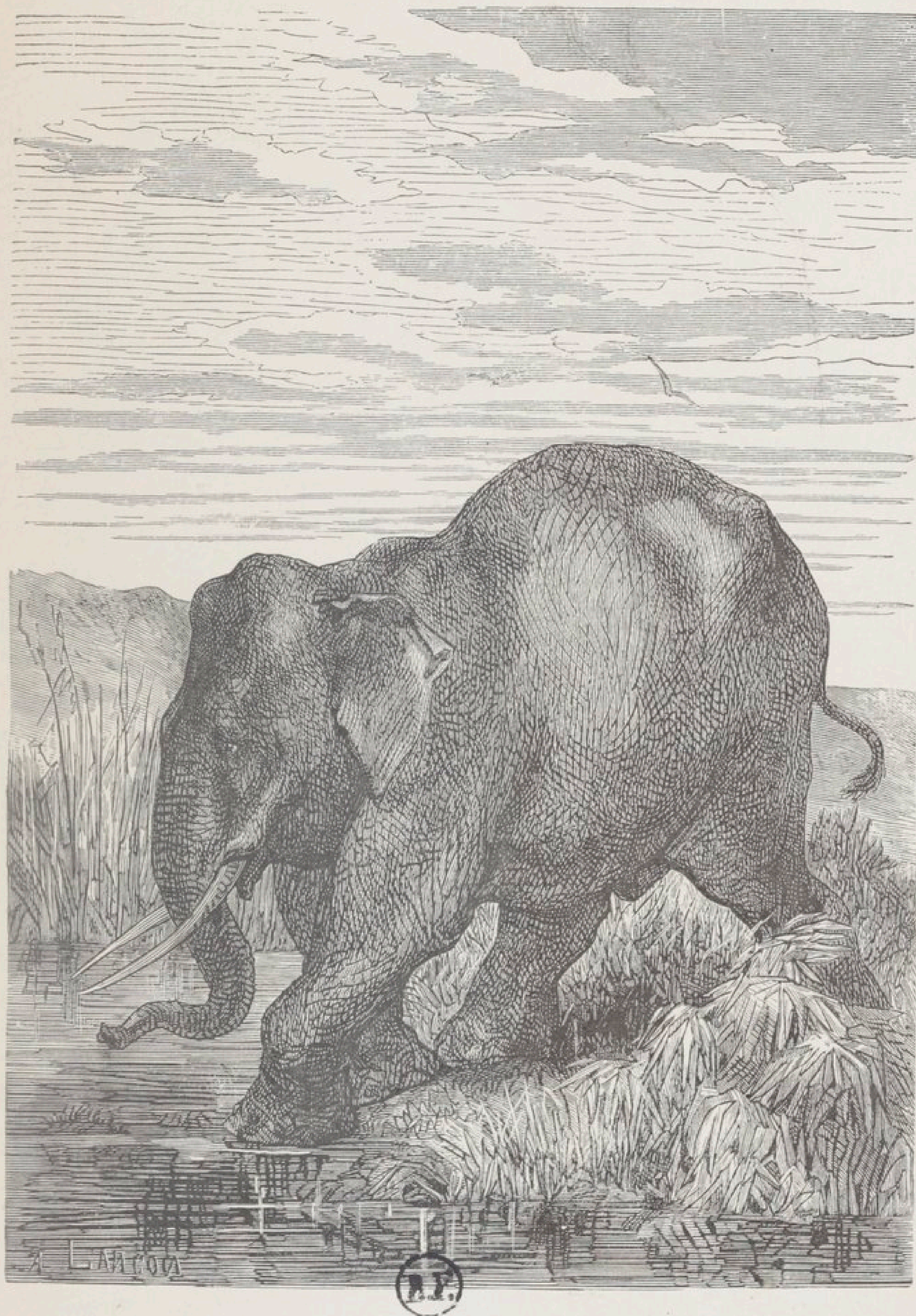
Il pouvait y avoir du péril, le Chef voulait y être seul exposé. Lentement, avec mille précautions, il s'avança vers la rive.

Un écureuil fit un mouvement sur l'arbre où il dormait avec sa compagne; le Chef prêta l'oreille pendant plusieurs minutes, prêt à avertir sa bande et à lui conseiller la retraite au besoin. Mais l'écureuil se rendormit et la bande reprit sa marche. Quelle belle nuit! claire, lumineuse, fraîche et embaumée de mille senteurs délicieuses! Parmi ces odeurs y en aurait-il une qui indiquât le passage de l'homme? Non. Jusqu'à présent tout va bien. Le Grand-Chef continue sa marche prudente. Qu'il fait bon vivre par une nuit pareille, qu'on sera heureux tout à l'heure dans cette eau qui brille comme une nappe d'argent! Après avoir tant souffert de la chaleur tout le jour, quel plaisir de se désaltérer à souhait et de plonger dans la rivière!... Mais une blancheur remue sur la berge; qu'est-ce? un ennemi? un tigre à l'affût? un crocodile?... Non, tout simplement une colonie de sarcelles mal endormies, qui s'étirent et battent de l'aile. Volontiers le Grand-Chef rirait d'avoir été arrêté pour si peu. Cette fois, il en est bien certain, sa troupe ne risque rien.

« Avancez, crie-t-il, avancez sans crainte. »

Il est là, les pieds dans l'eau, il a soif, mais il ne songe pas à boire une goutte de liquide avant l'arrivée des siens, il retourne à leur rencontre et ce n'est que lorsque tous sont entrés dans la rivière qu'il se permet de penser à lui.

II



IL EST LÀ, LES PIEDS DANS L'EAU.... (P. 20.)

Encore a-t-il soin de poster une sentinelle au bord, avant de commencer ses ablutions. Le salut de la bande avant tout. Il a charge d'individus, et il ne l'oublie jamais. Si ses frères l'ont pris pour chef, c'est justement parce qu'ils avaient toute confiance en lui et en son dévouement.

CHAPITRE III

DANS LA RIVIÈRE

Le bain joue un grand rôle dans la vie des éléphants à l'état de liberté, c'est leur principale occupation nocturne, et non pas simplement une opération hygiénique accomplie en quelques minutes. Les élans et les gazelles, qui vivent aussi en troupeaux, viennent comme eux la nuit au bord des rivières; ils y boivent à leur soif, se reposent un peu et reprennent ensuite leurs courses vagabondes; les cerfs font de même; mais les buffles et les éléphants, ces derniers surtout, vivent dans l'eau pendant des heures.

Mme Mahala ne parvint pas sans peine à faire entrer Siribeddi dans la rivière. Cet élément mobile qui semblait se dérober sous lui le troublait au plus haut point. Après y avoir mis le bout de son pied, il s'était vite retiré et tous les raisonnements de sa maman étaient impuissants à le décider à renouveler sa tentative.

« Viens donc, lui criait son papa en secouant sa tête toute ruisselante d'eau, car il venait de faire un plongeon complet, viens donc, Siribeddi, qu'attends-tu pour nous suivre? »

Il s'obstinait à ne pas bouger, si bien que Mme Mahala se vit dans la nécessité de le punir. Quelques petits coups de trompe bien appliqués sur son dos, eurent raison de son entêtement.

« Qui aime bien châtie bien, murmurait sa mère en accomplissant ce devoir douloureux. Siribeddi, mon enfant, c'est la première fois que tu m'obliges à te donner le fouet, espérons que ce sera la dernière. Chacun des coups que je frappe sur toi me fait plus de mal qu'à toi-même. »

Bon gré mal gré, il dut se baigner ; lorsqu'il eut surmonté son sentiment d'effroi, il fut forcé de convenir vis-à-vis de lui-même que sa maman avait eu raison d'employer ce moyen énergique au lieu de parlementer avec un petit entêté comme lui.

« C'est qu'il fait très bon ici, dit-il, après avoir imploré un pardon que son indulgente mère ne lui fit pas attendre, j'aurais eu bien tort de t'y laisser aller sans moi. »

Mme Mahala lui apprit alors la manière de boire en aspirant l'eau avec sa trompe. Jusque-là, pour boire le lait de sa maman, il n'avait eu besoin que d'ouvrir la bouche et de têter comme tous les autres jeunes animaux. Un petit cheval ou un petit chien ne s'y fût pas pris autrement. Je vous dis cela parce que certains naturalistes ont prétendu à tort que les bébés éléphants se servaient de leur trompe pour prendre le lait de leur maman, et le rejeter ensuite dans leur bouche.

Siribeddi n'était pas bête ; il eut bientôt fait de comprendre qu'il fallait respirer fortement pour faire monter le liquide dans son grand nez et le lancer ensuite dans sa bouche. Il fit un peu le dégoûté pour boire de l'eau, parce que, en comparaison du lait, cela lui paraissait insipide. Rien ne l'amusait comme de rejeter cette eau au loin, et il essaya tant bien

que mal de se donner des douches, comme il le voyait faire autour de lui. Cette petite pluie fine retombant sur la tête ou sur les épaules était très agréable. Quand Mme Mahala le trouva suffisamment rompu à cet exercice, elle jugea utile de passer à un autre.

« Regarde ton père, lui dit-elle, vois comme il nage bien; il faut lui demander de te donner une leçon. »

M. Jumbo était un nageur émérite; d'ailleurs ses pareils sont de première force dans cet art qu'ils pratiquent constamment. Il fit exécuter quelques mouvements à son fils, tout en déclarant que celui-ci était trop jeune pour arriver à quoi que ce fût de bon, ce qui ne l'empêcha pas de dire à la fin de la séance que Siribeddi avait des dispositions étonnantes.

Pendant ce temps de répit, Mme Mahala faisait sa toilette : elle se douchait en conscience des pieds à la tête, se roulait dans l'eau pour mieux se nettoyer, nageait, plongeait et paraissait encore plus heureuse que ses camarades, qui n'en avaient pas été privés comme elle pendant plusieurs jours.

Voyant cela, M. Jumbo retint son fils auprès de lui. Le ramenant sur la rive, il lui fit admirer les joutes auxquelles se livrait une partie de la tribu. C'était à qui nagerait le plus loin, le plus longtemps, à qui ramasserait au fond de la rivière une pierre ou un fruit lancé par le Grand-Chef. Quelquefois ils restaient plusieurs minutes sous l'eau avant de trouver l'objet qu'ils cherchaient, aussi fallait-il être excellent plongeur pour y réussir. La bande d'écoliers s'amusait aussi de son côté à s'éclabousser, à barboter dans les roseaux du bord de l'eau, et à danser, leurs trompes enlacées, comme les enfants qui dansent en rond en se donnant la main. Et c'étaient des rires et des cris de joie à n'en plus finir.

« Tu devrais aller jouer avec eux, Siribeddi, lui dit son papa.

— Je n'ose pas, ils sont trop grands, balbutia Siribeddi, ils me font peur. »

Mais M. Jumbo avait déjà fait signe au petit Yousouh, le fils d'un de ses amis. Yousouh fut auprès d'eux en un clin d'œil.

« Viens, dit-il à Siribeddi, on s'amuse bien mieux quand on n'est pas tout seul, viens, n'aie pas peur. »

Et il l'entraîna doucement.

Quel gentil petit camarade que Yousouh! si gai, si enjoué, si pétulant et en même temps si doux! En moins d'un quart d'heure, Siribeddi et lui étaient intimes. Qu'était devenue la timidité de Siribeddi? Il riait plus fort que les autres et aspergeait ses voisins avec une ardeur égale à la leur.

« Quelle bonne idée tu as eue de venir me chercher, dit-il à Yousouh, et que j'étais donc nigaud de me faire des monstres de vous tous.

— Alors tu ne nous repousseras plus comme autrefois quand nous irons demander à ta maman de te laisser jouer avec nous, lui demanda Yousouh. Je commençais vraiment à croire que tu avais un mauvais caractère, et pour un peu je me serais rangé à l'avis de Syamor qui prétendait qu'il était inutile de te faire des avances, puisque tu ne voulais pas y répondre.

— C'était bien ta faute, ajouta Syamor, comment pouvions-nous penser que tu étais aussi gentil quand nous te voyions toujours bouder?

— Il ne boudait pas, dit Yousouh, il n'était que timide; à présent qu'il nous connaît il sera toujours aimable. Je

III



LE MAITRE ÉTAIT LÀ, QUI VEILLAIT SUR SES ÉLÈVES. (P. 31.)

le prends sous ma protection. Nous sommes amis à la vie, à la mort, n'est-ce pas, Siribeddi?

— Oh! oui, » répondit celui-ci, plein de reconnaissance.

Il était si ému qu'il en oublia les recommandations de sa maman et qu'il marcha dans l'eau, sa trompe abaissée au niveau de la rivière, ce qui fit qu'il *but un coup*, selon l'expression consacrée par les nageurs, en pareil cas.

« Fais donc attention à ce que tu fais, lui dit Yousouh, tandis qu'il toussait, suffoquait et frappait du pied, dans sa colère. Tu as oublié que notre trompe est faite pour respirer, mon ami; quand nous jouons dans l'eau, il faut la tenir élevée au-dessus de nos têtes et ne jamais la laisser pendre. Enfin, tu n'as pas grand mal, c'est l'essentiel. N'y pensons plus et amusons-nous. »

Le Maître était là, qui veillait sur ses élèves, rétablissant l'harmonie entre eux quand par hasard il survenait quelque dispute, et les empêchant de s'écarter. Il avait l'œil à tout; les parents étaient bien tranquilles sur le sort de leurs enfants lorsqu'ils le sentaient auprès d'eux.

« Qu'est-ce qui se passe? s'écria tout à coup Siribeddi en voyant une partie de jeu brusquement interrompue. Pourquoi revenons-nous sur la terre ferme? Il fait si bon dans le sable humide. »

Siribeddi s'adressait à Yousouh, qu'il ne quittait pas plus que son ombre.

« Le Maître a parlé, répondit celui-ci. Je ne sais pas ce qu'il veut, mais il faut obéir.

— Il a parlé, dis-tu! Je ne l'ai pas entendu.

— C'est que tu ne connais pas bien sa voix. Hâtons-nous; il est très bon, notre Maître, mais il exige de nous une obéissance absolue. »

Ils partirent au galop sous la conduite de leur maître et ne s'arrêtèrent que lorsqu'il s'arrêta lui-même. Les enfants comprirent alors pourquoi on les avait rappelés. Une seconde bande d'éléphants s'avançait vers la rivière. Moins nombreuse que la tribu des Longues-Queues, elle ne comptait guère qu'une trentaine d'individus.

« Je ne vois pas pourquoi nous ne sommes pas restés quand même, dit Siribeddi. La rivière me paraît assez grande pour tous.

— Ta maman ne t'a donc pas appris, lui répondit son ami, que les lois de notre tribu nous défendent de nous lier avec d'autres? Quant à ce qui concerne les grands, notre chef est sans inquiétude, mais l'un des petits pourrait étourdiment se mêler à ces nouveaux venus, et s'il en recevait quelque mauvais coup, ce serait la guerre déclarée entre eux et nous, une guerre terrible! Mieux vaut nous tenir à l'écart jusqu'à ce que les étrangers soient passés; en nous voyant installés ici, il n'est pas probable qu'ils y restent, ils préféreront remonter la rivière, car ils n'ont pas plus que nous envie de frayer avec des inconnus. »

En effet, le chef de la bande étrangère se contenta de saluer au passage le grand-chef des Longues-Queues. Il n'y avait pas d'hostilité entre eux, mais il n'y avait pas non plus de sympathie.

Un danger commun réunit à peine les diverses tribus d'éléphants; et lors même qu'il y a accord momentané entre elles pour combattre un ennemi, cet ennemi une fois vaincu elles se séparent aussitôt. C'est ce que Mme Mahala expliqua à son fils pendant le passage de cette autre bande. Dès qu'elle l'avait aperçue, elle s'était empressée de rejoindre son cher trésor pour le protéger en cas de besoin.

« Alors, dit Siribeddi, si l'un de ceux que nous voyons venait à se séparer de sa tribu pour une raison ou pour une autre, nous ne lui permettrions pas de demeurer parmi nous?

— Non, mon enfant.

— Pas même s'il était malade?

— Non; il n'a qu'à rester avec les siens; c'est à eux et non à nous de soigner leurs malades.

— S'il était égaré, nous ne le recevrions pas même quelques jours pour lui donner le temps de se guérir? »

Mme Mahala secoua négativement la tête.

« C'est cruel, s'écria son fils, et toi qui me disais, pas plus tard qu'hier, qu'il ne fallait faire souffrir aucun animal!

— Nos lois le veulent ainsi, mon chéri; tout étranger, tout inconnu peut être un ennemi, la prudence nous fait un devoir de ne pas nous exposer à des perfidies; nos anciens, plus sages que nous, ayant établi des lois, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous y conformer. Un jour — je n'étais pas née encore, mais je l'ai entendu souvent raconter à ma grand'mère — un jour, notre chef se laissa fléchir. Il recueillit un jeune éléphant qui semblait épuisé et mourant de faim. Il l'accueillit en frère, le soigna et le guérit; il lui offrit même d'épouser une de ses filles afin de le fixer irrévocablement auprès de nous. Eh bien, cet être si cordialement reçu n'était qu'un perfide espion, un traître qui fit tomber notre tribu dans une embuscade. Ce fut miracle qu'elle n'y pérît pas tout entière. Mon grand-père y perdit la vie, et une foule d'autres avec lui. Le Grand-Chef jura qu'il ne se laisserait plus jamais prendre aux belles paroles de personne, pas même à celles d'anciens amis. « Désormais, « dit-il, tout individu qui ne fera pas partie de notre tribu,

« ou même qui l'aura abandonnée, fût-ce pour quelques « jours seulement, sera considéré comme notre ennemi et « traité en conséquence.

— Est-ce possible? s'écria Siribeddi.

— Tant que nous sommes réunis, nous sommes solidaires les uns des autres et nous nous défendons mutuellement, mais du moment où l'un de nous s'est séparé de la tribu, il a perdu à tout jamais sa famille et ses amis.

— Mais c'est horrible! » s'écria Siribeddi.

Les idées s'éveillaient en foule dans sa petite cervelle.

« Alors, reprit-il, si moi, je m'égarais, ne fût-ce que pendant deux jours, le Grand-Chef te forcerait à ne pas me reconnaître?

— Tu ne peux pas te perdre, mon mignon, je te garde trop bien, et d'ailleurs comment vivrais-tu, même un jour sans moi? Tu n'es pas d'âge à te nourrir d'herbe. Mais nous parlons là de choses trop sérieuses. Va jouer et oublie-les, ou du moins, n'y songe que pour te rappeler que, quoi qu'il arrive, il ne faut pas t'éloigner de nous.... »

Cependant la seconde bande d'éléphants avait poursuivi sa route, en quête d'un endroit solitaire, et les jeux reprirent de plus belle parmi les Longues-Queues.

« Je suis bien aise que Siribeddi ait enfin vaincu sa timidité, dit Mme Mahala à M. Jumbo, et je suis encore plus contente qu'il se soit lié avec le jeune Yousouh; j'ai toujours eu beaucoup d'affection pour sa mère, qui est bien une des personnes les plus charmantes que je connaisse.

— Yousouh me fait l'effet de ressembler à sa maman, répondit M. Jumbo, c'est un enfant très bien élevé et dont l'intimité ne peut que profiter à notre fils; si c'était ce petit Syamor, ce serait autre chose; Syamor a une mauvaise nature,

son maître me le disait dernièrement, on a beau le corriger, il est si récalcitrant que c'est à se demander si on pourra jamais en faire quelque chose.

— Que c'est difficile d'élever ses enfants ! s'écria Mme Mahala, on voudrait toujours les garder auprès de soi pour les façonner à sa guise, et en même temps il faudrait avoir le courage de s'en séparer, car ils ne sont pas faits pour vivre seuls, et le contact d'autres enfants leur est indispensable. »

Le retour de Siribeddi interrompit cette conversation.

« Oh ! maman, s'écria-t-il en venant se réfugier auprès d'elle, écoute ! Qu'entend-on ? Serait-ce le cri de ce terrible animal que tu appelles un tigre ? J'en tremble de tous mes membres. »

Mme Mahala dressa l'oreille pour mieux entendre.

« Oh ! le peureux ! s'écria-t-elle, ce sont les aboiements des élans qu'il prend pour des rugissements de tigres ! Ne crains rien, mon chéri, les élans sont des créatures inoffensives et douces qui n'ont aucune ressemblance avec les tigres ; nous sommes leurs alliés.

— Ah ! dit Siribeddi tout à fait rassuré.

— D'ailleurs, ajouta son papa, tant que le Grand-Chef ne nous dit rien, tu peux être tranquille ; tiens, les voilà qui approchent. Est-il possible de voir des animaux plus gracieux et plus aimables ! »

Le chef en tête comme toujours, la bande d'élans débouchait à la lisière de la forêt, sautant, bondissant avec une agilité de jeune cabri et une grâce inouïe Les pauvres bêtes, visiblement altérées, ne firent qu'un bond jusqu'à la rivière ; là, sans s'inquiéter du voisinage des éléphants, elles étanchèrent leur soif et se baignèrent. La tribu des Longues-Queues ne semblait pas s'apercevoir de leur présence ; comme

l'avait dit Mme Mahala, leur race était incapable d'aucun mauvais dessein à l'égard des familles éléphantines. Ces élans, très communs dans l'île de Ceylan, n'abandonnent leurs paisibles retraites que pour venir boire.

Siribeddi, qui les voyait pour la première fois, ne les quittait pas des yeux.

« Qu'ils sont jolis ! dit-il à sa mère, je voudrais leur ressembler. Oh ! maman, il y en a un tout blanc. »

En effet, un des membres de la bande était albinos ; le cas n'est pas très rare, paraît-il, parmi eux. Si le petit Siribeddi avait été tout près de cet individu, il eût pu voir ses yeux roses et sans cils, comme le sont les yeux des albinos à quelque race qu'ils appartiennent. Celui-ci était d'une blancheur éblouissante qui contrastait avec la couleur fauve de ses camarades.

Les élans ne firent qu'une courte station à la rivière ; bientôt leur chef les invita à le suivre dans l'intérieur de la forêt, et les éléphants se retrouvèrent seuls.

Le temps passe vite lorsqu'on s'amuse, l'heure du retour à la clairière arriva plus tôt que chacun ne l'eût souhaité. On sortit de l'eau à regret et on procéda à une petite opération qui intrigua Siribeddi au dernier point. Chacun, grands et petits, se roulait dans la vase humide puis dans la terre poussiéreuse des bords de l'eau.

« A quoi bon nous être si bien lavés, si c'est pour nous salir ensuite tout exprès ? » demanda Siribeddi, qui ne manquait pas de coquetterie.

Sa maman lui expliqua que cette singulière façon d'agir avait sa raison d'être, les éléphants ne font rien sans motif : s'ils se vautrent ainsi dans la vase, c'est non seulement parce que la chaleur du jour leur est plus supportable sous cette

enveloppe de vase desséchée, mais encore parce que les moustiques ont moins de prise sur eux; or la chaleur et les moustiques sont leurs plus grands persécuteurs dans la jungle.

Siribeddi était curieux, — ses congénères le sont tous. — La réponse de sa mère le satisfit. Il fit comme ses voisins, il se roula dans la vase et sur la terre, cette terre rougeâtre de Ceylan qui ne contribue pas peu à donner à l'éléphant de ce pays la teinte indéfinissable, d'un brun tirant sur le rouge, qu'ont tous les éléphants sauvages.

La nuit touchait à sa fin : déjà les chauves-souris, qui avaient tournoyé autour de la rivière depuis l'arrivée des éléphants, avaient regagné leurs obscures demeures dans des troncs d'arbres; l'aube commençait à blanchir l'azur foncé du ciel; le Grand-Chef donna le signal du départ. Après avoir tant joué, s'être donné tant de mouvement, on se sentait un peu las : les papas et les mamans avaient placé chacun leur enfant entre eux. Chaque couple se mettant épaule contre épaule, les petits étaient soulevés de terre et portés ainsi jusqu'au lieu du campement. Les plus jeunes, comme Siribeddi, s'étendaient tout simplement sur les défenses de leur papa. Quant au Patriarche, qui se faisait vieux et ne marchait plus qu'avec difficulté, il était soutenu par deux des Anciens, qui considéraient ce devoir sacré comme un bonheur, car les éléphants ont le plus grand respect pour la vieillesse.

« Quand tu seras très âgé et que cela te fatiguera de marcher, dit Siribeddi à son papa, ce sera moi qui te porterai à mon tour. »

CHAPITRE IV

LES EXPÉRIENCES DE SIRIBEDDI

Plusieurs mois se passèrent ainsi, avec ce seul changement que la tribu des Longues-Queues ayant dépouillé tous les bananiers des environs de leurs feuilles et de leurs fruits, avait quitté la clairière où Siribeddi avait fait ses premiers pas, pour aller s'installer successivement dans d'autres parties de la forêt; les éléphants continuaient donc leur vie de farniente pendant le jour, et de jeux aquatiques pendant la nuit. Aucun événement digne d'être rapporté ne vint, à cette époque, rompre la monotonie de leur existence.

Siribeddi se développait rapidement : sa petite intelligence s'éveillait peu à peu, il réfléchissait, comparait, jugeait et commençait à se faire une idée assez nette de tout ce qui l'entourait. Son amitié pour le jeune Yousouh n'avait fait que croître ; toutes les fois qu'on ne le trouvait pas auprès de sa maman, on était sûr de le voir en compagnie de son cher Yousouh. Celui-ci, qui avait un an de plus que lui, l'initiait à une foule de choses, se constituait son gardien, son instituteur, inventait pour lui mille divertissements nouveaux,

agissait, en un mot, comme l'eût fait un frère aîné. Il déchargeait ainsi Mme Mahala d'une partie de sa tâche, aussi M. Jumbo prétendait-il que, grâce à Yousouh, il avait enfin retrouvé sa compagne. Cela ne les empêchait pas d'être l'un et l'autre aux petits soins pour leur cher fils, mais, Mme Mahala l'avait dit avec raison, il n'était pas mauvais que Siribeddi fût, dès sa plus tendre enfance, habitué à vivre avec des individus de son âge.

« Nous sommes éminemment sociables, disait Mme Mahala souvent, je ne voudrais pour rien au monde que Siribeddi devînt misanthrope. »

Misanthrope! En vérité, Siribeddi n'y songeait guère. C'était la gaîté même, il amusait toute la tribu par ses petites saillies et ses réparties, et, toujours bien reçu, quoi qu'il fît et quoi qu'il dît, il n'était pas loin de s'imaginer que l'univers entier avait été créé pour lui !

« Nous devons être les rois de la création, dit-il un jour à sa maman. Quel animal pourrait rivaliser avec nous? Nous ne sommes pas des lourdauds comme les buffles, des écervelés comme les cerfs, des méchants comme ces tigres dont tu me parles toujours. Que sont les oiseaux à côté de nous? Moins que rien. Nous seuls devrions être puissants et redoutés. Quand je vois notre chef déraciner un palmier gigantesque avec autant de facilité qu'un autre animal arracherait un brin d'herbe, je ne puis m'empêcher de songer que toutes les bêtes qui peuplent la forêt devraient être nos tributaires. »

Mme Mahala était toute surprise d'entendre de semblables discours sortir de la bouche de son fils.

« Ah! Siribeddi, soupirait-elle, l'orgueil est un grand défaut. Qui a pu te mettre pareille idée en tête! Tu es bien

jeune pour parler ainsi, jamais ton père ne m'a tenu ce langage. Je ne disconviens pas que nous n'ayons en partage la force et l'intelligence, mais pourquoi vouloir régner sur d'autres animaux? Qu'ils poursuivent leur route et nous la nôtre; nos voies sont différentes; nous n'avons pas à nous gêner mutuellement. Voudrais-tu que tous les hôtes de la forêt vinssent nous apporter leur tribut? Les vois-tu déposant leurs offrandes à nos pieds pour nous remercier de les épargner. Qu'en ferions-nous, grand Dieu, et qu'avons-nous besoin d'autre chose que de ce que Dieu nous donne? Tu parles comme ceux qui se nourrissent de chair et de sang, nous nous laisserions mourir de faim plutôt que d'en faire autant. Nous ne sommes point des cannibales. Pourquoi donc affirmerions-nous notre puissance en massacrant des innocents? serait-ce dans le seul but de nous faire craindre? Sois bien persuadé, au contraire, que c'est parce qu'on reconnaît que notre mansuétude est un effet de bonté et non de faiblesse qu'on nous tient en si haute estime.

— C'est égal, dit Siribeddi, il me déplaît d'entendre dire que le lion est le roi des animaux, ce titre nous est dû. C'est un triste monarque que celui qui dévore chaque jour quelqu'un de ses sujets pour leur prouver son amour!

— Qu'importe après tout, mon enfant? Nous sommes assez sages pour ne pas envier un titre qui ne nous servirait de rien. Nous n'avons et ne reconnaissons personne au-dessus de nous; si nul ne nous doit rien, en revanche nous ne devons rien à qui que ce soit, et nous avons la satisfaction de dire que nous ne faisons de mal à aucun être, sinon dans des cas de légitime défense. »

Le jour n'était pas loin, cependant, où Siribeddi devait s'apercevoir que quelle que fût la force de ses parents et des

anciens de la tribu, la sienne, en particulier, était bien minime.

Comme tous les enfants, il était un peu porté à abuser de sa vigueur naissante envers les êtres plus faibles que lui. Chaque fois que sa mère le surprenait en flagrant délit d'abus de ce genre, elle le corrigeait sévèrement. De temps en temps, ses victimes se chargeaient de le punir. Une fois, entre autres, qu'il s'était amusé à détruire une fourmilière en la renversant de fond en comble d'un coup de pied, les insectes furieux se vengèrent en le piquant cruellement. Siribeddi revint tout penaud vers sa maman.

« Regarde ce que ces méchantes bêtes m'ont fait, » dit-il, en lui montrant son pied déjà enflé.

Les éléphants ont la plante des pieds si sensible qu'un rien les blesse : une épine, un caillou coupant qu'ils rencontrent sur leur route, peut les faire boiter pendant plusieurs jours.

Mme Mahala plaignant de tout son cœur maternel son enfant souffrant, enveloppa son pied dans une compresse de larges feuilles humides qui soulagea aussitôt Siribeddi. Mais le Philosophe, qui avait tout vu de loin, vint rétablir la vérité des faits.

« Siribeddi n'a eu que ce qu'il méritait, dit-il à Mme Mahala, soignez-le parce qu'il est trop jeune pour comprendre tout l'odieux de son action, mais ne le plaignez pas.

— Comment as-tu pu être aussi cruel ! s'écria Mme Mahala, les fourmis sont d'infatigables travailleuses qui ne se reposent ni jour ni nuit, et c'est une mauvaise action de les déranger de leur travail ?

— Je l'avais oublié, murmura Siribeddi.

— Sais-tu bien, ajouta le Philosophe, qu'à côté d'innocentes victimes que tu as faites en détruisant leur habitation,

tu obliges les survivantes à un travail immense pour réparer les dégâts que leur a causés ton étourderie. »

Siribeddi tout confus baissa la tête.

« Je ne recommencerai plus, dit-il.

— A la bonne heure, reprit le Philosophe, quand on sait reconnaître ses torts on est déjà à moitié corrigé. Tu ne t'imagines pas quelles vaillantes petites bêtes sont ces fourmis, et quels services elles rendent à la forêt. »

Siribeddi ouvrit de grands yeux :

« Vous vous moquez de moi, dit-il.

— Pas le moins du monde, mon enfant, les fourmis, et surtout les fourmis blanches qu'on appelle termites, sont les balayeuses de la forêt, c'est grâce à elle que jamais aucun bois mort ne dépare la splendeur de nos arbres.

— Je ne vois pas, interrompit Siribeddi, ce que de si petits insectes ont à faire avec la beauté de nos forêts.

— Tu ne le *vois* pas, comme tu dis, parce que tu ne t'es jamais donné la peine de regarder autour de toi, mais si un arbre vient à tomber, qu'il soit ruiné par l'âge, ou que la foudre l'ait frappé, il n'est pas plus tôt sur le sol que les fourmis se mettent à l'œuvre, et elles sont si nombreuses et elles travaillent avec tant d'activité que quelques heures leur suffisent pour emporter miette à miette, dans leurs fourmilières, ce qu'elles n'ont pu grignoter sur place. Avec quelle rapidité, tu en jugeras quand je t'aurai conté que j'ai remarqué des arbres tombés en travers de notre chemin quand nous allions au bain et dont il ne restait plus trace au retour.

— Si vous ne me le disiez pas, s'écria Siribeddi, je ne le croirais pas.

— Tu peux me croire, Siribeddi, ce sont littéralement des armées de fourmis qui rivalisent de zèle pour détruire

un seul arbre. De même pour les cadavres d'animaux, qui entreraient si vite en décomposition sous notre climat, les fourmis, grandes travailleuses, nous en débarrassent. Après leur passage, il ne reste que les os, d'une blancheur d'ivoire.

— Dorénavant, dit Siribeddi, je serai plein de respect pour mesdames les fourmis. On ne me reprendra plus à piétiner sur leurs demeures ; sans compter, ajouta-t-il en riant, qu'elles piquent plus fort qu'on ne pourrait l'attendre d'un si petit corps.

— Ne dis pas de mal de leur corps, dit le Philosophe ; il a tant de rapports avec le nôtre ! »

Cette fois, Mme Mahala ouvrit d'aussi grands yeux que son fils.

« Mais oui, continua le Philosophe, cet insecte presque imperceptible a, avec nous, un point commun, c'est son *proboscis*. Il a une sorte de petite trompe avec laquelle il saisit les objets et les transporte d'un endroit à un autre.

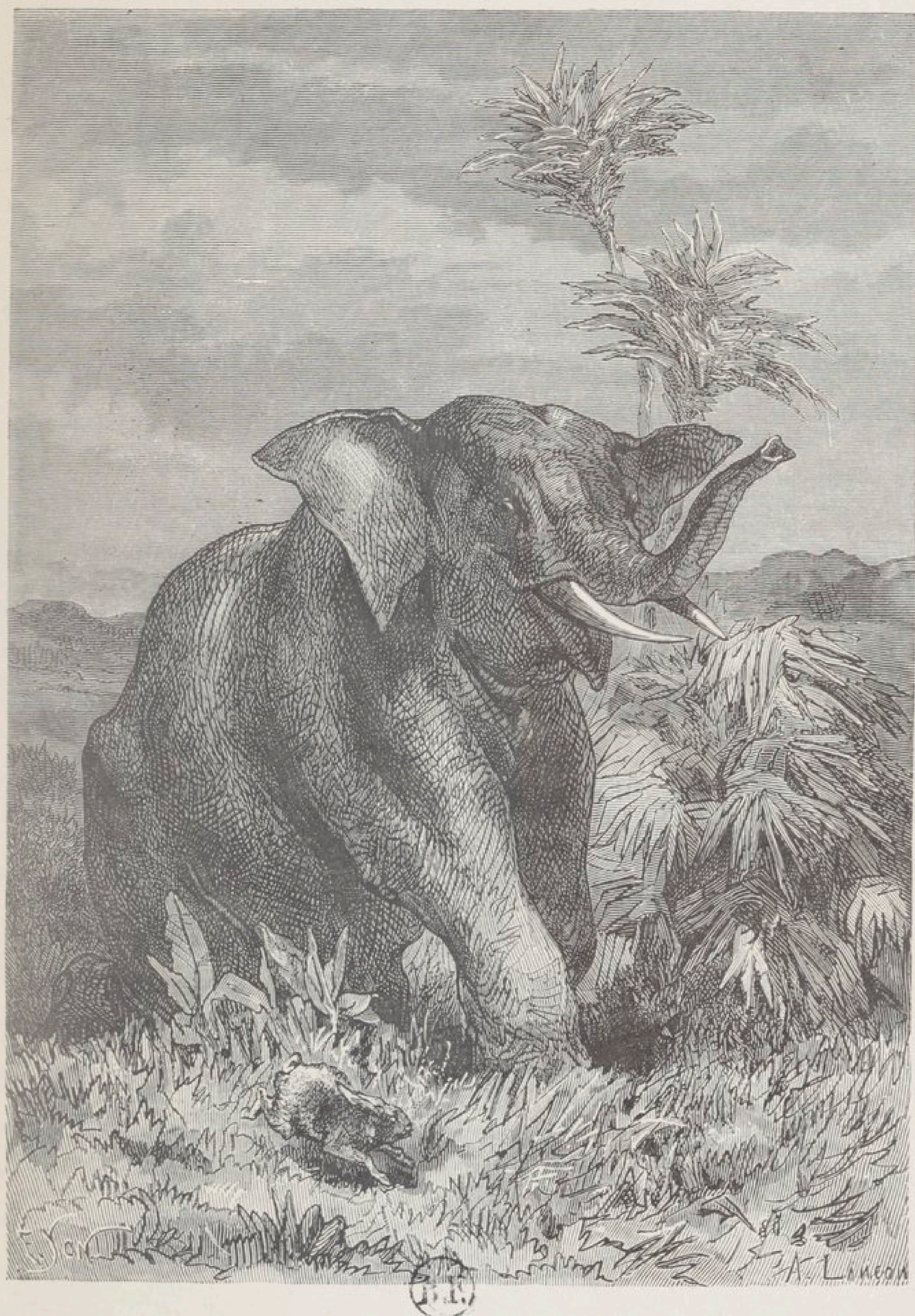
— Et la mouche, demanda Mme Mahala, n'a-t-elle pas un instrument analogue ?

— Oui, ma chère, vous avez raison, la mouche a aussi un proboscis.

— Oh ! s'écria Siribeddi, et moi qui croyais que nous étions seuls ainsi favorisés.

— Cela rabat ton orgueil, dit le Philosophe. Un privilège que nous partageons avec ces infiniment petits n'en serait-il plus un à ton avis ? Eh bien, tu aurais tort, mon ami, si tu en faisais fi à cause de cela, — et tu avais tort aussi, ajouta-t-il en riant, de t'enorgueillir d'un avantage physique. Tout au plus te serait-il permis de tirer vanité de qualités acquises, telles que le savoir, la patience, la bonté, et encore ! tu les gâterais en t'en faisant honneur.... Maintenant que tu as

IV



IL FAILLIT S'Y CASSER LA JAMBE. (P. 47.)

compris ce que valent les fourmis, retourne jouer avec tes camarades. »

La leçon ne fut pas perdue pour Siribeddi; désormais il respecta les fourmilières et leurs habitants et il eut une moins bonne opinion de lui-même.

Un autre jour, par inadvertance, Siribeddi courant comme un petit fou sans faire attention où il marchait, mit le pied dans le terrier d'un jeune lapin. Il faillit s'y casser la jambe; fort heureusement, il en fut quitte pour la peur. Sa frayeur n'était rien en comparaison de celle qu'il fit au propriétaire du terrier, et il fut le premier à rire de sa petite mésaventure.

CHAPITRE V

LES EXPÉRIENCES DE SIRIBEDDI

(SUITE)

Le plus grand défaut de Siribeddi était encore la gourmandise; celui-là il le partageait avec tous ses pareils, c'est celui qui est le plus enraciné chez eux et qui leur joue le plus de mauvais tours.

A mesure qu'il grandissait, Siribeddi ne se nourris sait plus uniquement de lait, ses petites dents avaient poussé et lui permettaient de mâcher des feuilles tendres et des fruits que sa mère lui cueillait du bout de sa longue trompe, car le plus souvent ils se trouvaient hors de sa portée. Dans la jungle, il y en avait à l'infini selon les endroits où le Grand-Chef conduisait sa bande : tantôt c'était la goyave si rafraîchissante pendant les grandes chaleurs et dont le parfum rappelle celui de la fraise; tantôt une espèce de cerise qui, lorsqu'elle est mûre, est de la grosseur d'une petite prune et d'un rouge orangé; cette cerise, particulière à l'île de Ceylan, a des côtes comme en ont les melons; elle a un goût et une odeur qui n'appartiennent qu'à elle, mais qui sont

loin d'être désagréables. Et la pomme des bois dont la chair jaune et la peau assez dure ont le goût de l'abricot un peu trop mûr, et le fruit de l'arbre à pain et les feuilles du *plantain* sauvage, un arbre immense que les éléphants affectionnent tout spécialement et que les Indous appellent le *Figuier du Paradis*, en disant que c'est sur cet arbre qu'Adam et Ève cueillirent les feuilles qui formèrent leurs premiers vêtements. Je n'en finirais pas si je vous énumérais tout ce que les éléphants trouvent dans ces forêts de Ceylan, sans compter les champignons qui croissent un peu partout, et les fleurs de toutes sortes, les orchidées qui y pullulent, et les plantes grimpantes de mille espèces qui s'enchevêtrent les unes dans les autres et forment parfois des treillis gigantesques, des barrières infranchissables d'un arbre à un autre. Siribeddi ne dédaignait pas plus que ses compagnons une fleur odorante ou un fruit savoureux, mais il rêvait de goûter à une noix de coco.

« C'est délicieux, » lui avait dit Yousouh.

Malheureusement on ne rencontre pas toujours des cocotiers dans la jungle. Il va de soi que les arbres dont je vous parlais tout à l'heure ne sont pas côte à côte dans un petit espace. Les éléphants les découvraient dans leurs courses vagabondes et je vous laisse à penser s'ils s'en régalaient. Quelques-uns de ces arbres n'étaient pas indigènes : des colons les avaient acclimatés dans leurs jardins bien loin dans la plaine, et si on les rencontre parfois dans la jungle, c'est parce que des oiseaux en transportent la semence à travers l'espace. N'est-ce pas admirable le rôle de ces jardiniers ailés?

Malgré le désir de Siribeddi de goûter à une noix de coco, il était peu probable qu'il pût satisfaire son désir dans la forêt. La faute en est sans doute à ses pareils qui, au lieu

de cueillir les noix et d'épargner l'arbre pour une autre récolte, trouvent plus simple de couper, ou plutôt de déraciner le cocotier pour avoir ses fruits et ronger ses racines. Cette raison est beaucoup plus plausible que celle que donnent les Indous qui prétendent que « le cocotier aime le voisinage de l'homme, et ne peut croître que là où est celui-ci ». En réalité, cet arbre demande quelques soins, mais comme on en a trouvé dans des îles désertes, il est évident que la main de l'homme n'est pas du tout indispensable à sa croissance.

Le cocotier étant un arbre précieux à plus d'un point de vue, les Cynghalais le cultivent beaucoup. Les éléphants visitent quelquefois, au grand détriment des légitimes propriétaires, les plantations situées sur la lisière de la jungle. Le Grand-Chef de la tribu des Longues-Queues avait trop d'expérience et de sagesse pour y conduire souvent sa bande. Il savait que l'entreprise présentait de grandes difficultés, les hommes veillent sur leurs propriétés, ils y tendent des pièges sans nombre contre les visiteurs nocturnes et ce n'est qu'à force de précautions qu'on parvient à sortir sain et sauf d'une expédition de ce genre. Un jour, cédant aux suggestions de ses amis, le Chef consentit à pousser jusqu'à une certaine plantation où il n'était allé qu'une seule fois, longtemps auparavant. Il se rappelait bien le chemin; sa mémoire prodigieuse n'oubliait rien de ce qu'il avait fait en sa vie.

Les enfants ne se tenaient plus de joie. Enfin on partit. Il y en eut pour trois nuits de marche; le jour on se reposait; les jeunes et les vieux aidés par les autres, lorsqu'ils étaient fatigués. A la troisième journée de voyage, on campa non loin de la plantation, puis, dès que vint la nuit, cette nuit sans lune des tropiques, si claire que tous les objets y sont

distincts presque comme en plein jour, on s'apprêta à pénétrer dans la terre promise.

Le Grand-Chef devait déployer tous ses talents d'observation pour ne pas se laisser surprendre. Ne voyant ni feux autour de ce bois, ni aucun être suspect, n'entendant aucun bruit, ne sentant pas l'odeur de l'homme, ni celle du chien et du cheval qu'il détestait, parce que la présence de ces animaux annonce le voisinage de leur maître, l'*homme*, le Grand-Chef et sa bande se livrèrent en paix à tous leurs instincts de maraudeurs. Quelle débauche de fruits! Que de feuilles lacérées, froissées, foulées aux pieds! Que de jeunes arbres déracinés et éventrés pour en retirer la moelle!

« Yousouh avait raison, s'écria Siribeddi, lorsque sa maman lui mit dans la bouche une noix qu'elle venait de casser, il n'y a rien de meilleur que ce jus sucré et cette amande si douce. »

Il était trop petit pour les casser lui-même, mais il regardait avec intérêt la manière dont sa mère s'y prenait. Mme Mahala roulait sous son pied la noix pourvue de sa première enveloppe extrêmement dure, puis d'une seconde enveloppe, composée d'un amas de fibres entre-croisées, et quand il ne restait plus que la coquille, elle la cassait avec ses grosses dents du fond. C'était prodigieux la quantité que chacun en absorbait! Pour sa part, Siribeddi en mangea, je crois, un peu plus qu'il n'aurait dû, mais je dois avouer que tous étaient singulièrement alourdis lorsqu'arriva l'heure du départ.

On repartit en moins bon ordre qu'à l'arrivée; le lait de coco porte peut-être à la tête, ils avaient un peu l'air d'avoir peine à marcher droit et de ne plus trop savoir ce qu'ils faisaient.

« J'aurais bien dû partir plus tôt, murmura le Chef en confidence à l'oreille du Philosophe. Pourvu qu'il ne nous arrive pas malheur ! »

Et il fit presser le pas. Tout d'un coup on entendit un cri, suivi d'un autre. Que s'était-il passé? Le Chef retourna vivement en arrière. Siribeddi s'était laissé prendre au piège tendu par les propriétaires de la plantation de cocotiers. Au lieu de passer sur les traces du Grand-Chef, le jeune éléphant avait été tenté par un melon déposé perfidement sur les branchages qui cachaient une fosse. Le sol se dérobant sous lui, il avait roulé dans le trou sans pouvoir se retenir. Aussitôt, n'écoutant que son désespoir, sa mère s'y était jetée après lui, et peu s'en était fallu que M. Jumbo ne fît de même. En présence de ce danger, tous dégrisés se pressèrent autour des prisonniers en poussant des exclamations de terreur.

« Vous êtes fous, s'écria le Philosophe, ce n'est pas ainsi que vous sauverez cet enfant. Vite, vite, aidez-moi. Pas un cri surtout, vous donneriez l'alarme et nous serions perdus. »

Siribeddi était plus mort que vif.

« Où as-tu mal, mon chéri? » lui demandait sa maman en le tâtant pour voir s'il ne s'était pas fracturé quelque membre.

« J'ai mal partout, » répondit-il en gémissant.

Chose étonnante, il n'avait rien de cassé. Quant à Mme Mahala, les branchages qui jonchaient le sol de la fosse depuis que Siribeddi les y avait fait choir avec lui, amortissant sa chute, ne lui laissaient que de légères contusions. Dans son inquiétude pour son fils, elle ne les sentait même pas. Mais qu'allaient-ils devenir tous deux si l'on ne parvenait à les retirer de là au plus tôt? Ils tomberaient au

pouvoir de ces hommes implacables dont ils avaient ravagé les propriétés. Quelle perspective! Le jour n'allait pas tarder à paraître à l'horizon et avec lui, les hommes.

« Hâtez-vous, répétait le Grand-Chef qui avait approuvé de tous points le plan du Philosophe, nos moments sont comptés. »

Ce plan consistait à jeter de la terre dans la fosse, de manière à la remplir en partie et à surélever le sol. Encore fallait-il ne pas blesser les prisonniers. Quelles angoisses! M. Jumbo en était blême.

« Calme-toi, disait-il à sa femme, nous te sauverons, nous vous sauverons tous les deux. »

Mais au fond du cœur il se demandait si, faute de temps, le Grand-Chef, dans l'intérêt du plus grand nombre, ne se verrait pas forcé d'abandonner à leur malheureux sort ces êtres tant aimés, et à cette seule pensée, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Les minutes lui paraissaient des siècles.

Enfin le trou fut à moitié comblé et Mme Mahala put tendre son fils à M. Jumbo. Alors seulement la bonne mère songea à elle; s'aidant de ses genoux, sur lesquels elle s'arc-boutait, elle fit tant et tant que bientôt elle fut auprès de ses amis.

« Nous l'avons échappée belle! » murmura-t-elle.

Quelque bonheur qu'on éprouvât à les revoir, on n'avait pas le temps de se répandre en congratulations; la bande se reforma sans le moindre écart à la discipline, cette fois, les enfants au milieu, bien gardés et soutenus par leurs parents; tous, muets et confus, accélérèrent leur marche sur les ordres du Grand-Chef.

« Il ne s'agit pas de nous laisser rattraper, avait dit celui-ci. Qui sait si nous ne serons pas poursuivis. »

On ne respira qu'au bout de plusieurs heures, lorsqu'on se retrouva dans l'intérieur de la forêt.

Siribeddi était moulu, brisé, contusionné, mais il sentait si bien que le mal venait de lui seul qu'il n'osait se plaindre.

« Il est heureux que nous en soyons quittes à si bon compte, dit son papa d'une voix étouffée par l'émotion.

— Oh! s'écria Mme Mahala, si tu savais combien j'ai eu peur, mon ami; je croyais que je ne te reverrais jamais.

— Quant à cela, répondit M. Jumbo, tu pouvais être tranquille, je ne vous aurais pas abandonnés.

— Vraiment?

— Oui, vraiment. Libres ou non, nous ne nous séparerons jamais. En doutes-tu? Si vous aviez été pris tous les deux, je vous aurais suivis, fût-ce en captivité, fût-ce au bout du monde. »

Et il disait vrai. Du reste, il n'eût pas été le premier à donner à sa compagne cette preuve d'amour et de fidélité. Bien des éléphants avaient fait de même avant lui, préférant la captivité, auprès d'êtres chéris, à la liberté sans l'épouse qu'ils aimaient . « Fidèles jusqu'à la mort », telle pourrait être leur devise. Leur cœur une fois donné ne se reprend plus.

CHAPITRE VI

A L'ÉCOLE

La leçon avait été rude. Siribeddi en conserva un souvenir cuisant pendant au moins quinze jours. Il jura qu'il ne s'écarterait plus jamais du droit chemin et qu'il y regarderait à deux fois avant de poser son pied sur des terrains suspects.

« Si tu avais obéi, lui dit sa mère, rien de tout cela ne serait arrivé. »

Siribeddi n'ignorait pas que sans sa gourmandise il n'eût pas désobéi.

« C'est bien difficile d'être sage, dit-il en confidence à son ami Yousouh, et maman est si bonne que j'ai plus de regrets que si elle m'avait puni comme je le méritais. »

Mme Mahala, sur les conseils du Philosophe, se décida bientôt à confier au Maître le soin d'apprendre à Siribeddi tout ce qu'il lui fallait savoir pour être un bon et brave éléphant. Siribeddi était un peu jeune, mais il était fort avancé pour son âge et l'on pouvait bien le mettre à l'école. L'amitié de Yousouh lui devint alors doublement précieuse. Les com-

8

mencements sont toujours si pénibles. Mais Yousouh était là pour l'encourager, l'aider et intercéder auprès du Maître quand par hasard Siribeddi s'était attiré une réprimande.

On leur apprenait mille choses utiles aux êtres qui vivent en troupe; il fallait obéir à la minute, avancer, tourner, s'arrêter au plus léger signe, comprendre tous les commandements du chef, marcher au pas, charger avec ensemble, tout cela pour les défendre en cas d'attaque. On simulait même des combats singuliers afin qu'au besoin ils pussent se battre contre d'autres individus de leur espèce, contre ces solitaires, si dangereux à rencontrer, par exemple.

Les solitaires sont, leur nom l'indique, des éléphants qui vivent seuls, soit qu'un accident les ait séparés de la bande à laquelle ils appartenaient, soit que leur insociabilité les en ait fait exclure. On pense quelquefois que cette séparation est volontaire et on l'attribue à des sentiments de jalousie ou à des chagrins, comme la perte de leur compagne. Nous ne sommes pas très ferrés sur les motifs qui leur font choisir ou leur imposent ce genre de vie si différent de celui de leurs congénères. Ce que nous savons à coup sûr, ce sont les mauvais effets de la solitude sur les individus destinés à vivre en société, l'éléphant domestique la supporte mal, et les solitaires en liberté semblent devenir fous; eux qui, en bande, ne s'attaquent jamais les premiers aux hommes, ne craignent plus rien alors. On dirait qu'ils éprouvent un méchant plaisir à se venger sur les créatures les plus innocentes de ce que les lois de leur tribu les condamnent à un exil perpétuel : tous les habitants de la forêt fuient devant lui. Les animaux ne sont pas seuls à le craindre, les Cynghalais en ont une si grande frayeur que, d'après plusieurs auteurs anglais, on a vu une diligence arrêtée plusieurs jours

dans un village, sans oser continuer sa route, parce qu'on avait signalé la présence d'un solitaire sur le chemin qu'elle devait suivre. Malheur aux hommes et aux caravanes qui passent auprès du solitaire! En embuscade derrière quelque buisson, il est là qui guette sa proie, et jamais il ne la laisse échapper! Il n'y a qu'à le tuer, direz-vous, mais ce n'est pas chose facile, il est rare qu'on puisse le faire sans avoir à déplorer plusieurs morts d'hommes. La rage décuple leurs forces. « On a vu, dit M. Anquetil, dans ses *Aventures et chasses dans l'extrême Orient*, on a vu des éléphants exterminer leur adversaire après avoir reçu une vingtaine de balles. »

Leur audace est telle que parfois ils arrivent jusqu'auprès des habitations des Cynghalais, et d'un seul coup de leur trompe enlèvent la toiture en feuilles de palmier. Vous représentez-vous la stupéfaction des pauvres dormeurs réveillés en sursaut, au milieu de la nuit, pour trouver leur cabane à moitié démolie et voir la tête goguenarde d'un éléphant les regarder du haut du mur d'un air narquois. Bien heureux quand celui-ci ne leur joue pas le mauvais tour de les saisir par le milieu du corps pour les étouffer ou les briser contre les parois de leur maison, et qu'il se contente de leur administrer une douche, mauvaise plaisanterie habituelle aux loustics éléphantins.

On les appelle de différents noms, tantôt éléphant vagabond, tantôt Karl-Kop, tantôt, comme à Ceylan, *Hora*, c'est-à-dire *fripon*, *coquin*, ou, dans l'Inde, *Groudahs*.

Sir Emerson Tennent rapporte qu'à Ceylan, les « Horas » passent leurs nuits à marauder dans les plantations, autour des demeures des hommes, ravageant leurs récoltes, piétinant sur leurs jardins et commettant de grands dégâts dans

les plantations de riz et de cocotiers. Il dit aussi que les buffles ont, comme les éléphants, leurs solitaires très dangereux.

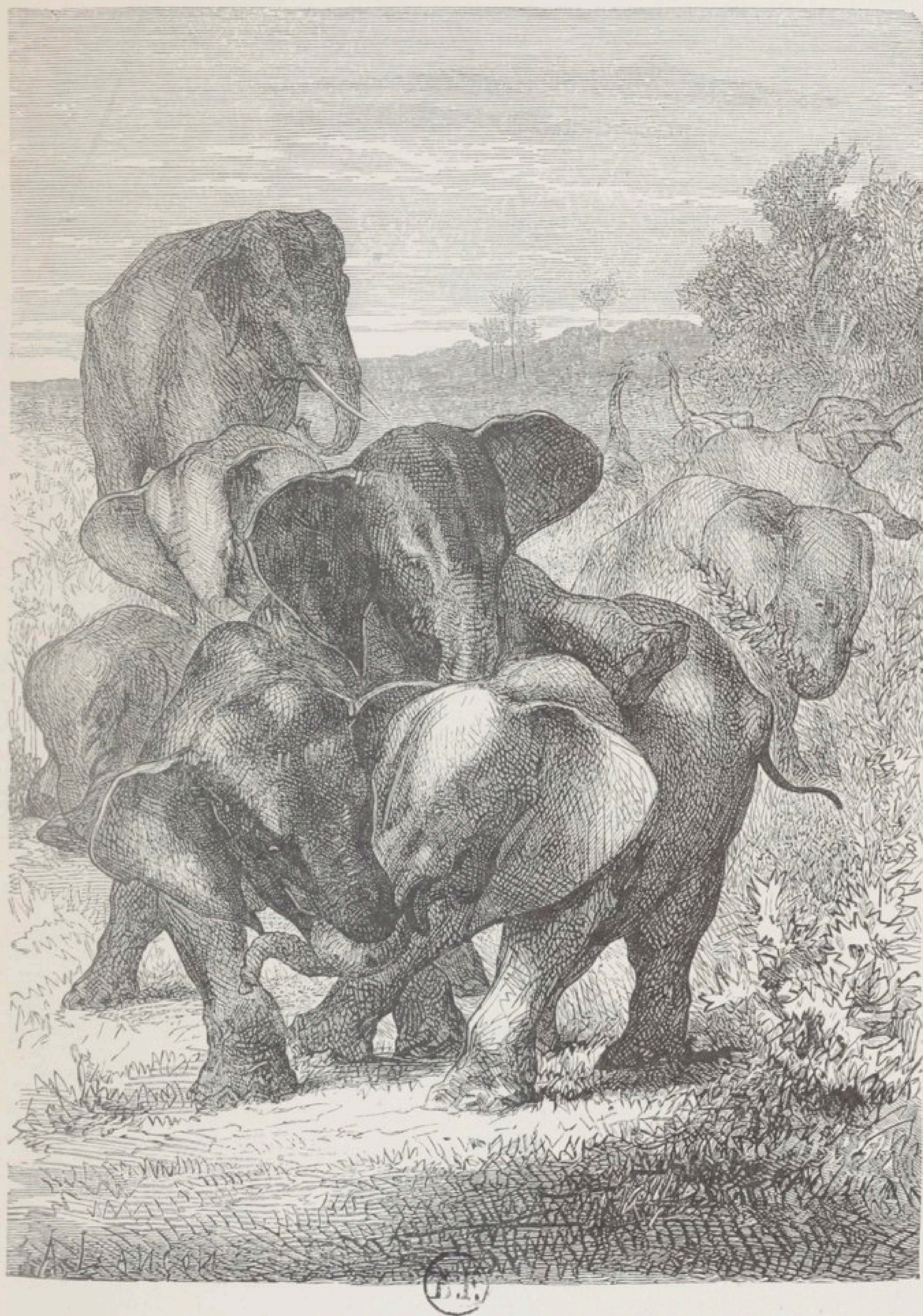
Siribeddi faisait de grands progrès, aussi devint-il bientôt le favori du Maître. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de lui entendre raconter les exploits des principaux membres de la tribu, entre autres ceux du Grand-Chef et du Patriarche qui s'étaient couverts de gloire en mainte circonstance. Ces récits nous entraîneraient trop loin; c'étaient tantôt des rencontres avec les hommes, dont grâce à la vaillance du Grand-Chef toute la bande était sortie intacte; tantôt les moyens qu'avait employés le Patriarche en son jeune temps pour déjouer les ruses de ces ennemis implacables, les hommes.

« Il est incroyable, disait le Maître, combien de méthodes différentes ces bipèdes imaginent pour s'emparer de nous. Siribeddi en connaît déjà une; c'est la plus simple, mais elle ne réussit qu'auprès de jeunes écervelés de son âge. Nous autres, nous ne nous laisserions jamais prendre à un piège aussi grossier, aussi élémentaire, pourrais-je dire; c'est l'enfance de l'art que la fosse. Mais où l'homme déploie toute sa perfidie, c'est en employant contre nous nos semblables.

— Est-ce possible ! s'écria Siribeddi, comment peut-il exister des êtres assez vils pour consentir à jouer ce rôle de traîtres !

— Hélas ! ce sont celles qui devraient donner l'exemple de toutes les vertus, celles que nous aimons et que nous estimons entre toutes, ce sont des dames éléphants qui acceptent ce rôle perfide ! Méfiez-vous-en, mes enfants, n'écoutez jamais les paroles doucereuses des étrangères qui pourraient

VI



ON SIMULAIT MÊME DES COMBATS SINGULIERS. (P. 58.)

venir rôder aux environs. Malheur à celui qui se laisse enjôler par elles et oublie sa famille et ses devoirs. On ne le revoit jamais, elles le livrent à leurs maîtres et il est enchaîné jusqu'à la fin de ses jours.

— Comment le savez-vous? demanda l'un des élèves.

— Je le sais par le récit d'éléphants prisonniers, qui, après être tombés dans les pièges que leur avaient tendus les hommes et avoir passé de longues années en captivité, avaient fini par s'échapper et avaient essayé, sans y réussir, de rentrer dans la tribu. Ces malheureux, devenus forcément solitaires, ne cachaient rien de ce qui leur était arrivé, quand ils rencontraient quelques-uns de leurs anciens amis disposés à les écouter. Aussi je vous engage fortement à vous méfier des endroits entourés de barrières ; chaque fois que vous apercevrez une clôture quelconque, soyez assurés qu'elle cache quelque embûche et n'en approchez point.

— Mais, demanda un autre, pourquoi les hommes cherchent-ils à nous prendre?

— C'est pour utiliser notre force et notre intelligence, et nous faire travailler à leur service comme ils font pour le bœuf, le cheval, le chameau et tous les animaux qu'ils appellent animaux domestiques. »

CHAPITRE VII

JACK

Bientôt arriva le mois d'avril avec ses grandes chaleurs, la santé de Siribeddi s'en ressentait. Jusque-là, dans les altitudes élevées où sa tribu se plaisait, la chaleur avait été très supportable ; en réalité on n'en souffre réellement à Ceylan que pendant ce seul mois d'avril et en tous temps les habitants de cette île fortunée ignorent ces brusques changements de température, ces cyclones et ces typhons si fréquents dans l'Inde.

« Est-ce que cela va durer longtemps ? » répétait sans cesse Siribeddi.

Sa maman avait beau lui dire que ces quatre semaines seraient vite passées, il trouvait le temps bien long.

Plus de bains nocturnes, plus de jeux dans la rivière presque à sec ; il fallait économiser le peu d'eau restant, car le Chef envisageait avec terreur le moment où l'on en manquerait pour la boisson. D'autres bandes d'éléphants erraient dans les forêts à la recherche de mares, mais le Chef de la

tribu des Longues-Queues savait par expérience qu'elles étaient toutes desséchées.

« A quoi bon changer de place, disait-il avec raison, nous sommes moins mal partagés ici qu'ailleurs. »

Tout souffrait autour d'eux. Les arbres languissaient, quelques-uns même perdaient leurs feuilles, les végétaux se desséchaient sur leur tige, l'herbe semblait brûlée sur le sol aride, et une poussière rougeâtre saupoudrant toute la végétation la faisait paraître roussie par les feux du soleil. Les insectes, privés de leur nourriture ordinaire, avaient disparu dans la terre ou s'étaient cachés sous l'écorce des arbres. Ils combattaient la chaleur comme dans nos climats ils combattent le froid et la neige ; les crustacés d'eau douce, — crevettes et escarbots, — s'enfonçaient bien loin dans la vase des marais dont la surface était recouverte d'une épaisse couche durcie.

Quant aux poissons, que deviennent-ils et par quel hasard ces mares complètement à sec pendant plusieurs semaines, se retrouvaient-elles ensuite peuplées de poissons? c'est ce que se sont demandé tous les naturalistes qui ont soulevé cette question. D'aucuns prétendent que les poissons suivant l'exemple des crevettes et des escarbots, pénètrent dans la boue humide jusqu'à des profondeurs incroyables et que là ils restent en léthargie jusqu'à ce que la pluie ait rempli les réservoirs d'eau. D'autres soutiennent avoir vu les poissons sortir, lorsque l'eau leur manque, de ces endroits où ils sont nés, et s'en aller à la recherche de rivières ou d'autres étangs plus grands. Quelque bouffonne que paraisse cette idée et quoiqu'on ait quelque peine à s'imaginer des bandes de poissons voyageurs, il y a des affirmations précises à ce sujet. Sans remonter jusqu'à Aristote et Théophraste qui

font mention de ce phénomène, ce qui prouve à quel point l'expédition d'Alexandre avait été faite avec soin, des voyageurs modernes, des savants anglais et français en parlent très sérieusement. L'un d'eux, M. Layard, va jusqu'à affirmer avoir rencontré une escouade de poissons glissant, sautillant non seulement sur l'herbe, mais encore sur un chemin sablonneux en plein soleil. Voilà qui montre que le vrai peut quelquefois paraître invraisemblable ! J'ajouterai que Ceylan possède une espèce particulière de poissons conformés de telle sorte qu'ils respirent fort bien hors de l'eau. Le fait est trop curieux pour le passer sous silence.

D'autres insectes comme l'*hélice* se cachaient dans les interstices des pierres ou dans les creux des racines d'arbres et se calfeutraient dans leur coquille au moyen de leur épiphragme hivernal, sorte de concrétion pierreuse qui bouchait hermétiquement l'ouverture de leur coquille et les isolait du monde extérieur. Les colimaçons de notre pays ne font-ils pas à peu près la même chose pendant l'hiver ?

Les papillons, merveilles de beauté dont les ailes diaprées de mille couleurs étincelantes semblaient un amas de pierres précieuses éblouissantes, les papillons avaient disparu. Les oiseaux mêmes se faisaient plus rares et ceux qui restaient étaient moins joyeux ; ils ne chantaient plus et c'est à peine si on les entendait pépier sous les gigantesques banyans où ils se réfugiaient pour trouver un peu de fraîcheur.

Les bêtes fauves erraient dans la jungle à la recherche d'eau.

Que d'êtres divers Siribeddi vit ainsi défiler devant lui ! La plupart étaient trop affaiblis pour s'attaquer aux éléphants ; d'ailleurs combien, même en temps ordinaire, se seraient sentis de force à lutter avec ces colosses ? L'ours s'en garderait

bien, le sanglier considère avec raison ses défenses comme inférieures, le buffle aurait évidemment le dessous dans un combat corps à corps et le léopard même, conscient de son infériorité, passait la tête basse auprès de la tribu des Longues-Queues. Jamais un éléphant ne livre bataille à qui que ce soit sans provocation, mais il arrivait quelquefois qu'un des amis de Siribeddi, témoin d'un acte d'injustice flagrante, s'interposât entre un tyran et sa victime, en faveur du plus faible. Plus d'un lapin, échappé du terrier de sa maman, plus d'une antilope gracieuse ou d'une outarde au vol pesant dut son salut à la générosité de M. Jumbo ou du Philosophe, tandis que l'oppresseur n'échappait qu'avec peine à la loi du talion. C'était surtout pendant ces temps d'épreuve que leur bonté naturelle trouvait l'occasion de se manifester. Lorsque l'eau manquant tout à fait à la rivière, les éléphants en étaient réduits à creuser des puits dans le sable pour avoir quelques gouttes d'un liquide saumâtre qui apaisait à peine leur soif, ils étaient suivis d'une foule de quémandeurs : hérons roses, flamants et autres bêtes ailées. Quelques-unes — des aras blancs ou des perruches — se perchaient sans façon sur le dos de ces bons pachydermes et attendaient impatiemment le moment où l'eau apparaissait au fond de ces trous pour y descendre et étancher leur soif les premiers. Loin de leur faire du mal, les éléphants aimaient à jouer envers ces faibles créatures le rôle de providence. Il ne leur venait jamais à l'idée de les rudoyer pour s'en débarrasser.

Une fois, ce fut un grand singe à collier blanc que M[me] Mahala arracha à une mort certaine. Elle le ramena épuisé, mourant de soif, et n'eut de cesse qu'elle l'eût ranimé en sacrifiant pour lui un peu de cette eau que les éléphants emmagasinent dans leur poche stomacale. Siribeddi en fut

jaloux d'abord, il lui semblait que sa maman l'aimait moins depuis qu'elle prodiguait ses soins à d'autres qu'à lui, mais son bon petit cœur ne le laissa pas longtemps sous cette impression mauvaise et il fut le premier à faire des amitiés au pauvre singe et à lui offrir les fleurs et les fruits qu'on lui donnait à lui-même.

« Je croyais, dit-il pourtant à son papa, que tu avais un vieux compte à régler avec les singes.

— C'est comme cela que nous vengeons nos injures, répondit M. Jumbo en riant. D'ailleurs qui te dit que ce jeune singe était du nombre de nos agresseurs. Dans le doute, j'aime mieux lui pardonner. »

Jack — ainsi se nommait le singe — n'avait aucune idée de la mauvaise plaisanterie que certains membres de sa famille avaient pu se permettre envers les Longues-Queues. Il témoignait une telle reconnaissance à Mme Mahala et à tous ceux qui s'occupaient de lui que le Philosophe s'écria :

« Vous avez eu une heureuse inspiration en sauvant la vie de Jack, madame Mahala, ce n'est pas une nature ordinaire que celle qui est susceptible de reconnaissance. Règle générale, je n'aime pas les singes, mais celui-ci me paraît se distinguer de ses pareils. »

Jack devint donc le commensal assidu de la tribu des Longues-Queues et le camarade de jeux de Siribeddi et de Yousouh. On n'avait guère de cœur à jouer tant que duraient ces grandes chaleurs, et les moments les plus agréables de la journée étaient ceux pendant lesquels on creusait ces fameux puits, dans l'espoir trop souvent déçu d'y trouver l'eau dont on avait si grand besoin. Jack assistait à ces opérations sans bouger de son observatoire sur le cou large et solide de Mme Mahala, ou sur ses énormes épaules. Ce travail l'intéres-

sait beaucoup, non seulement pour ses résultats, mais aussi à cause de la manière dont les éléphants le comprenaient. Au lieu de pratiquer un simple trou, on avait soin de ménager d'un côté une sorte de plan incliné qui amenait les éléphants au niveau de l'eau.

« Vous vous donnez bien plus de mal qu'il n'est nécessaire, dit un jour Jack à sa grande amie et protectrice Mme Mahala.

— Nous ne sommes pas précisément légers, répondit Mme Mahala en cédant la place à son mari, car elle se sentait un peu fatiguée. Si nous pratiquions une ouverture égale le sable glisserait sous nos pas, s'éboulerait et comblerait le puits. Tout notre ouvrage serait perdu en un clin d'œil.

— Et puis, s'écria Siribeddi qui n'était jamais bien loin de sa maman, si je ne pouvais pas descendre jusqu'à l'endroit où il y a de l'eau, comment ferais-je pour boire, moi qui ne suis pas grand comme les autres? Ma trompe n'y arriverait jamais.

— Il y a encore une autre raison, ajouta M. Jumbo, quelquefois nous sommes obligés de creuser à une telle profondeur que, avec toute la bonne volonté du monde, il ne nous serait pas possible de faire notre travail en contre-bas ».

Il arriva un moment où l'on eut beau creuser dans le sable, l'eau ne paraissait plus au fond des trous. Après vingt essais infructueux il fallait y renoncer. Les habitants de Ceylan voient quelquefois des éléphants sauvages rôder jusque dans leurs villages autour des puits et des citernes, les souffrances de ces malheureux devenant plus fortes que leur défiance naturelle. Le Grand-Chef était obligé alors de donner des ordres stricts à sa bande pour l'empêcher de s'éloigner.

« Courage, leur disait-il, cela ne durera pas. »

Le Maître devait veiller de très près sur ses écoliers pour

les empêcher de se livrer à quelque imprudence. L'un d'eux, le jeune Syamor, n'avait-il pas fait un jour la folie de s'écarter de telle sorte qu'il s'était trouvé nez à nez avec plusieurs cavaliers? Un instant pétrifié d'épouvante, il avait eu la présence d'esprit de comprendre que dans la fuite seule était son salut. Il avait pris ses jambes à son cou et était parvenu à rejoindre ses compagnons, mais il avait entendu siffler les balles à ses oreilles et ce fut grand hasard que les cavaliers eussent abandonné leur dessein évident de s'emparer de lui. Sans doute ayant vu que Syamor n'était pas seul, ils avaient hésité à combattre toute une bande d'éléphants. Toujours est-il qu'on ne les aperçut pas. Le bruit des armes à feu cessa tout à coup. Peut-être les chasseurs chassaient-ils un autre gibier.

Le temps passait, cependant, bien lentement, parce que rares étaient les instants où l'on ne souffrait pas, mais il passait, et, un soir, Mme Mahala annonça à son fils que la pluie, qu'ils appelaient de tous leurs vœux depuis plusieurs semaines, n'allait pas tarder à tomber. Tous, dans leur ravissement, se mirent à pousser des cris de joie que les habitants des plaines entendirent au loin et qu'ils surent parfaitement interpréter. « Entendez-vous les cris des éléphants sauvages, dit un proverbe, la pluie est proche. »

Dès le lendemain matin, Siribeddi, qui avait peine à croire aux prophéties de sa mère, les vit pourtant se réaliser. Le ciel devint d'une couleur de plomb, il n'y avait pas un souffle d'air pour chasser les nuages qui s'amoncelaient sur les montagnes, et la chaleur était tellement accablante qu'il s'en plaignit plus que jamais.

« Patience, lui disait sa mère, patience, c'est la fin de nos souffrances. »

Mais ces dernières minutes étaient les plus pénibles.

Un éclair sillonna la nue. Le Grand-Chef ordonna péremptoirement à toute sa bande de sortir au plus vite de la forêt pour se ranger dans la plaine découverte.

« Pourquoi ne restons-nous pas sous les grands arbres où nous étions si bien à l'abri? demanda Siribeddi. S'il va pleuvoir, comme tu dis, nous serons mouillés. »

Sa mère lui expliqua que l'expérience avait appris à leur Chef combien il était dangereux de séjourner pendant un orage sous des arbres élevés. On avait encore vu l'an passé un éléphant imprudent frappé par la foudre, ainsi que le palmier auprès duquel il s'était réfugié.

Au premier éclair en avaient succédé beaucoup d'autres, de formidables roulements de tonnerre se répercutaient de tous côtés dans la montagne. C'était un bruit épouvantable, terrifiant, tel que les Européens n'en ouïrent jamais en pareil cas.

Siribeddi crut sa dernière heure venue.

« Rassure-toi, dit sa mère en lui donnant avec sa trompe de petites tapes amicales sur les épaules, c'est la réponse du Ciel à la terre altérée. »

La pluie se mit à tomber presque instantanément, et quelle pluie! On eût dit que d'énormes cataractes se précipitaient sur l'île. C'était un déluge que les moussons déversaient sur le pays desséché. L'eau tombait à torrents avec une force inouïe. Siribeddi se blottit contre sa maman, tandis que Jack se glissait sous le corps massif de Mme Mahala et, bien à couvert sous ce vaste parapluie, recevait à peine quelques éclaboussures.

Lorsque le tonnerre eut cessé, le Chef permit à sa bande de regagner l'abri des forêts. En l'espace de quelques heures,

VII



IL S'ÉTAIT TROUVÉ NEZ A NEZ AVEC PLUSIEURS CAVALIERS. (P. 71.)

tout avait changé d'aspect. Les rivières taries dont le lit se déroulait comme un vaste ruban de sable blanc étaient devenues des torrents, les fleuves auparavant un filet d'eau, débordaient sur les campagnes environnantes et des nappes liquides roulaient à grand bruit le long des montagnes, formant une succession de cascades et de rapides. Quant à la plaine, elle était inondée. Cette pluie drue et forte, que le sol ne pouvait absorber assez vite, devenait dans les terrains plats de véritables lacs.

Pendant une nuit entière Siribeddi entendit le mugissement des torrents grondant de tous côtés et entraînant dans leur course vertigineuse les arbres ou les pierres qu'ils rencontraient sur leur route, pour venir s'écrouler avec fracas dans les vallées.

Quelle scène de dévastation il s'attendait à voir après ! Au contraire la nature semblait revivre, la terre crevassée, fendillée en tous sens par la sécheresse, était devenue malléable et fertile ; presque du jour au lendemain elle se couvrit de verdure et la végétation redevint plus belle et plus fraîche qu'avant les grandes chaleurs.

« Ce qui n'empêche pas, dit Siribeddi, mal remis de sa frayeur, que les moussons font acheter leurs bienfaits par une nuit d'angoisse et de torture. Et cela arrive régulièrement tous les ans !

— Deux fois par an, veux-tu dire, répondit Mme Mahala, mais le mois d'octobre est moins pénible que celui que nous venons de passer. »

CHAPITRE VIII

EN VOYAGE

Avec le beau temps, les pérégrinations de la tribu des Longues-Queues reprirent leur cours. A cause de la jeunesse de Siribeddi, on avait été plus casanier qu'à l'ordinaire avant les grandes chaleurs, et le Grand-Chef trouvait le moment venu de recommencer les courses accoutumées. Jusque-là on n'avait fait que rayonner autour de la rivière, si j'en excepte quelques rares excursions aux plantations de café et celle au bois des cocotiers où il s'en fallut de si peu que Siribeddi ne perdît sa liberté.

Le Grand-Chef connaissait à fond toutes les montagnes qui s'élèvent au centre de l'île de Ceylan, et par suite les nombreuses forêts qui y sont disséminées.

Rien n'arrête les éléphants. On trouve des traces de leur passage à une altitude de plus de deux mille mètres, en un endroit où les ascensionnistes les plus hardis hésiteraient à se risquer!

A travers les forêts les plus touffues, ils se frayent des chemins par lesquels passent ensuite des animaux de plus petite taille qui, sans eux, seraient souvent fort embarrassés. Les hommes mêmes ne sont pas fâchés de trouver à l'occasion des routes tracées dans ces labyrinthes d'arbres où les broussailles et les lianes s'enchevêtrent; aussi assure-t-on qu'ils appellent en riant les éléphants les agents voyers de Ceylan. Loin d'imiter les Indous qui escaladent une montagne en ligne droite, ces quadrupèdes économisent leurs peines et leur temps en allant en zigzags. On se représente difficilement cette énorme masse, l'éléphant, descendant de ces pics où seuls les chamois seraient à leur aise; il semblerait que le poids de leur corps les précipitera au bas de la montagne dès leur premier pas, mais sir Emerson Tenent, qui a vu des éléphants domestiques chargés de leurs houdahs, exécuter ce tour de force, sur des pentes inclinées à quarante-cinq degrés va nous apprendre comment ils s'y prennent.

Un seul a toute la peine : c'est généralement le chef. Il commence par s'agenouiller à l'extrême bord de la pente, la poitrine fortement appuyée contre terre, de manière à ne pas risquer de tomber pendant qu'il tâte le terrain au-dessous de lui, puis il avance avec circonspection l'une de ses jambes de devant. S'il ne rencontre pas une saillie du roc présentant un point d'appui suffisant, il se fait une sorte de marche en enfonçant son gros pied dans le sol, en grattant et en éparpillant la terre si elle est sèche, ou en la tassant si elle est molle, jusqu'à ce qu'il sente ce pied solidement posé, puis, avec l'autre jambe de devant, il creuse une seconde marche de façon à gagner quelques centimètres. Cela fait, et le train de derrière toujours bien d'aplomb sur le plateau de la mon-

tagne, il pratique une troisième marche avec le premier pied de devant et dans la marche vacante, il loge une de ses jambes de derrière. C'est alors au tour du second pied de devant de faire un trou pour le second pied de derrière, et ainsi de suite jusqu'au bas de la montagne. Pas plus pour la descente que pour la montée, les éléphants ne suivent une ligne droite, ils font leur escalier dans une direction oblique, qui les amène lentement mais sûrement dans la vallée. Comme je vous le disais d'abord, tout le travail est pour le guide, les autres n'ont qu'à le suivre pas à pas.

Siribeddi trouva cette façon de voyager tout à fait de son goût. Il eut bientôt fait d'apprendre à emboîter le pas et ne tenait aucun compte des sarcasmes de maître Jack. Celui-ci était de la partie, bien entendu, et avait déclaré à Mme Mahala qu'il ne la quitterait de sa vie, tant il tenait à lui prouver sa reconnaissance. Jack descendait en un clin d'œil les montagnes les plus escarpées en se servant comme d'une corde à nœuds des innombrables plantes grimpantes qui forment sur les flancs des montagnes comme une vaste mosaïque étincelante. Le moindre creux de rocher contient une mousse, une graminée; si les interstices sont assez grands, si le vent y a logé assez de poussière, si les mousses et les herbes y retiennent des semences apportées par un oiseau, on y voit bientôt des colosses végétaux, comme par exemple le *ratan*, qui atteint parfois soixante-dix mètres de long, et n'a pas moins de dix centimètres de diamètre. A la moindre alerte Jack avait vite fait de se laisser glisser le long de ces lianes lisses et sans feuilles, à l'exception du petit panache feuillu qui les termine. Le plus souvent, il trouvait des végétaux de dimensions plus modestes, des ipomées d'un rouge éclatant, des aristoloches aux grandes fleurs en forme de pipes,

des orchidées à l'infini et des plantes grasses pendant en gracieux festons sur les masses granitiques de la montagne, mais trop souvent armées de piquants auxquels le pauvre Jack se blessait.

« Tu aurais dû monter sur mon dos, » lui disait alors bénévolement Siribeddi.

Le bon Siribeddi oubliait que Jack profitait de l'avance prise sur ses compagnons pour se moquer de leur allure grotesque, les comparant à une escouade de colimaçons en voyage, et prétendant qu'ils avaient tout à fait l'air de ramper. En réalité le procédé était un peu lent, mais très sûr et très commode.

Où Siribeddi se rattrapait, par exemple, c'était quand il s'agissait de traverser quelque rivière.

« Que ferais-tu sans nous? demandait-il à Jack qui se prélassait sur le dos de Mme Mahala.

— Je serais fort embarrassé si j'étais seul, répondit un jour Jack, mais en bande il n'y a rien de plus facile.

— Je ne comprends pas, dit Siribeddi que vous puissiez nager quand vous êtes en nombre, si vous ne savez pas le faire individuellement.

— Aussi, dit Jack en riant, nous ne nageons pas, mais tantôt nous nous embarquons sur un tronc d'arbre flottant qui finit toujours par aller s'accrocher à des racines ou des sinuosités de terrain sur l'autre rive, tantôt nous formons des ponts suspendus.

— Voilà encore que tu te moques de moi, s'écria Siribeddi. ce n'est pas bien.

— Mais je ne dis que la vérité, répliqua Jack; un de ces jours tu verras par toi-même une bande de singes enlacés les uns aux autres par leur queue, balancer leur longue chaîne

d'anneaux vivants d'un arbre situé d'un côté de la rivière à un autre arbre s'élevant du côté opposé, jusqu'à ce que le dernier singe ait réussi à s'y suspendre.

-- Et s'il n'y avait pas d'arbre? objecta Siribeddi.

— Alors nous descendrions le fil de l'eau ou nous le remonterions jusqu'à ce que nous en trouvions.... »

Lorsque les rivières étaient très profondes, Mme Mahala oubliait quelquefois son cavalier, il était si léger qu'elle ne le sentait pas! et quand elle se mettait à nager comme ses compagnons, le corps tout entier sous l'eau, y compris la tête, la trompe seule dressée en l'air pour respirer, Jack n'avait d'autre ressource que de s'accrocher à cette trompe comme à une branche de salut.

« Nos ponts suspendus valent mieux, » disait-il en pareil cas. Il lui était fort désagréable de mouiller seulement le bout de sa queue.

Siribeddi avait déclaré au départ que sa forêt natale était pour lui l'idéal du beau, mais tout ce qu'il voyait lui faisait pousser des cris d'admiration.

« Que le monde est merveilleux, » déclarait-il.

Quel contraste entre ces plaines à perte de vue et ces montagnes aux pics dentelés et aux immenses forêts éternellement vertes. Et ces précipices aux bords escarpés et dénudés, effroyables par leur aspect sauvage autant que par leurs dimensions, merveilleux parfois de leur revêtement de fleurs multicolores, et ces défilés enserrés entre deux hautes murailles de granit où le soleil pénétrait à peine, et ces larges vallées où il versait à flots sa lumière et sa gaîté. On passait sans transition du jour à la nuit quand on sortait de ces espaces découverts pour s'enfoncer dans quelque sombre forêt.

Les forêts avaient chacune ses arbres particuliers au vert d'un ton différent sur lequel tranchaient des fleurs rouges, blanches ou jaunes ou de jeunes pousses roses ou rouges qui semblent de bizarres fleurs.

Des pics couverts de rhododendrons flamboyaient. Ce n'étaient pas des rhododendrons comme ceux des Alpes, mais des arbres d'une hauteur considérable dont chaque branche supportait des milliers de corolles cramoisies.

Quelle plume oserait essayer de décrire le lever du soleil dans ces solitudes! Quel pinceau pourrait rendre l'effet merveilleux de l'astre-roi apparaissant tout à coup, sans que l'aurore annonçât sa venue comme en Europe, et embrasant brusquement cette nature tropicale. Les éléphants eux-mêmes en étaient éblouis et ils s'arrêtaient pour le saluer.

Les voyages durèrent longtemps. De temps à autre, Siribeddi demandait :

« Où allons-nous?

— Où le Chef nous guide, » répondait invariablement Mme Mahala.

Parfois l'on rencontrait les derniers vestiges de monuments superbes élevés jadis par les rois et les prêtres de l'antique Ceylan. De toutes ces magnificences, il ne restait que des ruines à demi cachées par des plantes grimpantes. Siribeddi s'arrêtait rêveur devant des débris de sculpture, représentant soit une tête d'éléphant, reconnaissable à sa longue trompe, soit même un éléphant presque entier.

« Dans quelle estime les hommes doivent nous tenir, se disait-il, pour reproduire ainsi notre image! »

L'on continuait à marcher la nuit ou de grand matin et à se reposer le jour.

« Je crois vraiment que le Chef n'a pas d'intention bien

arrêtée, dit Siribeddi à Yousouh, auquel il confiait toutes ses pensées.

— J'entendais l'autre jour le Philosophe dire que, ordinairement, on redescend plus tôt, » s'écria Jack.

Il aimait assez à se mêler à la conversation, maître Jack, et il avait toujours les oreilles ouvertes pour entendre ce qui ne le regardait pas.

« Qu'importe, dit Yousouh, nous sommes si bien ici! Que nous manque-t-il?

— Rien, en effet, » murmura Siribeddi.

Mais il demeura songeur.

Quelques mots échappés à droite et à gauche l'intriguaient. On avait vu le Grand-Chef très attristé, tenir de long conciliabules avec le Patriarche, puis rester absorbé des heures entières dans ses réflexions. Non, Siribeddi ne pouvait se tromper, quelque danger menaçait la tribu; il avait entendu distinctement le mot « mort », celui de « séparation indispensable ». Le Chef pensait-il à se séparer de sa bande? Et qui donc était en danger de mort? Ses chers parents seraient-ils menacés? Il n'osait leur faire part de ses craintes, de peur de les inquiéter, mais il finit par s'en ouvrir à Yousouh, son confident ordinaire.

« Je ne te comprends pas, lui répondit celui-ci, de te tourmenter pour si peu, tu te mets martel en tête pour une malheureuse parole qui ne t'était pas destinée, et qui te dit qu'elle avait rapport au présent? Nos aïeux s'occupent si souvent du passé que je serais plutôt tenté de croire qu'ils s'en entretenaient ce jour-là. Qui sait s'il ne s'agissait pas tout simplement d'une aventure de jeunesse?

— Vous vous trompez tous deux, interrompit Jack, moi je sais à quoi m'en tenir là-dessus. La tristesse du Grand-

Chef a pour cause la mort prochaine du Patriarche, votre père à tous.

— Comment sa mort! s'écrièrent à la fois Siribeddi et Yousouh, le Patriarche n'a pas l'air plus malade.

— Vous n'avez donc pas vu comme il se traîne péniblement, comme sa voix est cassée, sa démarche incertaine? Il est presque aveugle, je crois même qu'il est sourd, et, entre nous, il radote quelque peu. Vous n'avez pas remarqué que ses défenses se rapprochent l'une de l'autre, de telle sorte que bientôt il ne pourra plus rien porter à sa bouche avec sa trompe?

— Cela ne m'avait pas frappé, dit Yousouh, mais maintenant que tu m'y fais penser, je trouve comme toi qu'il est bien cassé.

— Quel malheur, s'écria Siribeddi, je l'aime tant!

— Nous l'aimons tous, dit Yousouh en soupirant.

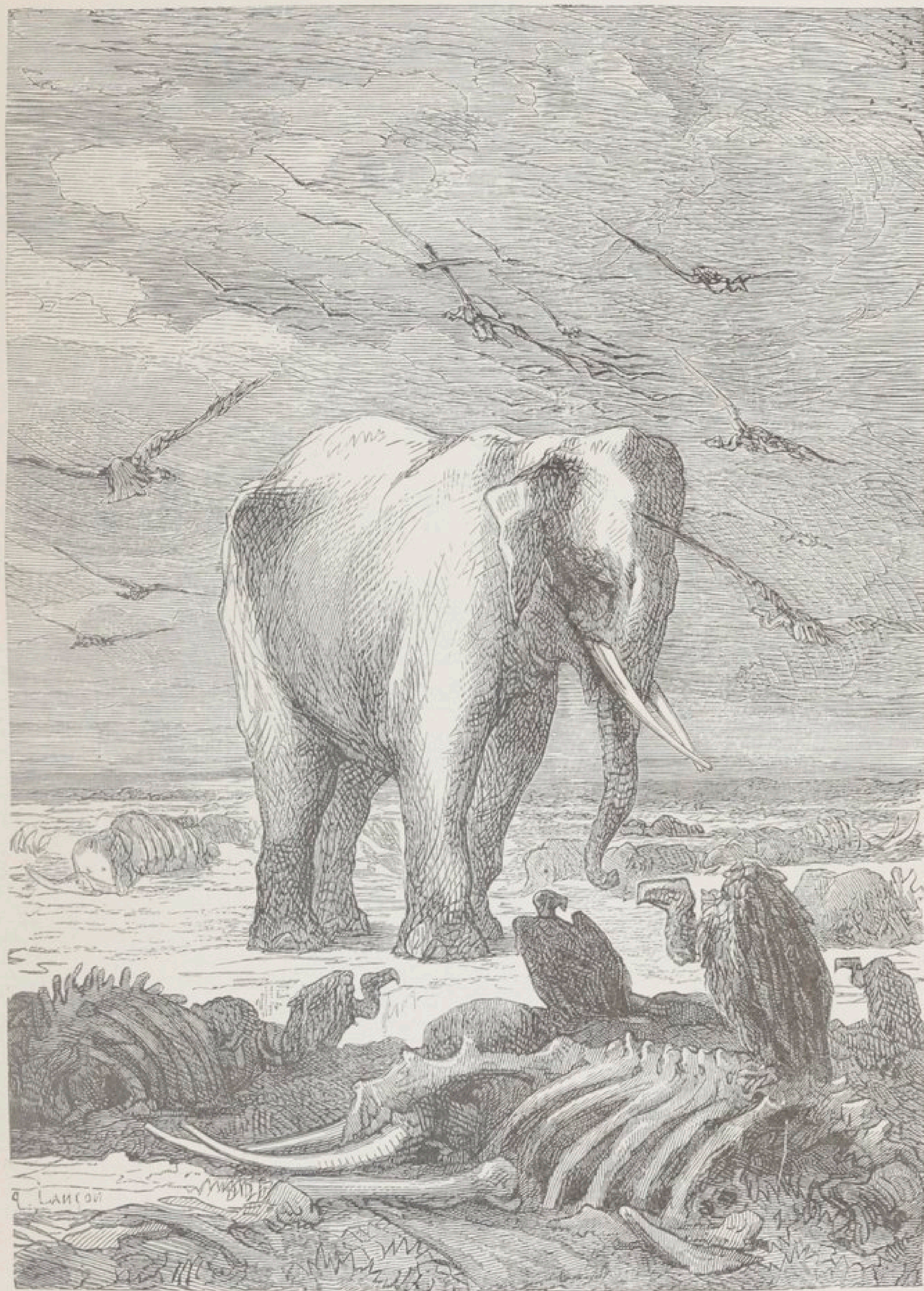
— Non, reprit Siribeddi, je veux croire qu'il a encore de longs jours à vivre. Je vais de ce pas lui chercher quelques-uns des fruits qu'il aime, cela lui fera plaisir. »

Comme Siribeddi, chacun redoublait d'attention pour le pauvre vieillard, mais lui, hochant la tête, répétait à ses amis :

« Ne me retenez pas plus longtemps; laissez-moi m'acheminer vers la vallée que vous savez. Je sens la vie m'échapper, bientôt je serais trop faible pour aller jusque-là, il est temps de partir, je soupire après le repos; conduisez-moi, si vous voulez, jusqu'à ma dernière demeure, puis vous reprendrez le cours de vos excursions. Le moment des récoltes est venu; allez, descendez dans la plaine et ne vous inquiétez pas de moi. »

Il fallut accéder à ses désirs. On le voyait si affaibli qu'on

VIII



LE VIEILLARD RESTA SEUL. (P. 88.)

craignait, en attendant davantage, de lui voir rendre le dernier soupir avant d'avoir atteint la nécropole éléphantine; or, tout éléphant qui meurt ailleurs que dans l'endroit où dort sa famille depuis des siècles, ne meurt pas l'esprit en repos. Quelque chagrin qu'en eût donc le Grand-Chef et quoiqu'il eût bien désiré garder plus longtemps auprès de lui son aïeul, il mena toute sa bande à l'entrée du *Champ-de-Mort.* C'était un vallon solitaire, entouré d'une quadruple barrière de montagnes qui le cachaient si bien que nul ne pouvait découvrir cette retraite funèbre sans y être initié. Quelle mine d'ivoire pour les êtres humains qui l'eussent trouvée! Là dormaient du sommeil éternel des générations d'éléphants dont les os blanchis séchaient au soleil. Des vautours entamaient les derniers cadavres ou planaient au-dessus de ce sombre asile, comme s'ils étaient sûrs d'y trouver toujours une proie. De tous les côtés de l'île et sans distinction de race, les éléphants parvenus au dernier degré de la vieillesse, venaient y mourir seuls, loin des vivants. Là, sans doute, ils passaient en revue leur existence, et s'ils avaient commis quelque faute ils s'en repentaient du fond du cœur, puis s'endormaient paisibles dans l'espoir de revivre un jour dans le Paradis des éléphants.

Le Patriarche ne voulut pas laisser pénétrer ses enfants au delà de l'entrée du ravin.

« Séparons-nous ici, leur dit-il, la vue de ce triste séjour n'est pas faite pour ceux qui commencent la vie, n'attristez pas sans nécessité cette belle jeunesse. Adieu, adieu, mes enfants, puissiez-vous couler de longs jours pleins de bonheur et remplir si bien tous vos devoirs que la perspective de la Vallée-de-la-Mort ne vous effraye jamais. »

Il ne put continuer.

« Adieu, » répéta-t-il.

Et il avança de quelques pas.

« Adieu, dit le Grand-Chef, parlant au nom de tous, adieu, toi dont la vie tout entière nous fut consacrée et qui ne nous as jamais donné que l'exemple de tes vertus. Ton nom restera toujours vivant parmi nous, et nous nous efforcerons de marcher sur tes traces. »

Tandis que, des larmes dans la voix, il donnait le signal du départ, les échos répétèrent longtemps les cris d'adieu de toute la bande.

Le Patriarche s'arrêta, se retourna et les suivit du regard jusqu'à ce que le dernier de ses enfants eût disparu. Enfin, le bruit de leurs pas s'éteignit dans le lointain, et le vieillard resta seul en face de la mort.

CHAPITRE IX

MONSIEUR JUMBO SE COUVRE DE GLOIRE

Pendant longtemps il ne fut question dans la tribu des Longues-Queues que de la mort du Patriarche. Ses vertus faisaient le thème de toutes les conversations, et les jeunes enfants, entendant constamment vanter ses mérites, apprenaient à mieux le connaître et à s'inspirer du désir de marcher sur ses traces. Chacun s'accordait à dire que le Grand-Chef était son digne fils; pour la prudence, la sagesse et la vaillance, il ne laissait rien à désirer, aussi tous, grands et petits, étaient prêts à donner leur vie pour lui sans hésitation. L'une des premières choses qu'enseignait le Maître à ses élèves était justement cette vénération, cet amour, ce dévouement absolu envers celui que le suffrage de tous avait appelé à l'insigne honneur de les commander.

« Nous l'avons choisi, disait le Maître, parce qu'il nous est supérieur; rappelez-vous, en cas de danger, que sa vie est

plus précieuse que celle de nous tous, et défendez-la au péril de la vôtre. »

Un malheur ne vient jamais seul, dit-on. Peu après la mort du Patriarche, une épidémie se mit dans le troupeau et le décima. Ceux-là n'avaient pas la suprême consolation de reposer dans la nécropole éléphantine, mais leurs compagnons les enterraient pieusement afin que leurs corps ne devinssent pas la proie des bêtes fauves. Aucun de ceux auxquels nous nous intéressons n'en fut victime, à l'exception du Maître. En attendant qu'on eût remplacé celui-ci, les écoliers furent moins surveillés, il est certain que de son temps jamais ne fût arrivé un accident comme celui qui plongea dans la consternation une partie de la tribu.

Les Longues-Queues étaient alors campés près d'une mare. Les récoltes de blé et de cannes à sucre n'étaient sans doute pas mûres, car on n'avait pas encore poussé jusqu'aux champs cultivés ; puis, dans les mauvaises conditions hygiéniques où était la bande, le Grand-Chef ne tenait peut-être pas à la faire voyager. On était donc depuis plus d'une semaine auprès de cette mare, en compagnie d'une foule de hérons roses, de poules d'eau et de canards sauvages, lorsqu'un soir un jeune éléphant manqua à l'appel. Où était-il? Personne ne le savait, personne ne l'avait vu s'éloigner, et ses compagnons de jeu ne se rappelaient pas au juste depuis quand il avait cessé d'être avec eux. C'était Syamor, cet indiscipliné Syamor, que sa leçon avec des cavaliers armés n'avait évidemment pas corrigé de sa manie de vagabonder sans permission. Aurait-il rencontré des hommes? Mais on n'avait pas entendu de coups de feu, et le Chef pensait avec raison que le malheureux Syamor était tombé sous la griffe d'un tigre. Cependant, pour ne pas effrayer les siens, il ne

leur dit pas toute sa pensée, il se contenta de confier ses craintes à son lieutenant et de recommander aux autres d'être prudents.

« Syamor reviendra, » disait-on à sa mère pour la consoler.

Mais Syamor ne devait pas revenir. Un tigre et une tigresse, en quête de nourriture pour leurs petits, l'avaient tué. Le pauvre Syamor n'avait pas même eu le temps de pousser un cri d'appel et comme la tigresse et son compagnon l'avaient emporté aussitôt, il ne restait nulle trace du meurtre.

Le lendemain, Siribeddi et Yousouh s'amusaient ensemble au bord de la mare. Ils attiraient à eux les fleurs de lotus blanc et rouge, dont la surface de l'eau était couverte, pour en extraire la graine blanche qui forme comme un petit nid de guêpes à l'intérieur. Chaque grain, qui a la grosseur d'un noyau d'olive, a un goût délicat qui se rapproche de celui de la pomme de pin des Apennins. Siribeddi et son ami en étaient très friands. Ils admiraient aussi les larges feuilles d'un vert sombre des lotus, et leurs fleurs aussi belles que la plus belle rose, avec ses mille pétales rouges ou blancs. Cette agréable occupation les absorbait tellement qu'ils ne s'aperçurent pas d'un bruit de pas étouffés derrière eux dans les branches, et quand les hérons pourprés s'envolèrent subitement en déployant leurs grandes ailes blanches, de manière à ne montrer que le dessous de leurs plumes d'un rose vif, si Yousouh releva la tête, ce fut pour dire à Siribeddi d'admirer leur beauté. Il ne leur vint pas à l'idée que ces oiseaux avaient un motif grave pour fuir, et ils continuèrent à grignoter paisiblement leurs amandes. Ils ne sentaient pas braqués sur eux deux yeux brillants comme des escarboucles; ils ne savaient pas qu'un corps fauve, zébré de longues rayures noires se glissait à travers les hautes

herbes. De petits frissons de plaisir couraient par tout le corps du carnassier, et il passait sa langue sur ses babines comme s'il croyait déjà tenir sa proie. Il était près des roseaux qui bordaient la rive. Encore quelques pas, et d'un bond il serait sur le dos de Siribeddi qui était un peu en arrière de Yousouh.

« Vite, vite, cria une voix bien connue, plongez, il y va de votre vie ».

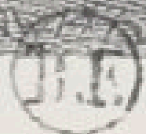
C'était Jack qui, arrivant pour partager le repas de ses amis, avait découvert le danger qu'ils couraient.

Sans hésiter, Yousouh et Siribeddi suivirent le conseil de Jack. Bien leur en prit de savoir obéir à la minute, le moindre retard les eût perdus. La tigresse — car c'en était une — poussa un rugissement de désappointement en les voyant disparaître tous les deux, puis sa colère se tourna contre Jack, mais celui-ci était déjà en sûreté sur une branche et, furieuse, la bête fauve s'attaqua au tronc de l'arbre après lequel elle s'efforça de grimper. Elle comptait sans M. Jumbo qui accourait la tête haute, la trompe levée et les défenses menaçantes. Derrière lui, Mme Mahala s'empressait à venir défendre son enfant. Deux contre un, c'était trop pour la tigresse. Elle abandonna ses desseins menaçants et voulut s'enfoncer dans la forêt. Par une manœuvre adroite, M. Jumbo lui coupa la retraite.

« Tu ne m'échapperas pas, » dit-il, saisi d'une juste colère en pensant que, sans Jack, son cher Siribeddi serait mort.

La tigresse essaya alors de sauter sur les épaules de l'éléphant. C'était le seul moyen qu'elle avait de le vaincre. Deux fois elle s'élança sur lui, deux fois elle glissa, laissant sur ses flancs les traces sanglantes de ses formidables griffes.

IX



IL EST VAINQUEUR ENFIN. (P. 95.)

Mme Mahala, pantelante d'émotion, se tenait prête à venir en aide à son mari.

« N'approche pas, lui disait celui-ci, si je meurs, tu me vengeras. »

Non, le brave Jumbo ne mourra pas. Il est vainqueur enfin ; c'est en vain que la tigresse veut se cramponner à la trompe de son adversaire pour le forcer à lâcher prise, ses griffes ne rencontrent que les défenses de Jumbo. Elle se tord pour échapper à cette attaque puissante, elle fait retentir l'air de ses rugissements. Croit-elle effrayer Jumbo, ou appelle-t-elle son compagnon à son secours? Heureusement le tigre est loin et ne peut l'entendre, et Jumbo ne s'effraie pas pour si peu. L'éléphant lève son pied, le pose tranquillement sur la tête de la tigresse et la broie sous le poids énorme de son corps.

« Cette fois, dit-il, tu ne feras plus de mal à personne ».

Chargeant sur ses épaules la bête inerte, il s'apprête à la porter en triomphe au Grand-Chef. Les tigres ne sont pas des ennemis avec lesquels on se mesure tous les jours. M. Jumbo sent qu'il a gagné ses éperons ce jour-là.

« Bravo, bravo! » lui cria Jack, en descendant précipitamment de son arbre.

Et Jack, presque aussi fier que si elle lui eût été personnelle, courut en avant pour annoncer sa victoire. Mais c'est Mme Mahala qui était fière! et heureuse!... Depuis un quart d'heure, elle venait de passer par tant d'émotions diverses. Tout émue, elle pressait Siribeddi sur son cœur, puis prodiguait ses caresses à son mari. Lorsqu'elle vit les glorieuses blessures que Jumbo avait reçues en combattant, elle poussa des cris de douleur.

« Que ne les ai-je reçues à ta place! » gémissait-elle.

Elle eût voulu les panser, son mari ne lui en laissa pas le temps ; il fallait d'abord conférer avec le Grand-Chef. Chacun l'entoura et le félicita. De fait, la tigresse était d'une taille remarquable. Le Grand-Chef lui-même lui fit compliment de sa bravoure.

« Je me doutais un peu, ajouta-t-il, que la disparition de Syamor provenait d'une rencontre avec quelque fauve. J'avais l'oreille au guet, ainsi que mon lieutenant, mais ce tigre devait être sous le vent, et nous ne l'avons pas senti venir. Il est heureux que vous l'ayez tué, nous avons fait nos preuves, nous autres, vous venez de montrer que vous êtes digne de figurer parmi les braves ».

Jumbo répondit modestement que la vie de son fils était en jeu, et que d'ailleurs, Mme Mahala en eût fait tout autant.

Le chef ordonna alors que le cadavre fût jeté dans la mare, puis il dépêcha son lieutenant vers l'endroit où le combat avait eu lieu, avec ordre de recouvrir de terre les moindres taches de sang. Il fallait que le mâle ne pût venir venger sa compagne. Des sentinelles furent posées de plusieurs côtés pour prévenir une nouvelle surprise. On s'occupa ensuite de soigner le blessé : des compresses de feuilles imbibées d'eau fraîche appliquées sur les plaies de Jumbo, lui procurèrent un soulagement immédiat, mais il fallut plus d'un jour pour les cicatriser.

Siribeddi faillit étouffer son père sous ses caresses.

« Tu souffres pour moi, lui disait-il.

— C'est Jack qu'il faut remercier, répondit M. Jumbo; sans lui, je serais arrivé trop tard.

— Oh! moi, dit Jack, je n'ai fait qu'acquitter une vieille dette.

— Eh bien, Siribeddi, reprit son père, tu vois comme j'ai

eu raison de ne pas venger sur ce bon Jack l'offense que ses pareils nous avaient faite dans le temps, offense bien minime, en réalité. »

Soit que les précautions prises par le Grand-Chef eussent été suffisantes, soit pour tout autre motif, on ne vit pas apparaître d'autre tigre, et aussitôt que M. Jumbo fut assez remis pour voyager, on quitta ce bel endroit qui avait failli devenir fatal à Yousouh et à Siribeddi, pour aller s'installer dans une *paténa*. Aussi bien, le moment des récoltes n'était pas éloigné.

Les paténas sont des espaces découverts que l'on aperçoit brusquement en pleine forêt vierge. Leur étendue varie beaucoup : parfois elles ont seulement quelques mètres de superficie, parfois aussi plusieurs kilomètres. Toutes offrent ceci de particulier qu'elles sont tapissées d'une herbe haute et coriace, nommée herbe citron, à cause de son odeur, et que, généralement, au milieu de cet amas de verdure, s'élèvent plusieurs arbres, toujours les mêmes, quels que soient, d'ailleurs, ceux dont se compose la forêt environnante.

Le Grand-Chef reconnaissait que le moment des récoltes approchait; pour en être plus certain il voulut envoyer quelqu'un en avant-garde vers les *chénas*, Jack lui demanda d'y aller.

« Les routes ne sont pas toujours sûres pour les éléphants, dit-il, moi, je puis passer partout inaperçu ».

En effet, les chemins que suivait Jack étaient véritablement des chemins aériens. Comme tous ses pareils qui vivent uniquement sur des arbres où ils trouvent leur nourriture, et n'en descendent guère que pour ramasser les fruits ou les graines qu'ils ont laissé tomber, Jack sautait

d'un arbre à l'autre avec des bonds prodigieux, on eût dit qu'il avait des ailes.

Il fut de retour en quelques heures.

« Les hommes font leur récolte et vont partir ».

Telle fut la nouvelle qu'il rapporta.

La bande des Longues-Queues se hâta d'aller glaner avant qu'une autre bande les eût devancés.

On entend par *chéna* un certain mode de culture que sir Emerson Tennent décrit ainsi : Plusieurs familles pauvres s'étant associées pour aller de compagnie dans la forêt vierge, s'établissent dans un endroit quelconque où elles procèdent à un défrichement sommaire, en abattant les plus gros arbres, puis en mettant le feu au reste dans un espace limité. Une fois le terrain déblayé et la part de chacun déterminée, l'on fait les semailles. On plante d'abord du maïs, des courges et des melons, tandis que l'on met du manioc au pied de la barricade qui fait le tour de l'enclos. En moins de deux mois, tout est mûr. On vend cette première récolte à la ville la plus proche, et l'on ensemence de nouveau le terrain avec du grain, blé, millet, etc., des patates ou des cannes à sucre. C'est alors qu'il est nécessaire de veiller sur les plantations. Les maraudeurs de la forêt auraient bien vite fait les récoltes pour leur propre compte! De grands feux entretenus toute la nuit les tiennent à distance.

La récolte faite, les indolents cultivateurs abandonnent leurs champs pour aller répéter la même opération dans une autre partie de la forêt. Ils ne sont pas plus tôt partis que messieurs les éléphants arrivent et s'y installent en maîtres. C'est ce que la tribu des Longues-Queues se proposait de faire, et ce qu'elle fit en effet, non dans une chéna, mais suc-

cessivement dans plusieurs, et il ne faut pas croire que les chénas soient proches les unes des autres, mais en précipitant les marches, nos éléphants arrivaient à se trouver dans les plantations, du jour au lendemain, juste au moment voulu.



CHAPITRE X

UNE RENCONTRE

Je ne sais si vous vous représentez une forêt vierge comme celles dans lesquelles Siribeddi et sa famille se promenaient. Cela ressemble si peu à nos forêts d'Europe, qu'il ne serait peut-être pas inutile de vous en dire quelques mots, de manière à vous en donner au moins une faible idée. Imaginez-vous des arbres de dimensions colossales comme le palmier talipot, par exemple, qui arrive à une hauteur de trente mètres, et dont toutes les parties sont proportionnées[1]? Les feuilles sont si grandes qu'une seule, étendue sur le sol, semble un immense éventail, un demi-cercle qui couvre une superficie de soixante mètres. Vous ne vous étonnerez plus cette fois si les Indous s'en servent pour toiture. Ils en font bien autre chose encore et jusqu'à des tentes portatives, légères et commodes, sinon élégantes. Mais c'est de l'arbre lui-même que je veux vous parler et non de ses pro-

1. Ces détails sur la flore de Ceylan sont empruntés en partie à un ouvrage de sir Emmerson Tennent, intitulé : *Ceylon*, et en partie à celui de Burnett, intitulé : *Ceylon and its capabilities*.

duits. Comme si tout devait être extraordinaire dans ce géant végétal, on dit qu'il ne fleurit qu'une fois dans sa vie, et que l'année de sa floraison est aussi celle de sa mort; il est en cela semblable aux agaves.

Parlerons-nous du palmier palmyre, qui suffirait seul à l'entretien d'une famille entière, en lui fournissant à la fois de quoi se loger et de quoi se nourrir. Ce palmier est l'un des plus merveilleux et des plus majestueux, mais que d'autres à ses côtés! Siribeddi aimait à séjourner à l'ombre du tamarinier. Il appréciait les fruits du *jack*, qui souvent ne pèsent pas moins de dix kilogrammes! Vous figurez-vous des fruits de ce poids, supportés par une épaisse tige sortant du tronc même de l'arbre couvert d'une écorce rugueuse.

Puis ce sont des arbres *caoutchouc*, aussi appelés arbres serpents, dont les feuilles, avant d'être développées, sont entourées d'une sorte de gaîne rose qui les fait ressembler à des fleurs, et les racines s'étendent sur le sol, dans tous les sens, en décrivant des sinuosités variées. On en a vu de neuf mètres de hauteur, dont les racines mesuraient quarante-deux mètres.

Et encore la *ster.ulia fœtida*, l'un des plus beaux arbres de l'île de Ceylan, dont chacune des branches porte à son extrémité de splendides bouquets de fleurs pourpres, admirables de forme et de coloris; quand on les a vus une fois, on ne désire pas les revoir une seconde, leur odeur est véritablement intolérable. Les fruits sont des graines ressemblant à des haricots renfermées dans des sortes d'enveloppes cramoisies, dures comme du cuir. Au moment de la maturité, les cosses éclatent à la manière des graines de balsamine, et dispersent au loin leur contenu.

Je ne voudrais pas vous faire une nomenclature aride,

mais je ne puis cependant passer sous silence le bois de fer avec ses pousses d'un rouge écarlate et ses fleurs d'un blanc de neige, ni le senevé dont parle l'Écriture Sainte, ni le bois de satin et le bois d'ébène, ni le chêne de Ceylan, ni cette espèce d'acacia que l'on nomme épine d'éléphant, parce que ses épines très larges opposent aux éléphants une véritable barrière infranchissable. Et que d'autres arbres extraordinaires dont je n'ose vous parler, de peur de vous ennuyer.

Le figuier banyan mérite bien pourtant quelques lignes. Il est assez curieux de constater d'abord qu'il ne se développe que par la destruction d'un autre arbre. C'est généralement au haut d'un palmier que quelque oiseau apporte la graine mère : on voit bientôt les racines surgir à la base du chou palmiste et descendre le long de l'arbre qui leur sert de support, en produisant mille autres ramifications qui entourent ce palmier d'un vrai filet naturel, de sorte que le malheureux arbre protecteur commence à être enserré de toutes parts et doit se repentir d'avoir donné asile à la modeste graine. Lorsque les racines touchent terre, elles ont atteint la dimension d'une tige ordinaire, mais, chose bizarre, ce n'est pas de là que partent les branches et les feuilles. C'est tout en haut du palmier qu'est la vraie tige dressée vers le ciel et qui produit feuilles, fleurs et fruits. Celle-là donne naissance à une infinité d'autres racines minuscules, qui descendent de tous les côtés et s'enfoncent dans le sol, pour devenir à leur tour d'autres arbres aux mille bras, tenant toujours au premier, et s'entrelaçant, se mélangeant de telle façon qu'un arbre semble à lui seul une forêt. Quant au palmier primitif, pris dans un réseau de fer il ne tarde pas à mourir étouffé, laissant la place à son parasite.

Ce n'est pas tout : ces arbres sont presque toujours surchargés d'autres plantes qui n'ont même pas besoin de terre pour vivre, il se trouve jusqu'à vingt espèces d'orchidées et de plantes grimpantes sur un seul individu, et quelles merveilleuses orchidées, aux formes bizarres, aux éclatantes couleurs, véritables fleurs animées! Certaines de ces plantes grimpantes sont colossales, avec des tiges de la grosseur d'un corps d'homme. Petites ou grandes, gigantesques festons, elles s'enroulent d'arbre en arbre, décrivent des arabesques sans fin autour des géants de la forêt. On les croirait prises de vertige.

Et quelle intensité de vie! Pas un arbre qui ne soit la demeure de tribus de rats palmistes, d'écureuils, de singes ou d'oiseaux! Pas un arbuste qui n'ait sa colonie d'abeilles ou de guèpes, et des myriades d'insectes, souvent de la même couleur que les feuilles, se confondant avec elles!...

Malgré tout, il arrivait à Siribeddi de s'ennuyer. Il ne lui manquait rien pour être heureux et parfois il ne l'était point. Il n'eût osé confier à sa mère la mélancolie qui l'envahissait, mais à mesure qu'il sentait croître ses forces et son intelligence, il se disait de temps à autre :

« Manger, boire, dormir, se baigner ou se promener, voilà notre existence. Dans ce monde où, selon le Philosophe, chacun a sa tâche à remplir, quelle est donc la nôtre? »

Tout se succédait avec une régularité d'une monotonie désespérante, les chaleurs, les moussons, les voyages dans les montagnes, les ravages de plantations et de chénas, comme il l'avait vu faire dès sa plus tendre enfance. Les années amenaient d'autres naissances, d'autres morts aussi, mais la tribu des Longues-Queues était toujours nombreuse. Grâce à la prudence du Grand-Chef, on avait évité une rencontre

fâcheuse avec les hommes : Jumbo et Mahala semblaient n'avoir pas changé, Jack leur tenait toujours fidèle compagnie, et sauf le fait indéniable que Siribeddi était presque parvenu à sa croissance, on eût pu se croire au jour où Jumbo avait tué la tigresse qui menaçait son fils.

Siribeddi avait toujours une grande affection pour Yousouh, mais, par moment, lorsqu'il se sentait incliné à la rêverie, rien ne lui plaisait comme la solitude, il fuyait même la société de son ami.

Un jour qu'il marchait perdu dans ses pensées, il se laissa entraîner assez loin de la mare auprès de laquelle sa tribu était campée.

« Qu'importe, se disait-il, je ne suis pas un enfant. Je ne risque pas de m'égarer. Je n'ai plus l'âge où le Maître me grondait quand je faisais dix pas à l'aventure. Si je rencontrais maintenant un tigre ou un serpent, je suis de taille à me défendre. Pauvre vieux Maître!... »

Ce souvenir lui fit pousser un gros soupir. Quelle ne fut pas sa surprise en entendant une plainte répondre à la sienne. Il crut que Yousouh l'avait suivi.

« Est-ce toi, Yousouh? demanda-t-il en se retournant. »

Mais il ne vit personne.

« Je me serai trompé, se dit-il, ce n'est rien. Mais non, voici de nouveau la même voix. Serait-ce un ennemi? Gare à lui! »

Et sa trompe se dressait déjà pour frapper.

« Jeune éléphant, dit-on près de lui, vous paraissez bon, ayez pitié de moi. »

Siribeddi écarta quelques branches et aperçut un éléphant blanc couché sous un palmier. Quel était cet inconnu? Tous les avertissements qu'on lui avait tant de fois répétés depuis

son enfance, lui revinrent en mémoire et il eut un moment de recul. Si c'était un traître?

« Ne craignez rien, dit l'étranger avec un triste sourire, que pourrais-je contre vous? Voyez, je suis blessé, mourant; de grâce, un peu d'eau.

— Ah! s'écria Siribeddi, laissez-moi appeler à votre secours.

— N'appelez personne, ce serait ma mort. Si tout sentiment de compassion n'est pas éteint dans votre cœur, gardez le silence sur cette rencontre. Je ne sais que trop comment l'on me recevrait, hélas!

— Je me tairai, puisque vous le voulez, lui répondit Siribeddi. Je cours chercher de l'eau. Mais, j'y pense, mon réservoir n'est pas épuisé. »

Dans sa surprise et son excitation il l'avait oublié, ce réservoir dont la nature prévoyante a doté l'éléphant, cette sorte de poche dans laquelle cet animal emmagasine, chaque fois qu'il boit, une énorme quantité d'eau qu'il retrouve ainsi à volonté. Siribeddi vida le sien jusqu'à la dernière goutte en faveur de l'inconnu et lorsque celui-ci n'eut plus soif, il l'aspergea des pieds à la tête pour le rafraîchir.

« Cela vous fera du bien, lui dit-il, je n'en ai nul besoin, je retrouverai notre mare en moins d'une heure.

— Que de remerciements ne vous dois-je pas, généreux jeune éléphant, s'écria l'inconnu, sans vous je mourais de soif. Je n'avais plus la force de me traîner et voilà deux jours que je suis là sans pouvoir me soulever.

— Vous êtes blessé, dit Siribeddi, que puis-je faire pour vous soulager?

— Ma blessure se cicatrisera, répondit l'étranger, elle n'est rien auprès de mes souffrances morales. »

La curiosité de Siribeddi était vivement surexcitée, mais la politesse l'empêcha d'en laisser rien paraître.

— Ce sont les hommes qui m'ont blessé, ajouta l'inconnu, comme s'il eût voulu répondre à sa question muette.

— Les hommes ! s'écria Siribeddi, et à quel propos ? Pourquoi votre tribu ne vous a-t-elle pas aidé ? Vous êtes-vous vengé au moins ? Combien de ces affreux bipèdes avez-vous tués ?

— Je ne saurais répondre à tout, mon jeune ami. — Vous me permettez de vous donner ce nom ? le service que vous m'avez rendu mérite à jamais ma reconnaissance. Plus tard, lorsque je serai guéri, demain même, si je vais mieux, je vous ferai le récit de ma vie. Je vous dois la vérité sur ce qui me concerne ; aujourd'hui je vous dirai seulement que je me suis trouvé au pouvoir des hommes et que j'ai dû, bien malgré moi, passer quelques années à leur service. »

Siribeddi ne put réprimer un mouvement involontaire.

« Si vous vous méfiez de moi, gémit l'inconnu, disons-nous adieu. Je ne pourrais supporter l'ombre d'un doute sur ma loyauté. Je savais bien, ajouta-t-il amèrement, que ce seul mot vous indisposerait contre moi. Dois-je donc expier jusqu'à la fin de mes jours une étourderie de jeunesse ! Avouez cependant que si je l'avais voulu il m'eût été facile de vous cacher l'origine de mes blessures. Rien que cela devrait vous prouver que je ne suis point un traître.

— J'en suis convaincu, s'écria Siribeddi.

— Soyez béni pour cette bonne parole, dit l'étranger avec effusion. Je vous le répète, le récit de mes aventures m'entraînerait trop loin, mais je tiens à vous dire dès maintenant que les blessures dont je suis couvert, je les ai reçues d'individus

furieux de me voir emporter l'un des leurs. Serait-ce un ennemi de notre race qui eût agi ainsi? J'étais ce qu'appellent les hommes un éléphant *marron*, mon maître me poursuivait, me serrait de près, j'allais perdre ma liberté si chèrement reconquise. J'oubliai les bons soins qu'il m'avait prodigués, bons soins intéressés du reste. Je ne vis que son fusil braqué sur moi, et le prenant par le milieu du corps je m'enfuis avec lui. Quels cris il poussa alors! C'était à son tour de trembler devant moi! Ses camarades me harcelèrent de leurs coups; leurs lances m'entraient dans la chair, mais j'y faisais à peine attention, et, somme toute, ce fut moi qui eus le dernier mot dans cette affaire. Dans la jungle, leurs chevaux eussent pu lutter d'agilité avec moi, mais, heureusement, la forêt était là, tout près, et bientôt je ne craignis plus rien de leurs attaques. Mon ancien maître s'était évanoui. J'eus un reste de pitié pour lui, et au lieu de le broyer contre un arbre ou de le noyer dans le premier cours d'eau que j'eusse trouvé sur ma route, je me contentai de le laisser dans un coin de la forêt. Qu'est-il devenu? Seul et sans arme, il ne pouvait me nuire, et je ne voulais pas avoir sa mort sur la conscience. Nous ne commettons pas de meurtres inutiles, nous autres. Ses compagnons l'auront peut-être retrouvé, sinon d'autres ennemis de sa race se seront chargés de ma vengeance. Les léopards ou les crocodiles n'ont point de ces scrupules. »

Ce récit paraissait avoir fatigué le blessé, et quel que fût le désir de Siribeddi d'en apprendre davantage, il fut le premier à prier son nouvel ami de remettre à un autre jour la suite de son histoire.

« Vous me retrouverez demain à la même place, lui dit l'étranger.

X



« .... ET LE PRENANT PAR LE MILIEU DU CORPS.... » (P. 108.)

Siribeddi lui assura qu'il se ferait un plaisir de lui apporter tous les jours l'eau et les vivres nécessaires.

« Ne pensez qu'à vous guérir, dit-il, je suis heureux d'être à même de vous rendre service. Oubliez vos chagrins, je ne doute pas que lorsque mes amis sauront votre infortune....

— Jeune éléphant, interrompit l'étranger, jurez-moi que vous ne révélerez ma présence à aucun des vôtres. Je suis plus âgé que vous, je connais le monde et je sais ce que je dois attendre de mes semblables. Promettez-moi de ne pas révéler le lieu de ma retraite. »

Siribeddi dut se conformer à ses désirs.

Il déposa à ses côtés quelques feuilles tendres et quelques fruits savoureux cueillis aux alentours, puis il songea à partir, car il se faisait tard et sa famille eût pu s'inquiéter de son absence.

« A demain, » lui dit-il.

Il s'achemina tout songeur vers la mare où la tribu des Longues-Queues prenait ses ébats. Les aventures de cet étranger l'intéressaient vivement, le mystère même dont il s'entourait était un attrait de plus à ses yeux. Quel est le jeune homme qui ne rêve pas de choses extraordinaires ?

« Enfin, se disait Siribeddi, je vais donc sortir de ma vie habituelle et apprendre du nouveau. Je savais bien que l'univers ne finissait pas avec les derniers arbres de la forêt ! Je pressens tout un monde d'idées nouvelles auxquelles cet étranger m'initiera sans doute. »

Il était si fier d'être dépositaire d'un secret de cette importance, qu'il eut toute la soirée une attitude bizarre dont Yousouh, son fidèle Yousouh, finit par s'inquiéter.

« Qu'as-tu ? » lui demanda celui-ci à plusieurs reprises.

Pour la première fois depuis le commencement de leur longue amitié, Siribeddi le rudoya :

« Que veux-tu que j'aie ? s'écria-t-il d'un ton de mauvaise humeur. Parce que je n'éprouve pas le besoin de rire et de jouer comme un enfant que je ne suis plus, il ne s'ensuit pas que je sois malade !

— Très bien, répliqua Yousouh, je me le tiendrai pour dit. »

Et de toute la soirée il n'adressa pas la parole à Siribeddi.

« Tant mieux, après tout, pensa celui-ci, Yousouh ne demandera pas demain à m'accompagner dans la forêt. J'aurais été obligé d'inventer je ne sais quel prétexte pour l'éloigner. »

Sa conscience lui criait tout bas que c'était mal d'abandonner ainsi de vieux amis pour de nouveaux, mais il étouffait cette voix secrète.

CHAPITRE XI

LE RÉCIT DE L'INCONNU

Le lendemain à l'heure dite, Siribeddi arrivait auprès de l'étranger. Fidèle à sa promesse, il lui apportait de l'eau et la bonne moitié d'un régime de bananes. Il eut le plaisir de voir que ses blessures allaient mieux.

« Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus, dit Siribeddi enchanté de le voir manger de bon appétit.

— Nous avons la peau dure, nous autres, répondit l'étranger en souriant. Les hommes croient nous faire injure en nous appelant *pachydermes*, mais je voudrais bien les voir avec un seul des coups de lance que j'ai reçus ! Ils découvriraient alors qu'une peau fine et douce comme la leur ne vaut pas la nôtre quant à l'utilité.

— Vous qui avez connu le monde, que de choses vous devez savoir ! s'écria Siribeddi. Je pourrais vivre aussi âgé que notre pauvre Patriarche, que je ne me douterais même pas de la centième partie des merveilles que vous avez pu rencontrer. Je vous demande un peu à quoi sert une longue vie si chaque année doit ressembler à la précédente, et chaque

lendemain n'être que la répétition de la veille. Ah ! n'étaient mes bons parents, je m'en irais n'importe où et je ferais n'importe quoi pour voir du nouveau, dussé-je être pris par les hommes dont vous parlez. Ne m'avez-vous pas dit vous-même que vous aviez eu à vous en louer à certains égards ?

— Ah ! jeune éléphant, jeune éléphant, vous raisonnez comme je le faisais à votre âge. La jeunesse sera toujours la même ! Quand donc l'expérience d'autrui lui servira-t-elle ? Vous êtes trop heureux mon ami, et vous ne savez pas jouir de votre bonheur. Croyez-moi, vous ne le comprendrez que lorsque vous l'aurez perdu. Vous souriez d'un air incrédule ? Bientôt vous m'appellerez radoteur. Et puis, je ne veux pas tenir plus longtemps votre curiosité en éveil, sachez donc que mon enfance s'est écoulée comme la vôtre au sein d'une heureuse famille d'éléphants. Ma mère m'adorait, j'étais son fils unique, elle me gâtait. Et comme toujours, en pareil cas, loin de lui en savoir gré, je la tyrannisais sans pitié, non par méchanceté, je me hâte de vous le dire, mais par égoïsme. Ma pauvre mère ! J'ai bien regretté ma conduite par la suite, quand il n'était plus temps, malheureusement !

— Elle est morte ? ne put s'empêcher de demander Siribeddi.

— Elle est morte pour moi, répondit tristement l'inconnu. Un jour, trouvant la vie que nous menions pas assez gaie, je la quittai. Que voulais-je au juste ? Je n'en sais trop rien. Simplement affirmer mon indépendance et voir du pays. Il faut vous dire qu'à ce moment je ne m'étais jamais trouvé seul en face des hommes, et que je n'ajoutais pas foi aux récits qui m'avaient été faits.

— Comme moi, murmura Siribeddi.

— Je me croyais assez sage pour me tirer d'affaire, reprit

l'étranger, sans prendre garde à cette interruption. Enfin, mon intention était d'errer quelques heures seulement à l'aventure, puis de retourner dans ma tribu. Un matin, je vis s'avancer vers moi des créatures que je pris pour des singes d'une espèce particulière. J'étais si naïf que je restai à les regarder sans bouger. Pour un peu je leur eusse souhaité la bienvenue ; je ne leur soupçonnais pas d'hostiles intentions, et les chevaux mêmes sur lesquels ils étaient montés ne m'inspiraient pas de défiance. Combien je me trompais ! Tout à coup, je vis un éclair luire devant mes yeux, j'entendis comme un coup de tonnerre, et je sentis une douleur cuisante dans la tête. Voilà leur manière de faire connaissance avec nous ! »

Siribeddi eut une exclamation.

« Certes, affirma l'étranger, pareille entrée en matière n'a rien d'agréable. Je fus si surpris qu'au lieu de fuir ou de me défendre, je me laissai bêtement passer un lasso autour de mes pattes. Bref, je fus emmené en captivité. Alors on me combla de soins et de caresses, on me donna des mets délicats que nous ignorons : du pain trempé dans la mélasse, des gâteaux de riz, du sucre même, l'on me fit boire du vin, enfin, on flatta tous mes instincts de gourmandise.

— Si c'est ainsi que l'on nous traite, s'écria Siribeddi, pourquoi faisons-nous tant de difficultés pour nous laisser prendre? Nous aurions avantage à aller tous en bande demeurer chez les hommes. Il ne me déplairait point d'être servi par eux.

— Vous vous trompez étrangement, mon ami, si vous croyez que tous les éléphants reçoivent le même accueil, répondit l'étranger en se redressant ; ceux de mon espèce, les éléphants blancs, jouissent seuls de ces honneurs, et

encore dans des cas très rares. Moi qui vous parle, j'ai failli être dieu et l'on me traita en conséquence, jusqu'au moment où je ne fus plus qu'un esclave, ajouta-t-il avec un soupir.

— Je ne vois pas, dit Siribeddi, en quoi vous différez de moi et des autres membres de ma famille, à moins que votre couleur...

— C'est justement là le secret de ma supériorité.

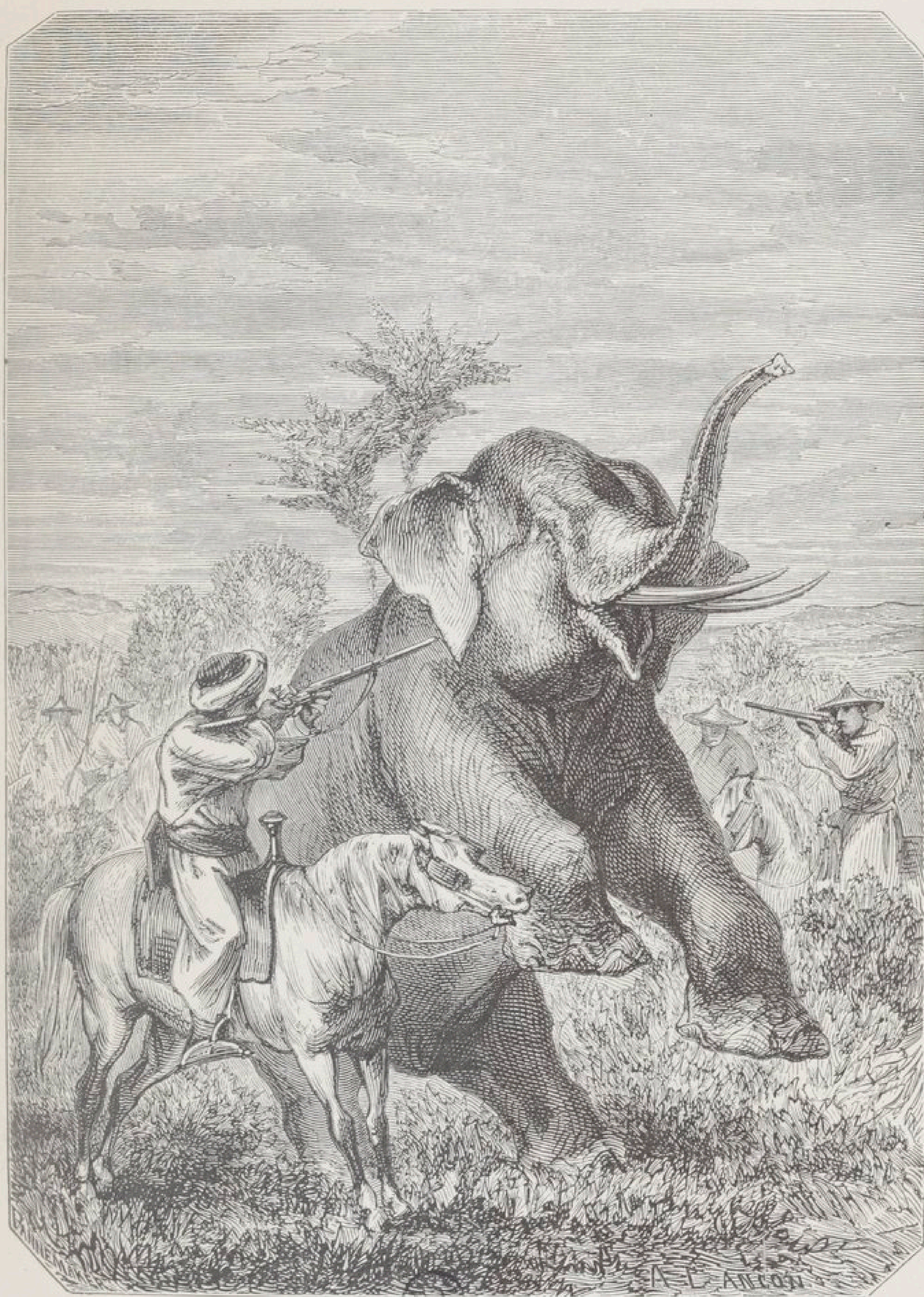
— Que c'est bizarre ! » s'écria Siribeddi.

Il était trop poli pour insister, mais jusque là il avait toujours considéré cette décoloration totale ou partielle de la peau de certains de ses semblables comme une maladie, qui n'avait rien d'enviable.

« Oui, dit l'inconnu, je sais que nous ne pensons pas ainsi dans notre société sauvage, mais si vous aviez vécu comme moi au milieu de gens civilisés, vous auriez changé de manière de voir sur bien des choses. Il existe un pays appelé le royaume de Siam, où l'on tient les éléphants blancs en si haute estime que le roi ne peut faire un plus grand honneur aux nobles étrangers que de leur donner un des crins de la queue d'un certain éléphant blanc qu'il possède. Ce crin est placé dans une boîte d'or, fermée par une clef d'or. Jugez si on le trouve précieux ! Le roi lui-même, qui est si extraordinairement riche qu'il ne saurait pas au juste le chiffre de sa fortune, et qui s'intitule avec orgueil le Maître du Monde, tant sa puissance est grande, ne met rien au-dessus de son titre de *Seigneur de l'Éléphant blanc*.

— Quelle action d'éclat a donc accomplie cet éléphant ? demanda Siribeddi. A-t-il sauvé la vie d'un des parents de ce monarque ? Ce doit être par reconnaissance qu'on agit ainsi envers lui.

XI



« .... J'ENTENDIS COMME UN COUP DE TONNERRE.... » (P. 115).

— Pas le moins du monde, mon cher enfant, c'est par un motif pieux. L'une des croyances des Siamois consiste à s'imaginer qu'après la mort chaque individu renaît sous la forme d'un animal. C'est ce qu'ils appellent la métempsycose. Après une série de transformations successives, lorsqu'ils ont passé par assez d'épreuves pour mériter le repos éternel, leur dieu Bouddha les reçoit dans son sein où ils jouissent d'un bonheur incomparable. Le blanc étant pour eux l'emblème de la pureté, tout être qui a cette couleur leur semble se rapprocher davantage de la divinité, et ils ont un culte particulier pour les colombes, les buffles blancs, les lièvres blancs, les singes...

— Mais alors, interrompit Siribeddi, Jack serait presque adoré dans ce pays-là? Oh ! que c'est drôle.

— Qui est Jack ?

— Un de mes amis, un singe blanc à collier noir.

— S'il a un collier noir, cela suffirait pour le faire déchoir aux yeux des Siamois. Nous autres éléphants, qui vivons très longtemps, plus du double de la vie des hommes, et nous en rapprochons par l'intelligence plus qu'aucun animal, nous sommes l'être le plus parfait de la création. La rareté des éléphants blancs fait croire aux bouddhistes que leur divinité se manifeste en nous, ils nous adorent en conséquence.

— Si je vous comprends bien, fit Siribeddi, l'éléphant blanc est un dieu pour eux ?

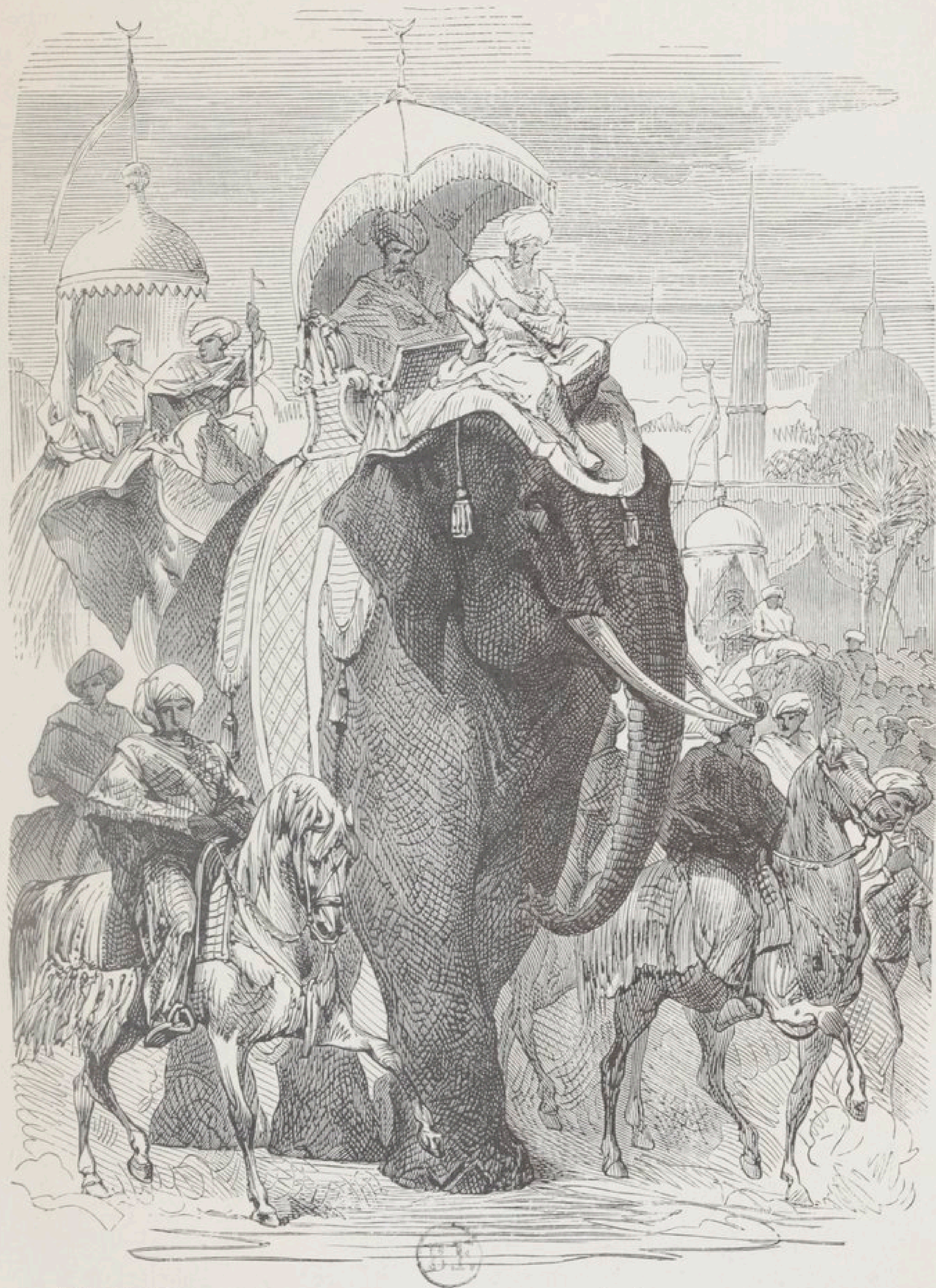
— Oui et non ; ils pensent que l'éléphant blanc contient l'âme d'un des leurs, arrivée au dernier degré de perfection et, par conséquent, à sa dernière épreuve terrestre. Ils lui rendent le culte dû à un être appelé à contempler bientôt Bouddha. D'autres prétendent que les âmes des anciens rois

habitent les corps des éléphants blancs, et quelques-uns même vont jusqu'à dire que Bouddha lui-même se manifeste sous cette forme, mais les plus versés dans la question croient ce que je vous ai dit tout d'abord.

— Quel dommage que vous ne soyez pas né en ce pays, s'écria Siribeddi.

— Tout en n'y étant pas né, j'ai dû y aller, répondit l'étranger, un émissaire du roi de Siam était justement chargé de découvrir dans notre île un éléphant blanc, pour le cas où le leur, alors malade, serait venu à décéder, ce qui est pour tout le royaume une calamité publique. Un voyage comme celui de Ceylan à Bangkok, capitale du royaume de Siam, ne s'effectue pas en quelques jours, aussi faut-il prévoir d'avance la mort de l'animal sacré pour avoir son remplaçant sous la main. Les hommes qui m'avaient pris ayant entendu parler de cet envoyé du roi, me conduisirent vers lui dans l'espoir de recevoir une forte somme. Quel ne fut pas leur désappointement quand, après avoir traversé l'île entière, ils apprirent que nous arrivions trop tard. Un autre nous avait devancés et le messager du roi de Siam était reparti avec un éléphant blanc qu'il avait payé un prix exorbitant. Si mes maîtres furent désolés d'avoir manqué cette occasion de faire leur fortune à peu de frais, je vous avoue que je ne l'étais pas moins qu'eux. Toutes leurs belles phrases m'avaient un peu tourné la tête. Je me croyais d'une essence supérieure à tous ceux qui m'entouraient et je me serais fort bien arrangé de passer à l'état d'idole. Il me fallut en rabattre. Comme jusque-là j'avais coûté de l'argent à mes maîtres au lieu de leur en rapporter, je dus travailler double pour les contenter. De dieu je devins serviteur. On m'employa aux travaux les plus pénibles, et c'était d'autant plus dur pour moi qu'ils

XII



LES GRANDS PERSONNAGES, MONTÉS SUR DES ÉLÉPHANTS RECOUVERTS DE HOUSSES BRODÉES.... (P. 123.)

m'avaient d'abord choyé au delà de toute expression. Si vous saviez que de récits ils me faisaient sur la cour du roi de Siam ! Ce n'étaient, à les entendre, que fêtes et divertissements continuels; ils parlaient de processions admirables dans lesquelles défilaient tous les grands personnages du royaume, montés sur des éléphants recouverts de housses brodées, tandis que la foule enthousiasmée se pressait sur leur passage. »

Siribeddi émerveillé écoutait l'étranger sans se permettre la moindre interruption.

« Pour vous donner une idée de la vénération dans laquelle on tient l'éléphant blanc, reprit celui-ci, je vous dirai que le roi de Siam, ce potentat devant lequel tremblent des millions de sujets, tremble à son tour devant lui. L'éléphant blanc a un palais à lui, un palais de marbre et d'or, s'il vous plaît. Il a de la vaisselle d'argent et boit dans des vases d'or. Des prêtres en robes jaunes sont attachés à sa personne ; il a une garde d'honneur et ses serviteurs ne l'approchent qu'à genoux. On le montre au peuple seulement dans les grandes occasions.

— Mais, interrompit Siribeddi, il doit bien s'ennuyer s'il ne sort jamais.

— Il a sans doute des jardins pour lui seul, avec des bassins et des jets d'eau à profusion. Les jours de procession il est surchargé d'ornements au point de pouvoir à peine marcher. Il a des anneaux sur toute la longueur de ses défenses, des bracelets aux jambes, des boucles d'oreilles sur toute la surface de ses larges oreilles, des chaînes et des colliers de tous côtés ; c'est un ruissellement de pierres précieuses, de diamants, de perles et de rubis. Chacun se prosterne sur son passage, le front dans la poussière, et le roi et les grands

dignitaires du royaume l'accompagnent, montés sur des éléphants richement caparaçonnés.

— Où donc le roi de Siam trouve-t-il toutes ses richesses? demanda Siribeddi.

— Il a des mines d'or à n'en plus finir ; je vous le répète, ses trésors sont inépuisables. Aussi, dans le moindre de ses actes il déploie un luxe inouï ; celui des rajahs de l'Inde n'est rien en comparaison.

— Comme tous ses sujets doivent être heureux ! s'écria Siribeddi.

— J'ai entendu dire le contraire, répondit l'étranger, c'est un despote qui ne songe qu'à satisfaire ses caprices. Tandis que l'argent dépensé pour son amusement en une seule journée nourrirait son royaume entier pendant une année, des milliers d'individus meurent journellement dans la plus profonde misère.

— Ah ! dit Siribeddi, je ne voudrais pas d'un luxe acheté à ce prix.

— Ni moi non plus. Il paraît que Bangkok, la capitale du roi de Siam, est une réunion de palais plus blancs que l'ivoire, de dômes dorés, de maisons peintes de mille couleurs. A côté de cela, il y a des familles entières qui naissent et meurent sur le fleuve à l'embouchure duquel est située la ville ; ces gens vivent sur des bateaux plus ou moins grossièrement construits, dans des maisons rustiques de feuilles de palmier ; quelques grains de riz suffisent à leur nourriture, et ils ne sont pas beaucoup plus couverts de vêtements que nous-mêmes. D'après ce que disait à mon maître quelqu'un qui avait voyagé dans ces contrées, cette population aquatique n'est pas malheureuse, et cela contribue à donner à Bangkok un cachet d'originalité tout spécial. Mais j'oublie toujours

que vous ne connaissez pour ainsi dire pas les hommes ; ce que je vous dis là ne doit guère être compréhensible pour vous.

— Cela m'intéresse beaucoup, au contraire, s'écria Siribeddi. Mais vous parlez peut-être un peu trop pour un convalescent. Reposez-vous un moment. »

CHAPITRE XII

UN PARIA

Les récits de cet inconnu laissèrent Siribeddi tout songeur. Était-il possible que certains pays réservassent tant d'honneurs à ses pareils ! Cela lui semblait si extraordinaire, que, n'était le respect dû à quelqu'un plus âgé que lui et qui paraissait si versé dans toutes ces questions, Siribeddi eût été porté à douter de la vérité de ses paroles. Sa conclusion fut une fois de plus, que « ceux qui pouvaient se permettre de voyager ailleurs que dans les solitudes des forêts, étaient bien heureux ».

« Je vous ai dit, reprit l'étranger, lorsqu'il fut suffisamment reposé, que mes maîtres m'avaient fait traverser toute notre île pour m'amener auprès de cet émissaire du roi de Siam auquel ils devaient me vendre. Lorsqu'ils durent, bon gré mal gré, se résoudre à m'utiliser comme un éléphant ordinaire, ils oublièrent un peu trop vite que ce changement pouvait bien me déplaire. Peut-être avais-je la tête plus dure que mes camarades, mais rien ne m'était plus désagréable que d'obéir à la baguette, de me lever ou de m'age-

nouiller sur un signe de mon cornac, et de ne pouvoir même me baigner à ma guise. C'est alors que je vis tous les mauvais côtés de mon état d'esclavage et que je regrettai ma douce liberté d'autrefois. Ma nourriture était toujours bonne, e mentirais si je le niais, mais elle était loin d'approcher de celle qu'on prodiguait au futur éléphant blanc du roi de Siam, puis il me fallut la gagner par mon travail. Au lieu d'avoir des serviteurs comme on me l'avait prédit, ce fut moi qui dus servir mes maîtres, les porter dans un *houdah*.

— Qu'est-ce qu'un houdah? demanda Siribeddi.

— C'est une sorte de cage qu'on assujettit sur notre dos et dans laquelle se mettent plusieurs personnes. Pour être juste, je dois dire que son poids est fort léger, nous porterions bien autre chose si nous voulions! mais il est ennuyeux de n'avoir pas la liberté de ses mouvements, et mon cornac avait une manière de me rappeler à l'ordre, en me piquant du bout de sa baguette, qui n'était pas de mon goût. Cependant je reconnais qu'il ne le faisait que lorsque je l'avais mérité, et si j'avais pu oublier ma vie passée et m'attacher à lui comme le faisaient plusieurs de mes camarades, ma vie eût été supportable, assez douce même, mais j'avais la nostalgie de nos forêts, j'eusse voulu implorer le pardon de ma mère. Je sentais que j'avais, par ma faute, empoisonné sa vieillesse et que je ne mourrais pas tranquille qu'elle ne m'eût dit : « Kindly, je te pardonne ».

— Kindly! s'écria Siribeddi, vous appelleriez-vous ainsi?

— Que vous importe?... Mais, à quoi bon vous le cacher! Oui, mon nom est Kindly. Auriez-vous rencontré par hasard quelqu'un de ma tribu?

— Je ne me trompe pas, murmura Siribeddi tout ému, vous êtes celui dont parlait si souvent une amie de ma mère.

— Ah! dit l'inconnu, je tremble d'en apprendre davantage, de peur que l'espoir que vous venez de faire naître en moi s'évanouisse. Un mot, de grâce! A quelle tribu appartenez-vous?

— A celle des Longues-Queues. »

Kindly, puisqu'il faut l'appeler par son nom, poussa un cri.

« Ma mère, balbutia-t-il, ma bonne mère vit-elle encore?

— Hélas! murmura Siribeddi, elle n'est plus, mais jusqu'à son dernier jour elle a parlé de vous. Tandis que chacun vous croyait mort, elle n'a jamais désespéré de vous revoir, et son dernier mot a été pour vous :

« — Mon instinct maternel ne me trompe pas, disait-elle, « il reviendra; qu'il sache bien alors que je lui ai pardonné « du fond du cœur tous les tourments qu'il m'a causés. »

— Pauvre mère, sanglota Kindly, sans songer à cacher sa douleur, je t'ai cherchée si longtemps, et je ne rejoins notre tribu que pour apprendre ta mort. Maudit soit mon orgueil funeste! Maudit le jour où je t'ai quittée.... »

Siribeddi ne savait que faire pour consoler Kindly. Il regrettait presque d'avoir parlé.

« C'est cependant une consolation pour vous, lui dit-il, de savoir qu'elle vous a pardonné.

— Vous avez raison, c'est plus que je n'osais espérer. Vous qui l'avez vue, parlez-moi d'elle; parlez-m'en toujours.... »

Quand il fut un peu plus calme, Kindly raconta à Siribeddi comme quoi il avait profité d'un moment où la surveillance de ses maîtres s'était relâchée pour se sauver dans la forêt. Là, il avait vécu seul pendant plusieurs années, essayant en vain de se lier avec quelque éléphant qui pût lui donner des nouvelles de sa mère, demandant sans succès

à entrer dans une autre bande, ne rencontrant nulle part la tribu des Longues-Queues et désespérant de la retrouver jamais, enfin vivant de la vie la plus misérable qu'on pût imaginer.

« J'expiais, » dit-il tristement.

Désespéré de ses recherches infructueuses, il avait failli se livrer volontairement aux hommes.

Kindly ajouta : « Un éléphant avec qui j'ai fait connaissance en captivité m'a raconté s'être fait reprendre parce qu'il ne pouvait supporter cette existence de paria que nos frères libres imposent à ceux qui ont été esclaves. On est si mal compris que je me rappelle avoir entendu son maître alléguer son cas comme une preuve de notre manque d'intelligence : « — A-t-on jamais vu un animal assez stupide pour se laisser prendre deux fois au même piège ? » disait cet homme peu sagace.

— Et, demanda Siribeddi, ces individus qui vous ont blessé tout dernièrement, qui étaient-ils ?

— Chose bizarre, répondit Kindly, l'un d'eux était mon premier maître. Je ne dis pas qu'il me poursuivait, moi personnellement, et il est probable qu'il ne m'a pas reconnu, mais c'est un grand chasseur d'éléphants, il était sans doute à l'affût. Vous savez déjà comment je m'en suis débarrassé, il est inutile que je revienne sur cet épisode de ma vie.

— Pauvre Kindly, s'écria Siribeddi. Mais vos épreuves vont finir. Notre Grand-Chef ne peut manquer de se laisser fléchir. Vous viendrez demeurer avec nous. Ma mère est si bonne qu'elle vous accueillera comme un fils, et nous nous efforcerons de vous faire oublier vos chagrins.

— Après la mort de mes proches, répondit Kindly, qui

voulez-vous qui se souvienne de moi et surtout qui ait confiance en moi ?

— Essayez toujours, dit Siribeddi, je vous servirai d'introducteur.

— Oh non! Je vous entraînerais dans mon malheur. Merci, mon enfant, pour cette bonne pensée, mais j'ai fait assez de mal à ceux que j'aimais sans vouloir votre perte. Vous me conduirez à peu de distance du camp, et vous irez retrouver votre famille avant que je ne sorte de la forêt, afin qu'on ne vous soupçonne pas d'avoir tenu aucune conversation avec moi, car si j'échouais, vous leur deviendriez suspect. Puis, si l'on me repousse, n'essayez pas de plaider en ma faveur, ce serait inutile, ne cherchez pas non plus à me revoir.

— Mais où irez-vous alors? demanda Siribeddi.

— Qu'en sais-je? En quelque endroit que je traîne mes pas, je suis si malheureux que je bénirai la mort qui viendra me délivrer. Ce dernier coup m'achèvera, soyez-en sûr. Vous avez été bon pour moi, Siribeddi, continua Kindly, c'est à vous que je dois la consolation de savoir que ma mère ne m'a point maudit. »

« Courage, » lui cria Siribeddi en lui adressant un dernier adieu un peu avant d'arriver à la mare.

Au fond, il n'était pas sans inquiétude sur le sort qui attendait le pauvre Kindly, et les réflexions qu'il faisait en rentrant au camp, n'étaient pas précisément couleur de rose.

« Si c'est là tout ce qu'on gagne à courir le monde, se disait-il tout bas, j'étais bien fou de rêver de quitter ma famille; les aventures les plus extraordinaires ne compensent pas un pareil retour. Décidément, il n'y a rien de tel que son chez soi, ses parents et ses amis. »

Dès qu'il vit Yousouh, il lui sauta au cou avec une tendresse à laquelle celui-ci était loin de s'attendre, étant donnée l'indifférence que Siribeddi lui témoignait depuis plusieurs jours. Yousouh était trop dévoué pour faire aucun reproche à Siribeddi, quoiqu'il eût beaucoup souffert de son abandon. Mais n'est-ce pas le propre de la véritable amitié de toujours pardonner?

M[me] Mahala remarqua aussi que son fils était plus tendre et plus aimable avec elle.

« Je ne te quitterai jamais, » lui dit Siribeddi avec un élan du cœur.

Le soir vint. Siribeddi trouvait que Kindly tardait bien. Il ne savait pas que le pauvre animal attendait, le cœur battant, qu'il se fût écoulé un temps suffisant entre le retour de Siribeddi et son arrivée à lui, pour ne pas éveiller de soupçons. Par quelles angoisses ne passait-il pas! Enfin, il parut à l'extrémité de la clairière. Ses pas étaient chancelants, toute sa personne exprimait une souffrance violente, un trouble profond.

Aussitôt que le Lieutenant aperçut Kindly, il fit entendre un certain signal, et le Grand-Chef réunit à coups de trompette toute sa tribu.

« C'est un intrus. Gare à nous ! »

En un clin d'œil, toute la bande était massée au centre de la clairière.

Siribeddi comme les autres, quoiqu'il eût donné tout au monde pour fuir, car il devinait ce qui allait se passer. Tout ce qu'il put faire fut de se tenir en arrière, les yeux obstinément fixés à terre.

Les Anciens de la tribu étaient en avant, la trompe levée, menaçante, et l'œil irrité. Que venait faire là cet étranger?

XIII



ET, LENTEMENT, IL REPRIT LE CHEMIN DE LA FORÊT. (P. 135.)

Qu'il approchât seulement et il verrait quelle correction on lui administrerait.

« Je suis Kindly, murmura le paria.

— Nous ne vous connaissons plus, répondit le Chef. Si vous êtes Kindly, pourquoi n'être pas resté parmi nous? Nos lois vous étaient connues. Qui nous dit que vous n'êtes pas vendu à l'ennemi? »

Et chacun de crier à la fois :

« A bas le traître! à bas l'espion! »

Siribeddi ne pouvait plus se contenir. Il poussa un cri de rage qui fort heureusement pour lui se confondit avec les autres.

« Du calme, du calme, mon enfant, tu te perdrais sans le sauver, » lui dit sa mère qui seule l'avait deviné.

Kindly comprit que tous ses efforts seraient vains.

« Vous êtes impitoyables, s'écria-t-il. Puisse chacun de vous ne jamais souffrir l'atroce supplice que vous m'infligez en ce moment. »

Et, lentement, il reprit le chemin de la forêt. On eût dit qu'il attendait qu'un mot l'appelât, mais ce mot ne vint pas.

« Je n'aurais jamais cru que le Chef, si bon pour nous, pouvait être si dur, dit Siribeddi à sa mère, quand il lui eut raconté toute son histoire.

— Notre sûreté l'exige, mon enfant, dit Mme Mahala. Mme Kindly, vivante, eût été obligée de choisir entre son fils et nous. Par bonheur, tu ne t'es trahi que vis-à-vis de moi, sans quoi nous aurions eu le même sort, toi et moi : accusés de connivence avec le malheureux Kindly, l'on nous eût exilés.

— Pauvre Kindly, s'écria Siribeddi, je le plains de tout mon cœur! »

CHAPITRE XIII

EN DANGER

Cette triste aventure eut cela de bon pour Siribeddi, qu'elle le réconcilia tout à fait avec son sort. Loin de lui, désormais, la pensée de quitter sa famille. Il avait vu par l'exemple du malheureux Kindly, que le repentir le plus sincère et plusieurs années de souffrance ne parvenaient point à effacer une minute d'égarement. Abandonnant toute velléité de voyages solitaires, il prit la sage résolution de borner ses désirs aux jouissances paisibles qui satisfaisaient ses semblables. Il se dit donc :

« Je ferai comme mes frères, qui jamais n'ont eu d'autre ambition que d'être bon fils, bon citoyen, et plus tard bon époux et bon père. »

Le sort en avait décidé autrement.

L'ancien maître de Kindly était, ainsi que l'avait dit celui-ci, grand chasseur d'éléphants; ce fut celui-là même qui se chargea, sans s'en douter, de venger le paria vis-à-vis de ses frères. Vous vous rappelez peut-être que Kindly avait eu la magnanimité de laisser la vie à cet homme qu'il

avait emporté dans la forêt. Seul et sans armes, il ne le jugeait pas dangereux; n'y avait-il pas cent à parier contre un que quelque bête fauve en ferait sa proie? Mais, par un grand hasard, cet individu, dont le nom était Horigassamy, avait pu se sauver.

Lorsqu'il avait repris ses sens au pied de l'arbre où Kindly l'avait jeté dans sa colère, Horigassamy avait été fort surpris de se retrouver sain et sauf. Il avait cru son dernier moment venu quand il s'était vu emporter dans une course vertigineuse, serré comme dans un étau par la trompe de son ex-serviteur. A part quelques « noirs » un peu partout, il en était quitte pour la peur. Sa position n'en était pas moins critique, puisque sa seule défense était son couteau et qu'il ne savait de quel côté diriger ses pas. Que n'eût-il pas donné pour avoir comme Kindly la visite d'un être compatissant qui lui eût apporté quelques gouttes d'eau. Pour l'achever il faillit mettre le pied sur un *cobra capello* de la pire espèce, un de ces serpents dont la blessure tue en quelques heures. Je ne vous décrirai pas les angoisses par lesquelles il passa. Qu'il vous suffise de savoir que ses compagnons le retrouvèrent à demi mort de fatigue et de privations. Aussitôt rétabli, Horigassamy, ayant juré de prendre sa revanche sur l'espèce éléphantine, s'associa avec plusieurs individus chargés spécialement du soin de remplir d'éléphants les écuries du gouverneur anglais de Ceylan.

Il ne s'agissait plus de capturer un ou deux pachydermes au moyen d'éléphants captifs dressés à ce manège, mais bien un troupeau tout entier ou même plusieurs troupeaux. Cela exigeait d'assez longs préparatifs et un concours d'hommes résolus; quelquefois on n'en emploie pas moins de cinq ou six cents pendant plusieurs semaines; comme bien vous

pensez, ce sont de grands frais, mais le prix de vente d'un éléphant est assez élevé pour que les Hindous trouvent un avantage rémunérateur à ce genre de chasse, aussi l'emploient-ils fréquemment.

Leur but est d'enserrer les éléphants dans un cercle de plus en plus restreint, sans trop éveiller leur défiance naturelle. On construit donc un *corral* ou *keddak* auprès d'un cours d'eau, d'abord parce que les éléphants sauvages se trouvent toujours à proximité des rivières ou des mares, puis parce que pendant la période intermédiaire qui sépare l'animal libre de l'animal asservi, il est nécessaire d'avoir auprès de soi un endroit dans lequel il puisse se baigner et s'abreuver. Le corral est une enceinte de troncs d'arbres enfoncés en terre à une assez grande profondeur et liés entre eux au moyen des lianes de la forêt, cordes à toute épreuve, qui, à leur solidité, joignent l'avantage de ne coûter que la peine de les cueillir. Des poteaux arc-boutés à moitié de la hauteur de la barrière, lui servent de contreforts, et elle est assez solide pour ne pouvoir être renversée par les efforts des éléphants prisonniers. Elle entoure un terrain rectangulaire, ayant à l'une de ses extrémités une ouverture qui se referme promptement, à volonté. Des deux angles de cette partie du rectangle où se trouve la porte partent en sens oblique deux lignes de barrières arrangées de telle sorte que si les éléphants ne sont pas pris à la première tentative, on peut les acculer d'un côté ou de l'autre de l'entrée, et les forcer à pénétrer dans le corral. A chaque solution de continuité sont embusqués de petits pelotons d'hommes qui entretiennent de grands feux à quelques mètres les uns des autres, et tirent sur les éléphants lorsque ceux-ci font mine de sortir du cercle dans lequel on les enferme. Le grand point est de les

amener insensiblement à peu de distance du corral, qu'on a soin de dissimuler dans les arbres, ainsi que les barrières de chaque côté de l'entrée.

Horigassamy et ses acolytes poursuivirent leur œuvre avec tant de précautions que, malgré sa finesse, le Chef de la tribu des Longues-Queues n'eut d'abord aucun soupçon de leur présence. Depuis l'épisode de Kindly, la vie de nos éléphants s'était écoulée calme et paisible, sans qu'aucun événement vînt en rompre la monotonie. Quant à ce qui concerne Siribeddi lui-même, le seul fait digne d'être rapporté, est qu'un jour, dans l'une de ses courses, il aperçut le cadavre d'un éléphant blanc qui lui parut être celui du malheureux Kindly. Il donna des regrets sincères à sa mémoire, et après avoir chassé à coups de trompe les vautours qui s'acharnaient déjà sur le corps de son ami, il se mit en devoir de lui rendre un dernier service.

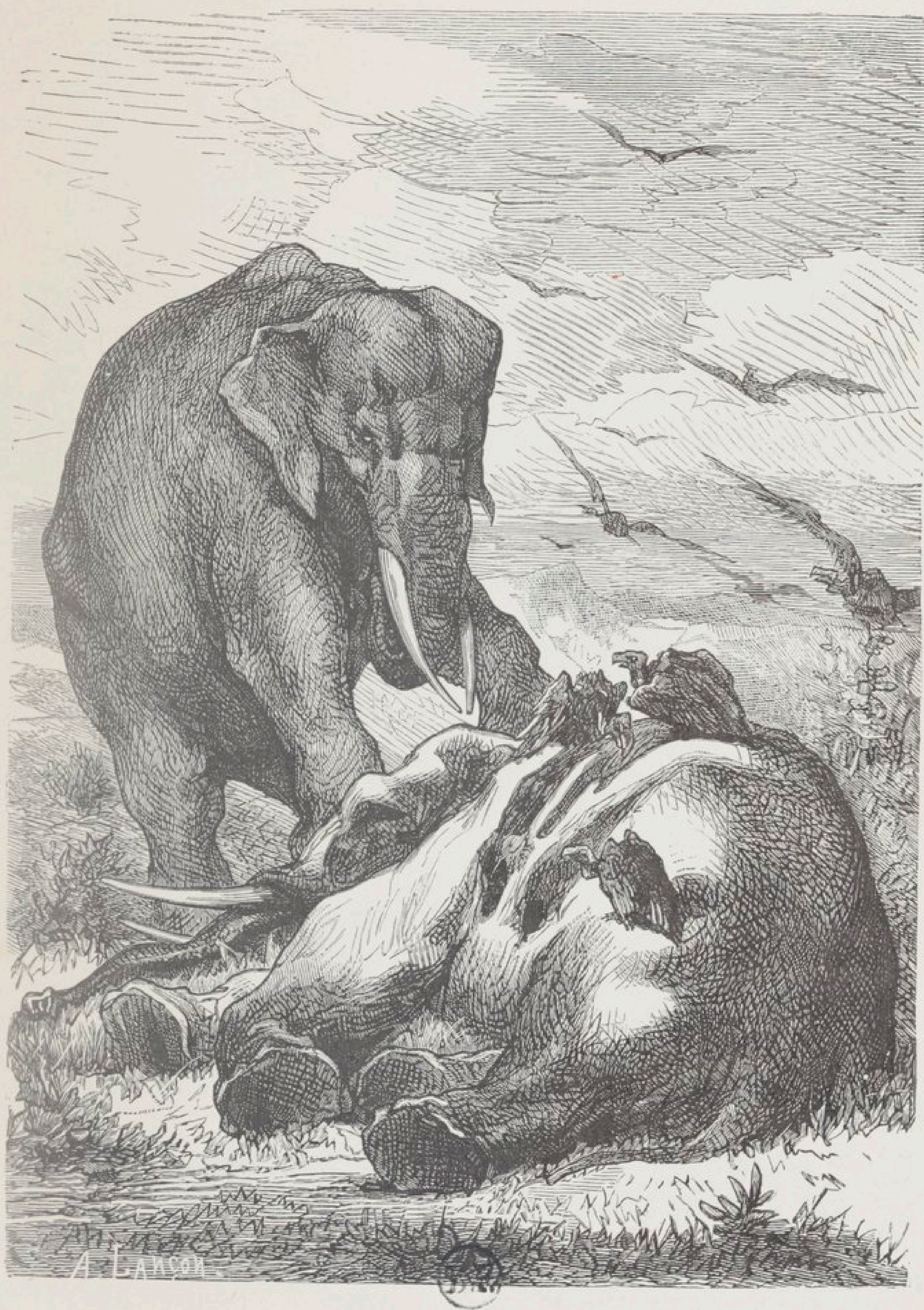
« Pauvre Kindly, tu as enfin trouvé le repos et l'oubli, murmura-t-il, je ne veux pas que ta dépouille mortelle serve de pâture à ces bêtes immondes. »

Et il le recouvrit pieusement de terre et de branchages, non sans songer avec tristesse que son ami d'un jour restait paria dans la mort comme dans la vie.

Cette sombre terminaison d'une existence si malheureuse, inspira à Siribeddi les réflexions les plus mélancoliques. A part lui, il ne pouvait s'empêcher de trouver que ses pareils, malgré toutes leurs qualités, manquaient un peu d'indulgence.

Cependant, lorsque, peu après, le Grand-Chef voulut émigrer dans une autre partie de la forêt, il fut arrêté par certains bruits suspects. Ce n'étaient pas le cri du barbet à tête rouge, un oiseau dont la voix produit absolument l'effet de

XIV



APRÈS AVOIR CHASSÉ A COUPS DE TROMPE LES VAUTOURS.... (P. 140.)

coups de marteau sur un chaudron, ni le tapage du grand pic orangé, lorsqu'il frappe à coups redoublés sur les vieux troncs d'arbres pour en faire sortir les innombrables insectes dont il fait sa nourriture ; ces bruits, que les éléphants ne s'expliquaient qu'à moitié, étaient dus à la main de l'homme, les compagnons de Horigassamy ayant été obligés d'abattre quelques arbres pour terminer les barrières de leur corral. Au lieu donc de se diriger du côté où il comptait aller, le Grand-Chef des Longues-Queues conduisit sa bande dans une autre direction. Là encore le chemin n'était pas libre, non pas qu'on vît des hommes, ceux-ci étaient bien trop rusés pour se laisser apercevoir, mais des feux brillaient dans l'obscurité, et l'expérience avait appris au Chef quels étaient les êtres funestes à sa race qui allumaient des brasiers. N'était-ce pas ainsi que les laboureurs gardaient leurs récoltes? Gare aux imprudents qui s'en approchaient! Un feu bien nourri les recevait. La raison lui commandait, par conséquent, de s'éloigner pour attendre le départ de ces bipèdes. C'est ce qu'il fit.

Ces hommes dont les feux avaient fait soupçonner la présence n'avaient peut-être pas d'intentions malveillantes. Ils ne sortaient point de leurs quartiers, ils ne tiraient aucun coup de fusil, d'ailleurs tout son inquiétant avait cessé. Peut-être étaient-ils retournés dans leur pays? Chaque fois pourtant que les éléphants voulaient dépasser certaines limites, ils retrouvaient en face d'eux ces lumières vacillantes qui les effrayaient tant.

Une seule direction semblait libre, et naturellement ce fut de ce côté que le Grand-Chef s'engagea lui et les siens. Ils eurent alors quelques journées de calme relatif.

« Réjouissons-nous, dit Yousouh à Siribeddi, tout péril est conjuré. »

Si les jeunes se croyaient sauvés, il n'en était pas de même des autres. Le Chef conservait un air soucieux ; il avait plus d'un entretien secret avec les Anciens.

« Le voisinage des hommes ne me dit rien qui vaille, leur déclara-t-il un jour ; si je ne savais qu'une rencontre avec eux est toujours funeste à une bonne partie de nos enfants, je n'hésiterais pas à me jeter sur eux, mais nous y laisserions nos écoliers. Mieux vaut attendre. »

Les membres du conseil furent unanimes à déclarer qu'il n'y avait qu'à patienter.

« Cependant, dit le Philosophe, le jour où vous voudrez engager la guerre, nous sommes prêts à vous suivre. »

Jack s'offrit à aller en éclaireur.

« Je comprends le langage des humains, dit-il, nous sommes un peu cousins, vous savez. Je tâcherai de surprendre les projets de ceux qui sont venus troubler notre quiétude, et je reviendrai vous en faire part. »

Il partit, mais on ne le revit plus. Lui était-il donc arrivé malheur ? Siribeddi pleura sincèrement ce camarade de son enfance. Toute la tribu le regretta, sa gaieté et sa bonne humeur intarissables en avaient fait le favori de chacun ; quoiqu'on n'eût guère le cœur à rire depuis quelque temps, lui seul trouvait toujours le moyen de dérider les plus anxieux et de leur faire oublier un moment leurs soucis.

« Je suis décidé à ne pas rester plus longtemps dans le *statu quo*, dit le Chef ; si Jack ne revient pas parce qu'il a été tué ou fait prisonnier, la place n'est pas plus sûre pour nous que pour lui. Tentons un assaut. Ces hommes qui sont toujours sur nos derrières, quoi que nous fassions pour augmenter la distance qui nous sépare d'eux, me déplaisent fort, et sans ces feux qui brûlent nuit et jour si près les uns des



ON PARTIT EN BON ORDRE. (P. 147.)

autres qu'il n'y a pas moyen de passer outre, je braverais leurs fusils.... Bah ! il est temps d'agir, même au prix d'un sacrifice. Il ne faut plus hésiter. Partons.

— En avant ! » répétèrent ses compagnons.

Toute la bande se groupa autour de lui. Il s'apprêtait à ouvrir la marche, chacun s'y opposa : « Que deviendrions-nous sans vous, s'exclamait-on. Ne vous exposez pas inutilement. Donnez vos instructions au Lieutenant qui sera en tête et laissez-nous vous défendre. »

On partit en bon ordre, d'un pas furtif, léger comme celui d'un chat. Mais Horigassamy et ses hommes étaient aux aguets. Lorsque la tribu des Longues-Queues voulut forcer le passage, une fusillade terrible les salua. Bien qu'aucun des coups ne fût dirigé contre eux, le but des assaillants n'étant nullement de les tuer, les éléphants affolés devinrent bientôt dangereux. Les voyant si résolus dans leur attaque, Horigassamy pensa les intimider par la mort d'un des leurs. Le Lieutenant devint le point de mire des chasseurs. Il tomba, le brave éléphant, non sans s'être vengé sur trois tirailleurs. Les siens voulurent le venger, mais ils étaient inférieurs en nombre ; deux fois, ils s'élancèrent pour forcer les lignes ennemies, deux fois ils furent repoussés. Le Grand-Chef se décida à sonner la retraite. Plusieurs éléphants étaient blessés, quatre gisaient morts.

« Nos efforts sont vains, s'écria-t-il amèrement, il est inutile de nous faire massacrer plus longtemps. »

La bande s'enfuit désespérée. Toute la nuit, la forêt retentit de lamentations désolées : les éléphants pleuraient leurs morts.

CHAPITRE XIV

CAPTIFS

Ce premier désastre n'était que le prélude d'autres plus grands. Tandis que la tribu des Longues-Queues se réfugiait au plus profond de la forêt, sans se douter qu'elle servait ainsi les desseins de ses ennemis, en se rapprochant du corral, Horigassamy et ses acolytes tenaient conseil. L'avis des chasseurs les plus expérimentés fut qu'il fallait, sans tarder, frapper le dernier coup.

« Il n'y a pas que cette bande d'éléphants dans ces parages, dirent-ils, si nous attendons davantage ils s'effraieront, s'uniront peut-être pour nous combattre. »

Bref, il fut convenu que la nuit suivante on engagerait l'action.

Sur certains indices les chasseurs croyaient à la présence d'une seconde bande d'éléphants dans le voisinage de la tribu des Longues-Queues. Dans leur fuite, nos pauvres amis rencontrèrent cette tribu qui leur était quelque peu parente ; ils consentirent à échanger quelques paroles : un danger commun les réunissait.

« Si vous le voulez bien, proposa le Chef de cette bande à celui des Longues-Queues, nous camperons de compagnie, afin d'être en nombre suffisant pour repousser nos agresseurs si nous sommes attaqués. Je serais même d'avis de ne point attendre une attaque ; dès que les ombres de la nuit se seront étendues sur la forêt, sortons en masse et ruons-nous sur ces hommes. Je ne respirerai que quand j'aurai regagné mes montagnes, moi et les miens.

— Hélas ! soupira le Chef de la tribu des Longues-Queues en songeant à sa récente défaite, il est des cas où la valeur et le courage semblent inutiles. Que voulez-vous faire en face d'ennemis qui ont à leur disposition tant d'armes terribles ? Pouvons-nous, comme ces hommes, dérober le feu du ciel ? Je commence à croire que nous ne sommes rien à côté d'eux ; individuellement, nous les broierions sous nos pieds comme un simple fétu de paille, mais, réunis, ils vous ont une manière de crier *dah! dah!* et de vous envoyer des coups de tonnerre, qui vous fait absolument perdre la tête, sans compter ces flammes qui s'élèvent devant vos yeux, vous aveuglent et vous brûlent.... Ah ! mon cousin, Dieu veuille que nous sortions vainqueurs d'un nouveau combat, moi je n'augure rien de bon de l'avenir. J'aurais mieux fait de tomber glorieusement sur le champ de bataille, comme mon brave Lieutenant.

— Ne nous désolons pas, mon cousin, répondit l'autre Chef, songeons plutôt à prendre notre revanche. »

La journée se passa tristement pour les pachydermes, assez gaîment, au contraire, pour les chasseurs qui se livraient entre eux à des calculs sans fin sur le plus ou moins grand nombre d'animaux qu'ils comptaient capturer.

Le dénouement était proche. Avant même que les deux

bandes d'éléphants eussent quitté leur retraite selon leur intention, et à la minute exacte où le jour se changea en nuit, brusquement, sans transition, comme il arrive à Ceylan où le crépuscule est inconnu, il éclata dans le silence de la nuit un bruit tel que les éléphants n'en avaient jamais entendu. Des cris, des hurlements qui n'avaient rien d'humain quoiqu'ils sortissent de bouches d'hommes, des coups de tam-tam, des roulements de tambours ou plutôt de gongs et des décharges de mousqueterie. Quel tintamarre épouvantable! Représentez-vous l'effet sur des animaux qui ont l'ouïe d'une finesse extrême comme les éléphants? Il y avait de quoi devenir fou!... La tribu des Longues-Queues, suivie de l'autre tribu, se précipita en masse du côté opposé à l'endroit d'où partait ce vacarme. Ce torrent vivant brisait tout sur son passage : les branches craquaient, les arbres étaient ébranlés, quelquefois même cassés, et les pauvres bêtes se blessaient mutuellement dans leur course effrénée. Elles étaient terrifiées, la tête perdue. Seul, le Grand-Chef de la tribu des Longues-Queues avait gardé sa présence d'esprit :

« Restons unis, même en fuyant! » s'était-il écrié.

Et tous les siens couraient serrés contre lui; mais, ce bruit incompréhensible, loin de diminuer à mesure que les éléphants s'avançaient vers la lisière de la forêt, semblait augmenter sur leur passage. Des endroits les plus paisibles auparavant, s'élevaient de nouvelles clameurs lorsque les éléphants les avaient passés. On eût dit qu'ils avaient à leurs trousses une légion d'êtres invisibles.

En arrivant dans la clairière où Horigassamy avait installé son corral, nouvelle cause d'effroi. Les fuyards se trouvèrent subitement entourés d'un cercle de feu. Ces brasiers ardents sur lesquels les Hindous jetaient incessamment des brassées

de feuilles sèches et de bois mort, projetaient une immense lueur. La flamme montait à des hauteurs prodigieuses et donnait aux arbres voisins des tons rougeâtres semblables à ceux que produiraient de vastes feux de Bengale.

Les pauvres éléphants menacés de tous côtés ne savaient plus s'ils devaient avancer ou reculer. Que faire devant ce double danger? Comment traverser ces foyers incandescents? Comment fuir ces ennemis inconnus?

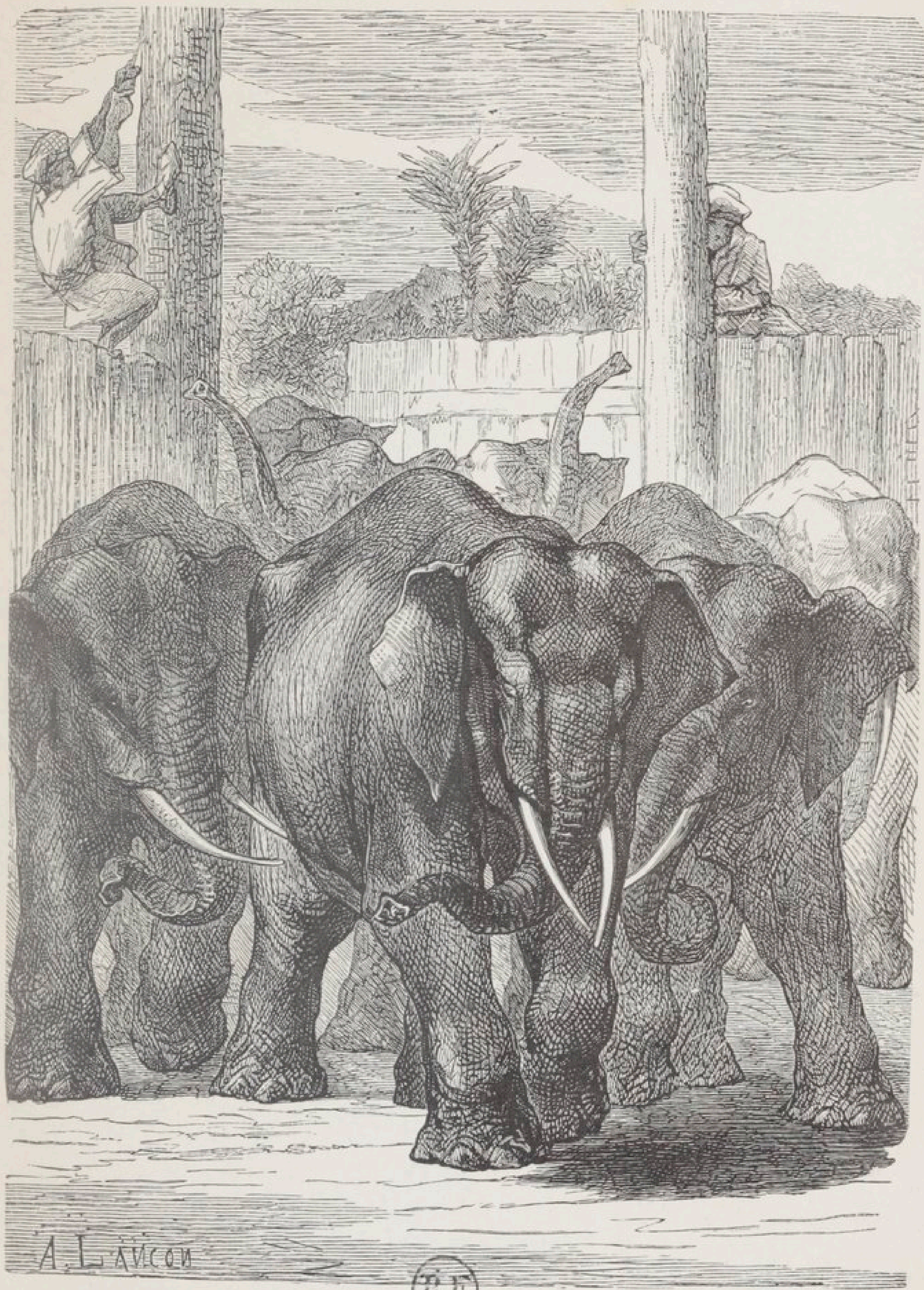
Enfin, le Chef des Longues-Queues croit découvrir un passage.

« Par ici, par ici, crie-t-il aux siens, là seul est le salut, ne me quittez pas! »

Le quitter, personne n'y songe. Tous se précipitent à sa suite. Oui, le Grand-Chef a raison, il y a là un espace obscur, une place mal gardée, sans doute, par où l'on pourra s'échapper. On y vole, on s'y jette à corps perdu. Hélas! c'est dans le corral qu'ils se trouvent alors. C'en est fait de leur liberté! Ils ne sont pas plus tôt entrés que les chasseurs poussent derrière eux l'énorme barrière qui sert de porte. Les voilà prisonniers. Le bruit cesse comme par enchantement dans la forêt, et la seconde bande d'éléphants qui avait été séparée de la première dans la bagarre, se réfugie sous bois et se croit sauvée.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les Longues-Queues, lancés à toute vitesse, étaient arrivés à l'extrémité du corral; ils vont donner de la tête contre la barrière. Comment! une barrière en cet endroit! Serait-ce un piège qu'on leur a tendu? Vite, ils font volte-face et d'un commun accord s'élancent vers l'entrée. Une nouvelle barrière s'oppose à leur passage. Que signifie ceci? Puisqu'ils ont pu entrer tout à l'heure, sûrement ils peuvent sortir mainte-

XVI



LES VOILÀ PRISONNIERS. (P. 152.)

nant. Ils font le tour de leur prison au triple galop. Partout des barricades. Qu'est devenue l'issue par laquelle ils ont pénétré?... Les chasseurs, une torche à la main, s'empressent autour du corral. Avec leurs teints bronzés on dirait une légion de démons. Cette partie de la forêt, si sombre quelques instants auparavant, est devenue étincelante de lumière; les éléphants sont littéralement aveuglés. Les clameurs des Hindous recommencent plus assourdissantes que jamais, et les pauvres Longues-Queues ahuris, éblouis, s'efforcent en vain d'ébranler la barrière. Nous avons dit déjà que les éléphants ont une horreur invincible de tout ce qui est barrière ; de plus, chaque fois qu'ils s'en approchaient, ils étaient reçus à coups de lance et obligés de rebrousser chemin.

Cependant ils ne se découragent pas. Malgré l'insuccès de leurs premières tentatives, ils les renouvellent constamment. Il n'est pas un endroit du corral qu'ils n'aient essayé vainement de franchir, et ils ne se lassent pas de recommencer. A bout de forces, ils se réunissent au milieu de l'enceinte, le plus loin possible du bruit et du feu ; à toute minute, soit isolément, soit en masse, ils tentent de nouveaux efforts pour ébranler la barricade, puis, déçus encore dans leur espoir, reviennent tête basse et avec des hurlements de douleur au lieu de refuge qu'ils avaient choisi. Leur désespoir eût ému tout autre que des chasseurs. Le Chef surtout ne pouvait se consoler de les avoir lui-même conduits dans cette enceinte maudite; il ne voulait pas s'avouer vaincu, et toute la nuit il ne cessa de se jeter sur cette barrière infranchissable.

Vers le matin, les pauvres bêtes épuisées par la violence même de leurs efforts, se calmèrent un peu. Pour ceux qui

savaient les comprendre, leur silence était plus déchirant que des plaintes.

Nul ne trouvait un mot de consolation à dire aux autres. Mme Mahala avait murmuré d'abord à l'oreille de son mari, comme une épouse fidèle et dévouée qu'elle était : « Nous sommes ensemble, mon cher Jumbo, ne nous plaignons pas, quel que soit notre malheur ; » mais ensuite sa douleur avait été plus forte que celle de ses compagnons. *Siribeddi n'était pas avec eux* ! Elle le chercha dans toute l'enceinte avec la fureur d'une mère à qui l'on a arraché son petit.

« Il est mort, s'écria-t-elle, sans quoi il serait auprès de nous.

— Eh bien, s'écria son mari dans un accès de désespoir farouche, que le ciel soit béni ; mieux vaudrait pour nous tous être tués qu'asservis honteusement ! »

Siribeddi n'était pas mort. Dans le tumulte qui avait précédé l'entrée de la bande d'éléphants dans le corral, il s'était trouvé séparé des siens et avait pu s'enfuir dans la forêt. Comment n'avait-il pas été cent fois atteint par une balle, c'est ce qu'il ne s'expliquait pas. Peut-être les coups de fusil ne lui étaient-ils pas destinés, peut-être avait-il passé inaperçu dans la bagarre ? Toujours est-il qu'il s'était réfugié dans un épais fourré. Les cris de ses camarades, ceux de ses parents sans doute, arrivaient jusqu'à lui. Quel supplice leur faisait-on subir ? Il en tremblait d'horreur.

Ne me demandez pas comment il vécut pendant les jours qui suivirent cette terrible nuit ; lui-même fut toujours étonné d'avoir pu survivre à sa douleur. Il eut un instant la pensée de se laisser mourir de faim, mais il mangea machinalement pour satisfaire aux exigences de son estomac. Un secret instinct le soutenait.

« Qui sait, se disait-il, si je ne retrouverai pas un jour mes parents et mes amis. »

Un beau matin, il résolut d'aller à la découverte. Il était impossible, si toute la bande des Longues-Queues avait été massacrée, qu'il n'y eût pas quelque part trace du carnage, et dans le cas contraire,... eh bien, dans le cas contraire, cela prouverait que tous avaient été emmenés en captivité et Siribeddi se sentait le courage d'aller partout à la recherche de ses parents.

Tandis qu'il marchait plongé dans ses tristes réflexions, il fut accosté par un individu de son espèce.

« Que cherchez-vous ainsi, mon cousin? lui dit cet éléphant, auriez-vous par hasard fait partie de la bande qui a été prise il y a quelques jours dans ces parages? »

Siribeddi releva vivement la tête.

« Vous appartenez sans doute à cette autre bande que les hommes ont poursuivie en même temps que nous, s'écria-t-il, trompé par ce titre de cousin dont l'inconnu s'affublait.

— Certainement, répondit celui-ci, certainement, et voici ma compagne que j'ai l'honneur de vous présenter. Elle vous dira comme moi que les hommes sont partis, nous laissant le champ libre. Vous pouvez vous aventurer sans crainte à présent. N'est-ce pas, ma chère amie?

— Il n'y a plus aucun danger, » dit la compagne de l'éléphant, en se plaçant, sans avoir l'air de rien, de l'autre côté de Siribeddi, de telle sorte que celui-ci se trouva entre eux deux.

Siribeddi n'était occupé que d'avoir des nouvelles de ses parents :

« Pourriez-vous m'apprendre si quelques membres de la

tribu des Longues-Queues ont réussi à s'échapper? dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Quels sont ceux auxquels vous vous intéressez? demanda l'un des éléphants en faisant un signe d'intelligence à l'autre. J'en ai rencontré deux ou trois ce matin qui m'ont dit s'appeler, — je ne me rappelle plus très bien leurs noms, mais c'étaient de beaux éléphants, ma foi, et qui avaient avec vous une ressemblance étonnante.

— Oh! s'écria Siribeddi, le cœur battant à se rompre dans sa large poitrine, se pourrait-il que ce fussent eux! De grâce, faites un effort de mémoire. Ces noms que vous avez oubliés, seraient-ils Jumbo et Mahala?

— Tout juste! » s'écrièrent les étrangers avec un ensemble touchant.

Siribeddi leva sa trompe, comme un homme eût, en pareil cas, levé les bras au ciel.

« Dieu soit loué, murmura-t-il, ma mère et mon père vivent encore, c'est trop de bonheur! » Et, passant subitement d'un excès de désespoir à un excès de joie : « Comment vous remercier assez, mon cousin, pour tout le bonheur que vous venez de m'apporter! Où se trouvent mes bien-aimés parents? De quel côté se sont-ils dirigés? Vous ont-ils dit où ils comptaient aller?

— Venez, dit le plus grand des deux éléphants, je me fais fort de vous conduire bientôt à l'endroit même où j'ai vu, de mes yeux vu, vos chers parents. »

Siribeddi ne se le fit pas répéter. Tout en marchant entre ses deux conducteurs, il les accablait de questions auxquelles ceux-ci répondaient évasivement.

« Qu'est devenu le reste de notre tribu? Ma mère était-elle bien triste? Mon père a-t-il été blessé? Quel était ce

troisième personnage que vous m'avez dit être avec eux? Comment était-il?

— Vous saurez tout cela avant peu, » lui répondirent ses conducteurs.

Siribeddi garda le silence. Il se représentait d'avance la scène qui allait suivre, la surprise de ses parents, leur joie....

« Nous fuirons dans les endroits les plus escarpés de la montagne, se disait-il, dans ceux où les hommes n'ont pas pénétré, et plus jamais nous n'en bougerons. Là, nous fonderons une nouvelle famille. Si ces bons cousins ont une fille, je leur demanderai de m'allier à eux. J'acquitterai ainsi ma dette de reconnaissance, car je serai un si bon mari qu'ils béniront le jour où ils m'ont rencontré. »

Perdu dans ces agréables rêveries, Siribeddi en oublia les lois de la prudence la plus élémentaire. Il ne lui vint pas à l'idée de s'inquiéter de la manière dont ses conducteurs se tenaient de chaque côté de lui, de façon à intercepter sa vue.

« Où me menez-vous? » s'écria-t-il tout à coup.

Quelle aveugle confiance n'avait-il pas fallu avoir en ces soi-disant cousins pour ne pas s'apercevoir qu'ils l'avaient conduit dans un enclos! Il voulut rétrograder tandis qu'il en était temps encore, mais les deux éléphants resserrèrent leur étreinte; il se trouva pris comme dans un étau entre leurs énormes corps; leurs défenses se dressèrent contre sa trompe, et, bon gré mal gré, il dut avancer. D'autres éléphants domestiques se tenaient derrière ses conducteurs, prêts à leur venir en aide au besoin, et en un clin d'œil, des Hindous armés de longues lances, fermèrent au moyen de cordes la porte par laquelle Siribeddi et les traîtres éléphants venaient de passer. Notre malheureux ami était captif.

CHAPITRE XV

JUSTE VENGEANCE

Le premier mouvement de Siribeddi fut de s'élancer sur la barrière et de tenter de l'ébranler en faisant levier avec son front, mais ses efforts furent vains et il dut y renoncer, d'autant plus que les Hindous lui jetaient à la tête des tisons enflammés chaque fois qu'il s'approchait un peu trop.

Alors toute sa colère se tourna contre ceux qui l'avaient conduit là par une ruse infâme que tout éléphant loyal eût répugné à employer. Était-il possible d'exploiter ainsi les meilleurs sentiments d'un cœur d'éléphant !

« Traîtres, perfides, misérables esclaves ! s'écria Siribeddi en les cherchant des yeux. Où êtes-vous, que je vous punisse ainsi que vous le méritez ? »

La fureur de Siribeddi était bien légitime, avouez-le; il devait la perte de sa liberté à des êtres qui avaient menti pour arriver jusqu'à lui, qui s'étaient servis de son affection filiale pour l'entraîner dans un piège grossier où il ne se fût jamais laissé prendre sans cela, pensait-il. Il ignorait que bon nombre de ses congénères étaient attrapés de même. On

dirait qu'une fois captif, les éléphants éprouvent un malin plaisir à voir prendre leurs confrères. Est-ce jalousie, regret de leur liberté à tout jamais perdue, qui saura jamais les raisons qui font d'eux les alliés de l'homme contre leur propre espèce?

Au lieu d'exprimer à Siribeddi le moindre regret, ceux qui l'avaient trahi se moquaient de lui avec leurs compagnons. C'en était trop.

La minute d'après fit voir à ces éléphants que leur naïf prisonnier avait du courage; son soi-disant cousin alla rouler dans la poussière, et Siribeddi l'eût tué si, d'une part, les éléphants voisins et, de l'autre, les Hindous, du haut de la barrière, ne se fussent servis de leurs longues lances pour lui faire lâcher prise. Il était facile à ces hommes de le combattre lorsqu'eux-mêmes étaient à l'abri, pensa amèrement le pauvre Siribeddi.

Ce lui fut une consolation de savoir son adversaire hors d'état de nuire à personne pendant longtemps.

« Puissent tous les faux frères être punis de même! » lui cria Siribeddi lorsqu'il s'éloigna soutenu par deux de ses camarades.

Il resta seul pour méditer sur son triste sort.

« Je ne sais ce que ces hommes exigeront de moi, se dit-il, mais jamais je ne me plierai à la besogne honteuse que font ces éléphants domestiqués. »

Son indignation était telle qu'elle dominait presque son désespoir d'être prisonnier. Et pourtant quelle tristesse profonde le minait! Avec quelle amertume il pensait qu'il ne reverrait plus ses montagnes et ses forêts, que sa jeunesse insouciante et heureuse était à jamais finie et qu'une nouvelle vie, tout mystère pour lui, allait commencer!

XVII



SON SOI-DISANT COUSIN ALLA ROULER DANS LA POUSSIÈRE.... (P. 162.)

Cependant l'existence de paria qu'il aurait eu à mener dans les forêts n'était pas regrettable. Il lui était peut-être plus facile de prendre son parti de sa situation que s'il avait perdu sa liberté alors qu'il n'avait jamais passé un seul jour loin des siens. Puis, comme il avait l'esprit plus aventureux que la plupart de ses semblables, il ne lui déplaisait pas, au fond, de penser qu'il allait, comme Kindly, courir le monde et contempler quelques-unes des merveilles dont il avait ouï parler.

Il se trouva qu'au bout de vingt-quatre heures, la faim aidant, Siribeddi était disposé à se soumettre à beaucoup de choses qu'il se serait cru incapable de supporter la veille.

CHAPITRE XVI

DOMPTÉ

La colère est fort mauvaise conseillère. Siribeddi, pour avoir cédé à la sienne, fut beaucoup moins bien traité au commencement de sa captivité. Si ses gardiens avaient pu deviner ses nouvelles dispositions, jamais ils n'eussent agi envers lui comme ils se crurent obligés de le faire, étant donnée sa conduite envers le traître. Il y gagna une réputation d'éléphant dangereux, que l'on devait dompter par la faim, quitte à changer de traitement par la suite, s'il s'amendait.

« Nous en viendrons à bout par la famine, avait dit Horigassamy à l'un de ses amis, j'en ai dompté de plus féroces par ce moyen; il n'y a qu'un seul cas où mon procédé ne réussit pas, c'est quand j'ai affaire à un éléphant trop sensible qui se laisse mourir volontairement. Nous disons de ceux-là qu'ils meurent *le cœur brisé*. Ils n'ont pas l'air d'être malades, mais ils s'obstinent à ne pas manger, et, tout d'un coup, on les voit tomber morts. C'est une perte nette pour nous.

— Et il n'y a aucun moyen de les consoler ? demanda un jeune Hindou qui assistait pour la première fois à une chasse à l'éléphant.

— Aucun, répondit Horigassamy, à moins de leur rendre la liberté, ce que je ne puis me permettre de faire ; vous comprenez que dans notre métier, plus que dans tout autre, il ne faut pas de sensiblerie. Les *mahouts* prétendent que les éléphants se résignent plus aisément à leur sort s'ils entendent de la musique ; vous n'allez pas tarder à voir près du nouveau captif un ou plusieurs joueurs de flûte. »

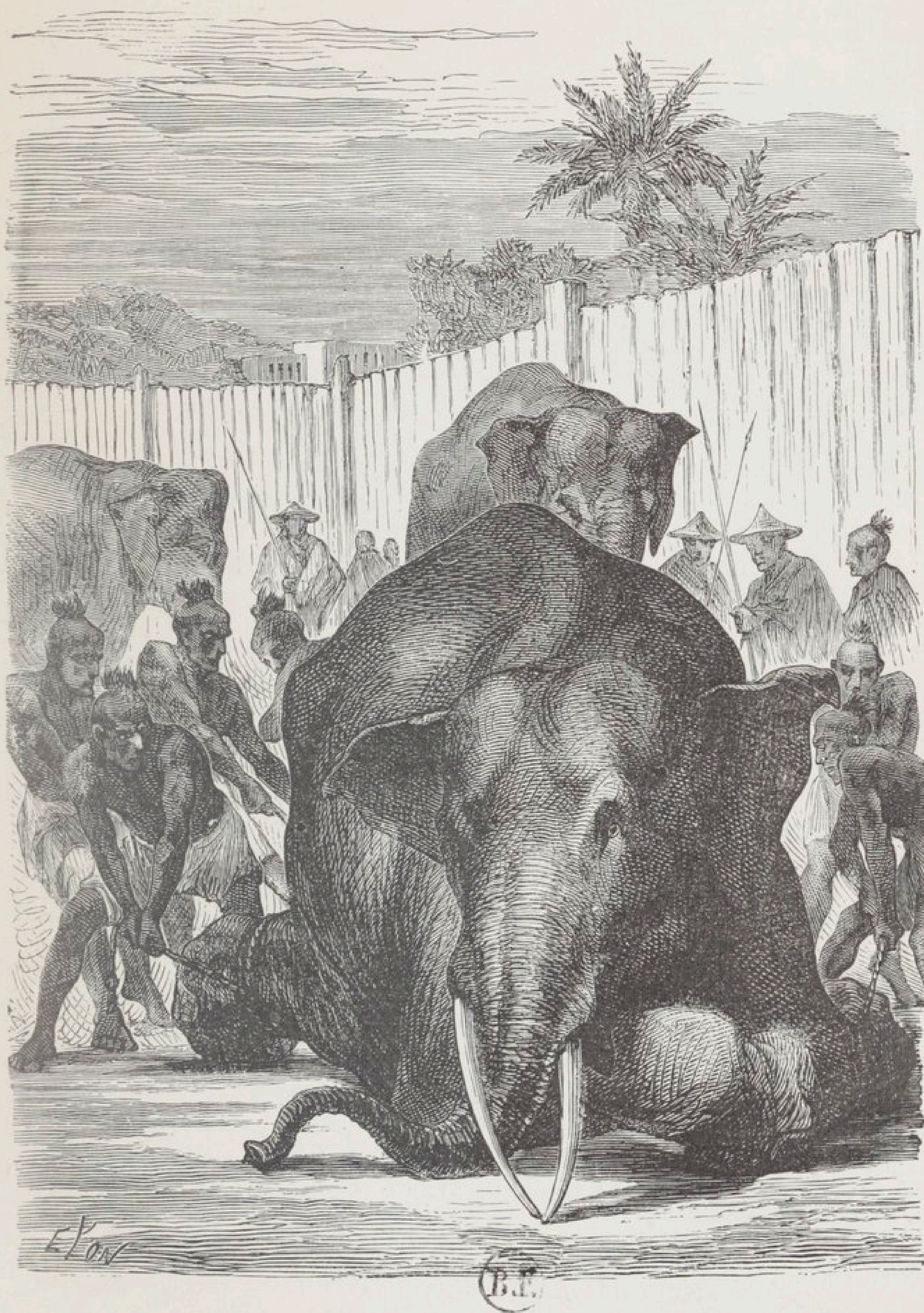
En effet, peu après cet entretien, une musique qui résonna aux oreilles de Siribeddi presque aussi agréablement que le chant du boulboul dans sa forêt natale, lui fit oublier un instant ses misères. Les éléphants sont mélomanes. Que de fois, jadis, Siribeddi ne s'était-il pas laissé aller à une douce rêverie en écoutant les chansons des hôtes ailés de la forêt. Rien de ce qu'il connaissait n'approchait de ces accents mélancoliques. Il eût bien voulu savoir quel était l'animal qui possédait cette voix harmonieuse, mais il eut beau se hausser sur ses pieds de derrière pour tâcher de l'apercevoir, sa tête n'arriva pas à la hauteur de la barrière et il ne put parvenir à satisfaire sa curiosité.

Le joueur de flûte s'éloigna, la musique devint de plus en plus faible et finit par se perdre dans le lointain.

« L'oiseau s'est sans doute envolé, se dit Siribeddi ; quel dommage que je ne l'aie pas vu. J'espère qu'il reviendra. »

Comme il avait cessé de tourner dans sa prison comme une bête fauve aux abois, Horigassamy crut le moment venu de lui mettre des liens aux pieds afin de pouvoir ensuite le mener à sa guise. Si le captif n'eût pas eu la réputation d'être un éléphant difficile, colère et méchant, on se fût contenté d'en-

XVIII



TOUT D'UN COUP IL SE TROUVA ENCHAINÉ. (P. 171.)

traves à ses pieds de derrière, mais dans la persuasion où l'on était qu'il fallait agir prudemment avec lui, on trouva nécessaire de l'attacher par les quatre pieds à des arbres voisins.

Pour y arriver, on employa la ruse, comme bien vous pensez : on attira son attention d'un autre côté, on se servit encore d'éléphants captifs pour intercepter sa vue et permettre aux hommes de se glisser près de lui. Tout d'un coup, Siribeddi se trouva enchaîné. C'est en vain qu'il se débattit et qu'il essaya de rompre ses liens; les cordes tenaient bien, les nœuds étaient solides et les arbres qui pliaient sous ses efforts répétés ne se rompaient point; à chaque mouvement violent que faisait Siribeddi, les nœuds se resserraient et les cordes entraient dans sa chair meurtrie.

Ne nous appesantissons pas sur ses souffrances. Quand il vit que ses tentatives de résistance ne servaient qu'à les augmenter, il se résigna à rester tranquille ; alors un jeune éléphant qu'il n'avait pas encore aperçu, s'avança et lui parla doucement. Les conseils qu'il lui donnait étaient fort sages, mais c'est à peine si notre pauvre Siribeddi voulut les écouter d'abord.

« Ne m'approchez pas, lui criait-il, je ne veux pas auprès de moi de ces éléphants qui se liguent avec les hommes contre ceux de leur propre race.

— Vous vous trompez, mon frère, lui dit cet éléphant qui avait pour mission de consoler les prisonniers, et qui s'y entendait si bien qu'il méritait parfaitement son nom de « *Ami* », vous vous trompez, je ne suis pas votre ennemi; loin de là, j'ai passé par les mêmes tortures que vous, et c'est pour vous faire profiter de mon expérience que je tiens à vous parler. Ne vous révoltez plus, n'essayez plus de donner

des coups de trompe à toutes les personnes qui vous approchent; quand on vous verra décidé à être soumis et bon, on desserrera vos liens, on soignera vos pieds endoloris, on vous mènera au bain... »

Siribeddi dressa l'oreille à ce mot. La provision d'eau de son réservoir était épuisée depuis longtemps, et il souffrait de la soif et de la privation de bain, plus encore que de la faim.

« Vous mourez de faim, continua l'autre, et, par dépit, vous venez de fouler aux pieds la nourriture qu'on vous a apportée. Est-ce raisonnable? Soumettez-vous de bonne grâce à votre sort; plus tôt vous vous y déciderez, plus on vous en saura gré. Notre vie n'est pas aussi triste que vous vous l'imaginez; pourvu que nous soyons dociles et travailleurs, on ne nous demande rien d'impossible. »

Siribeddi finit par se laisser convaincre. Lorsqu'un des mahouts vint lui offrir des feuilles de plantain, des noix de coco, du pain trempé dans de la mélasse et autres mets appétissants, il condescendit à les accepter. La seconde fois, il les prit de la main même du serviteur attaché à sa personne.

« Bien, lui dit son mahout, je suis sûr que nous serons bientôt une paire d'amis; ne me parlez pas de ces éléphants hargneux et moroses qui ne desserrent pas les dents et ne s'apprivoisent jamais complètement; je préfère cent fois ceux qui se fâchent tout rouge au premier abord; lorsque leur colère est passée, ce sont les meilleurs. »

L'Hindou, dont le nom était Ranghanie, alla chercher un seau d'eau pour désaltérer Siribeddi, puis il s'accroupit à quelques pas de là, et tira de sa poche un instrument étrange que Siribeddi considéra avec méfiance. Notre animal avait

parfaitement compris le parler de son mahout, et ses éloges ne le laissaient point insensible; d'ailleurs la persuasion que les conseils reçus de son compagnon d'esclavage étaient bons, le disposait à continuer à être conciliant. Néanmoins, il avait vu depuis deux jours tant de choses nouvelles dont les plus simples en apparence recélaient le plus de danger, que ces petits morceaux de bois que Ranghanie faisait entrer les uns dans les autres l'inquiétaient un peu. Voyant l'Hindou les porter à sa bouche, Siribeddi en conclut que c'était le bois d'un arbre bon à manger. Quelle ne fut pas sa surprise en entendant de nouveau ces sons harmonieux qui l'avaient tant charmé les jours précédents! L'oiseau merveilleux qu'il avait admiré sans le voir était son mahout qui, selon toute probabilité, chantait pour lui, Siribeddi, pour le distraire et pour lui plaire. En conscience, pouvait-il faire moins que d'être aimable pour prouver qu'il était reconnaissant de ces attentions délicates?

Je ne vous raconterai pas par le menu comment Ranghanie s'y prit pour gagner la confiance de Siribeddi; qu'il vous suffise de savoir qu'au bout d'un temps relativement court, on put le délivrer de ces cordes qui le blessaient. On pansa ses plaies avec un onguent qui les cicatrisa bientôt; on l'enduisit de la tête aux pieds d'une onctueuse huile de coco, et on le frotta, pour le mieux nettoyer, avec une pierre ponce ou avec une poignée de fibres de coco; enfin, on le combla de soins, et c'était toujours Ranghanie qui lui prodiguait son temps et ses peines, toujours lui qui présentait à Siribeddi un bon morceau ou lui adressait des compliments sur sa tenue et sur sa beauté. Il eût fallu avoir le cœur plus dur qu'une pierre pour résister à ces traitements. On sait que les éléphants ne sont pas moins accessibles aux compliments

qu'aux séductions de la gourmandise. Bientôt Siribeddi suivit son mahout comme un petit chien, il se précipitait au moindre appel. Il était bien rare qu'on eût à se servir envers lui de l'aiguillon pointu avec lequel les cornacs dirigent leurs éléphants. On avait dû employer cet aiguillon dans les commencements, afin de l'empêcher de faire du mal avec sa longue trompe, car il ne pensait à rien moins qu'à saisir les hommes qui approchaient et à les précipiter sur le sol; mais vous n'ignorez pas combien les éléphants ont cette partie de leur corps sensible; quelques coups d'aiguillon, bien appliqués sur la trompe, suffirent pour compléter l'éducation de Siribeddi sur ce point.

Vous dirai-je aussi qu'on lui passa autour du cou un énorme collier, et qu'il dut s'habituer à porter sur son dos son mahout, ce qui lui coûta beaucoup, mais bien moins pourtant que s'il n'eût pris en amitié Ranghanie. Tout cela faisait partie de son éducation; il fallut apprendre à se lever, à se baisser et à s'agenouiller au commandement, à se laisser charger de fardeaux dont on augmentait chaque jour le poids; enfin à obéir, en tout et pour tout, de la manière la plus complète. C'était dur de plier ainsi sa volonté à celle d'un autre. Il n'était rien que Siribeddi ne fût obligé de faire de la manière qui plaisait à son mahout et non de celle à laquelle il était habitué. Souvent il ne comprenait pas l'utilité de ce qu'on lui demandait, ou il n'en voyait pas le but : pourquoi, par exemple, ne pouvait-il prendre son bain à sa guise? On l'empêchait de se rouler dans l'eau et dans la vase, ainsi qu'il l'avait toujours fait, et on le forçait à plonger dans la rivière, comme il convenait à son maître; cela diminuait de moitié le plaisir qu'il trouvait à ses bains, mais le terrible aiguillon était là, menaçant. Bientôt la crainte de

mécontenter son mahout devint plus forte que la peur des châtiments; chose extraordinaire, il en vint à aimer de tout son cœur cet homme qui lui avait inspiré d'abord tant de répulsion. Il lui parlait dans son langage d'éléphant, et Ranghanie, qui lui rendait bien son affection, prétendait que ce langage était très clair.

Au bout de quelque temps les liens qui les unissaient devinrent si forts que Siribeddi et son mahout furent deux amis inséparables dont chacun semblait deviner les besoins ou les désirs de l'autre pour les satisfaire.

CHAPITRE XVII

UN TRAVAILLEUR

Parce que Siribeddi s'habituait petit à petit à sa nouvelle vie, est-ce à dire qu'il en oubliait et son enfance et ses parents? Loin de là. Son amitié pour Ranghanie et pour *Ami*, le bon éléphant qui l'avait consolé le premier jour, ne l'empêchait pas de songer à ses amis d'autrefois et de désirer les rejoindre, mais nul ne pouvait le renseigner à ce sujet. Ranghanie, qui le comprenait si bien en toute occasion, lui disait parfois :

« Tu es triste, mon pauvre Siribeddi, tu penses à tes forêts. »

Malgré son affection pour le captif, Ranghanie ne se doutait pas que le petit cri plaintif poussé par Siribeddi voulait dire :

« Qu'a-t-on fait de mes parents? Qu'est devenue ma tribu tout entière? Est-elle libre? ou est-elle captive comme moi? »

Ses compagnons ne lui avaient appris qu'une chose, deux bandes d'éléphants avaient été capturées, l'une après l'autre,

à peu près à la même époque que Siribeddi, puis emmenées par leurs mahouts, dans leurs villages respectifs très probablement.

« Que ne puis-je être avec ma pauvre mère, soupirait Siribeddi, je l'aiderais à remplir sa tâche quotidienne, je ferais double besogne pour qu'elle se reposât; moi, je suis jeune et je supporte facilement des privations et des fatigues, qui doivent lourdement peser sur mes malheureux parents. »

Si notre ami Siribeddi s'était imaginé qu'on allait le traiter en prince, ainsi que le lui avaient fait supposer les récits de Kindly, il dut en rabattre. On le nourrissait bien, on le soignait, on le caressait et on le louait quand il avait accompli son devoir; en échange, on exigeait de lui un travail de jour en jour plus considérable. Cela lui coûtait, je l'avoue; sa vie précédente avait été toute de paresse, de caprice et d'insouciance. Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte que le travail est la loi universelle et que chacun autour de lui avait ses devoirs et son ouvrage. Il eût préféré travailler au moins à ses heures, mais les hommes n'ont pas comme lui des yeux organisés pour y voir dans l'obscurité, et c'était de grand matin et le soir qu'on accomplissait les travaux des champs; à peine se reposait-on pendant les heures les plus chaudes du jour.

Il va de soi que Siribeddi n'était plus dans la forêt où l'on avait fait son éducation. Dès que Ranghanie avait été sûr de l'empire de son mahout sur le jeune éléphant, il l'avait amené dans le village où demeurait Horigassamy. La vue de maisons et de visages nouveaux avait été d'abord une nouvelle cause d'effroi pour le pauvre Siribeddi; au bout de fort peu de temps cependant, il cessa de s'en émouvoir et, répon-

dant aux avances que chacun lui faisait, il ne tarda pas à compter de nombreux amis, soit parmi les enfants du voisinage, soit parmi ses compagnons de travail.

Vous vous demandez, j'en suis sûr, quel genre de travail on peut bien obtenir des éléphants. Ce sont les meilleurs ouvriers du monde, croyez-le; quand ils ont compris ce qu'on exige d'eux, ils le font dans la perfection. Il y a plus, ils se rendent d'eux-mêmes à heure fixe à l'endroit où ils ont à travailler.

Siribeddi exerça un peu tous les métiers. Voulez-vous le voir occupé aux champs? D'abord le labourage : lui et les autres éléphants dressés à ce manège piétinent patiemment le sol détrempé par les pluies, remuent la terre, écrasent les mottes sous leurs gros pieds, enfin font l'office de charrues menées par d'habiles laboureurs; ils ne s'arrêtent que lorsque le terrain n'offre plus qu'une couche de boue molle prête à recevoir la semence de riz. C'est ce qu'on appelle préparer une rizière. Derrière eux venait le semeur qui lançait à pleines mains des poignées de grain.

« Que ces hommes sont bizarres, pensa Siribeddi la première fois qu'il vit cela, ils perdent de bon riz pour le seul plaisir de s'amuser à le jeter au loin comme une petite pluie blanche. »

Le grain éparpillé de tous côtés disparaissait bientôt dans la terre fraîchement maniée, mais il n'était pas perdu comme le croyait Siribeddi; sous les rayons du soleil, il germait, et au bout de fort peu de temps toute la surface du champ était couverte de pousses d'un beau vert. C'est alors qu'il fallait des soins pour mener à bien la récolte; rien ne se fait sans peine en ce monde, le riz croît presque dans l'eau et il faut pour entretenir l'humidité

qui lui est nécessaire, aller puiser de l'eau dans les puits des villages et arroser le sol incessamment; les éléphants sont mis à contribution : ce sont eux qui transportent sur leur dos les outres pleines qu'on déverse dans d'innombrables petits canaux. Le riz est presque l'unique nourriture des Orientaux. Dans le peuple, que de gens s'en nourrissent exclusivement, à ce point qu'aux années de disette, on voit de pauvres malheureux dérober quelques poignées de riz en herbe et faire une sorte de bouillie avec les grains verts. Comprenez-vous maintenant l'utilité de la saison pluvieuse? Que feraient les Indous sans ces pluies qui détrempent leurs champs, remplissent leurs puits et fertilisent le pays!

Quand le riz était mûr, les éléphants écrasaient sous leurs pieds les épis pour séparer le grain de la paille ; eux encore rapportaient et emmagasinaient la moisson dans les greniers.

Une autre occupation de Siribeddi était de défricher certaines parties de la forêt pour y établir des plantations de café ; il déracinait les petits arbres sur un simple signe de son mahout, comme il en avait l'habitude à l'état sauvage; quant aux plus gros, il se servait d'une cognée pour les abattre et les ébrancher, sa trompe lui tenant lieu de main. Un éléphant bûcheron, cela vous paraît exagéré, mais à Ceylan rien n'est plus commun; leur instinct — je devrais dire leur *intelligence*, tant il est merveilleux, — leur instinct, aiguisé par leur contact avec les hommes, leur permet d'accomplir des choses extraordinaires. Les naturels du pays disent : « Il n'est *rien* au monde que ne puissent faire les éléphants ». Selon Méry, les proverbes indiens affirment : « On écrira le dernier mot sur l'homme, sur l'éléphant, jamais! »

Siribeddi et ses compagnons aidaient les Hindous à percer des routes dans la jungle, à travers montagnes et forêts; ils coupaient les arbres, les traînaient jusqu'au chantier, les empilaient débités en morceaux dans de grandes charrettes et les portaient à la ville. On leur avait même appris, lorsque les charrettes commençaient à être trop pleines pour qu'ils pussent y charger le bois, on leur avait appris, dis-je, à établir un plan incliné qui leur permettait d'y arriver. Quelquefois, pour des arbres précieux, comme le bois de *tek* dont on se sert pour les constructions navales, le bois de fer, le bois de Sandal, l'ébénier, etc., les éléphants charriaient ces arbres tout entiers.

Savez-vous comment on s'y prend pour transporter les arbres à peu de frais lorsqu'ils sont sur le versant d'une montagne suffisamment escarpée ? On ne les abat pas complètement, on les entaille du même côté, (celui qui regarde le flanc de la montagne) de sorte qu'un choc un peu violent suffise pour les séparer du tronc; alors on abat, à la fois, plusieurs de ceux qui se trouvent au sommet ; dans leur chute, ils entraînent leurs voisins comme des capucins de cartes touchés par un doigt d'enfant, et du haut en bas de la montagne, les arbres roulent les uns sur les autres dans la vallée où ils s'amoncellent avec un fracas formidable. Les éléphants ont alors pour tâche de déblayer ce chaos, ce qui n'est qu'un jeu pour eux. Dans la forêt dévastée, on plante soit des caféiers, soit des cocotiers, soit même des canneliers ou des cotonniers; tous demandent une culture spéciale, tous croissent également bien à Ceylan.

Les caféiers sont des arbrisseaux qui se plaisent à des altitudes assez grandes. « Une plantation de café », dit M. Forbes, dont nous avons consulté à plusieurs reprises le livre inté-

ressant : *Eleven years in Ceylon* (*Onze ans à Ceylan*) « une plantation de café offre l'aspect d'un pays couvert de lauriers de Portugal mélangés de grands arbres qu'on y a laissés croître tout exprès pour garantir les jeunes plants de l'ardeur du soleil. » Que de travail pour les hommes et pour les éléphants avant que ces tiges soient couvertes de délicates fleurs blanches qui parfument l'air autour d'elles. Leur fruit rouge ressemble à une petite cerise, dont le double noyau est le grain allongé que vous connaissez. On retire les deux grains de leur enveloppe pulpeuse, et on les fait sécher au soleil. Ils restent verts, ce n'est qu'une fois arrivés à destination qu'ils acquièrent par la cuisson cette couleur brune qui nous est connue. Leur parfum se développe aussi en étant torréfiés, c'est-à-dire grillés. Le grain vert n'a point d'odeur.

Siribeddi en rapporta plus d'un sac sur son dos pour le compte de son maître, il transporta aussi bien des balles de coton, bien des charges de cannes à sucre, bien des paquets de cannelle. Ces travaux en plein air ne lui déplaisaient point, cela l'amusait de voir les ouvriers dépouiller les canneliers de leur écorce, comme on enlève de longues bandes de liège aux chênes-lièges; il se reforme bientôt une nouvelle écorce qu'on s'empresse de détacher aussi; en séchant au soleil, l'écorce enlevée brunit et se roule sur elle-même pour former ces sortes de bâtons qu'on vend dans le commerce et qui ont une odeur si pénétrante. Siribeddi recevait comme récompense tantôt des morceaux de cannelle, tantôt des feuilles ou des fruits dont son maître n'avait que faire, et il ne manquait pas de se régaler des racines des arbres abattus qu'on lui abandonnait volontiers, ou de ces mille plantes grimpantes qui s'enroulaient autour des troncs d'arbres. Il avait

une prédilection marquée pour une ipomée à fleurs blanches souvent trouvée autour des canneliers et nommée *fleur de lune* parce qu'elle n'ouvre ses pétales de neige qu'au milieu de la nuit; mais ce qu'il préférait à tout, c'était, avec les cannes à sucre, les ananas. Ses congénères en sont fous, ils feraient tout pour obtenir un de ces fruits si parfumés.

Siribeddi était très surpris de découvrir l''usage d'arbres auprès desquels il passait autrefois indifférent. Que de fois n'avait-il pas, dans sa jeunesse, déraciné le kitoul pour l'éventrer avec ses défenses et en extraire la moelle succulente qu'il renferme! Ranghanie en tirait un bien autre parti : non seulement cette moelle lui servait à confectionner une fécule dans le genre du sagou, mais l'arbre fournissait du sucre pour sucrer cette fécule. Avec les fibres des feuilles du kitoul il tressait des cordes; voyez que de produits pour un seul arbre!

Quand, au retour de ces expéditions, Siribeddi passait quelque temps au village, il ne manquait pas d'ouvrage. Levé avant tout le monde, il puisait de l'eau à la citerne, à l'autre bout du village, allait chercher du bois à la forêt, s'il voyait la provision épuisée, faisait les commissions de son maître; enfin, c'était un excellent domestique. On aimerait à les avoir à son service en Europe, si on avait la place suffisante pour les loger et les moyens de leur donner chaque jour près de deux cents livres de végétaux, herbes, feuilles ou racines.

N'est-il pas préférable d'employer ainsi les éléphants que d'en faire des guerriers comme c'est encore le cas dans certains pays. Dans l'Inde, par exemple, les rajahs ont une armée d'éléphants dressés à fouler aux pieds fantassins et cavaliers, et portant sur leur dos, bien abrités dans des sortes

de cages, des hommes armés qui peuvent ainsi pénétrer au cœur de l'ennemi et y causer les plus grands ravages. Quelque bien dressés que soient ces animaux, il n'est pas rare pourtant qu'effrayés par le bruit des armes à feu ils fuient éperdus, sourds à la voix de leurs mahouts, causant autant de dégâts parmi ceux qui les emploient que parmi ceux qu'ils combattent. Leur usage a dû être abandonné en Europe après plusieurs essais généralement infructueux. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de certaines batailles célèbres où les éléphants jetèrent l'effroi et la consternation parmi les rangs des peuples d'Occident. Ces énormes animaux, que ceux-ci voyaient pour la première fois, les remplissaient de terreur, dit dans son *Histoire militaire des éléphants* M. Armandi, auquel nous empruntons une partie de ces détails; les Occidentaux fuyaient devant eux au moins autant que devant les tours meurtrières que portaient ces éléphants de guerre. Rien ne les étonnait plus que de voir ces animaux saisir avec leur trompe les hommes armés pour les livrer par-dessus leur tête à leur conducteur.

Malgré tout, les Orientaux étaient parfois vaincus : telle la victoire d'Alexandre le Grand sur Porus, un des monarques les plus puissants de l'Inde. Ce Porus possédait, indépendamment de ses autres éléphants de guerre, un éléphant si extraordinaire que je ne puis résister au désir de vous en parler. La bataille était restée longtemps indécise, et toujours on avait vu, au premier rang, Porus monté sur cet éléphant, tous deux combattant avec un courage digne d'un meilleur succès. Les Macédoniens ne furent vainqueurs que parce qu'Alexandre s'avisa d'ordonner à ses soldats de se servir des haches bien tranchantes et des faux dont il avait eu

XIX



UNE ARMÉE D'ÉLÉPHANTS DRESSÉS A FOULER AUX PIEDS FANTASSINS ET CAVALIERS.
(P. 183.)

soin de les munir pour couper les jarrets et trancher les trompes des éléphants. Porus, du haut de son éléphant, lançait des dards de tous les côtés. Couvert de blessures et ayant épuisé ses projectiles, il fut enfin réduit à fuir. Le fidèle éléphant semblait comprendre le danger que courait son maître; il fendait la foule, écrasant sur son passage tout ce qui lui résistait et ne s'arrêta que lorsque Porus perdant son sang et ses forces par ses blessures chancela sur son siège, prêt à tomber. Il s'agenouilla pour déposer doucement sur le sol son maître évanoui, puis il prit avec sa trompe les dards et les traits dont le corps de Porus était couvert et les arracha avec les plus grandes précautions. Quand les Macédoniens voulurent s'approcher du vaincu pour lui ôter sa cuirasse et s'emparer de sa personne, l'éléphant s'y opposa énergiquement; il maltraita ceux qui tentaient de toucher à son maître, distribua des coups de pied et des coups de trompe à droite et à gauche, et finit par remettre Porus en travers de son corps, comme pour dire : « Vous n'aurez mon maître que quand vous m'aurez tué ». Cependant il succomba sous le nombre, on arriva à les faire tous deux prisonniers. Si nous en croyons Plutarque, Alexandre, charmé de la vaillance de celui qu'il venait de vaincre, lui rendit tous ses États et y ajouta même une telle étendue de terrain qu'il en fit le monarque le plus puissant de l'Inde; aussi Porus, pénétré de reconnaissance, devint-il son allié le plus sûr et le plus dévoué.

Quant au fidèle éléphant, Alexandre voulut en perpétuer le souvenir par un acte solennel; il lui donna le nom d'Ajax et le consacra au Soleil ; il le couvrit d'ornements splendides et sur ses défenses il attacha des bracelets d'or avec cette inscription :

« *Alexandre, fils de Jupiter, offre au Soleil cet Éléphant.* » Philostrate prétend que ce même éléphant vivait encore quatre siècles après cet événement. Évidemment il doit y avoir de l'exagération.

Le régent de Macédoine amena en Europe les premiers éléphants qu'on y eût vus, mais Pline assure qu'il n'y en eut en Italie que lorsque Pyrrhus, roi d'Epire, tenta la conquête de cette contrée. On cite comme un exemple d'intrépidité remarquable, le fait d'un centurion-soldat qui osa se mesurer contre un éléphant, lors de la bataille d'Asculum, et parvint à lui trancher la trompe. Depuis, les Romains purent se familiariser avec les éléphants, on en eut pour les triomphes des empereurs et les combats de gladiateurs. Le jour du triomphe de César, quarante éléphants, rangés sur deux files, précédaient le dictateur en portant des flambeaux dans leurs trompes : c'était à l'instar des rois d'Égypte et de Syrie que César avait imaginé ce cortège. Enfin, Elien, un écrivain grec du IIIe siècle, rapporte qu'on avait établi à Rome des écoles pour l'instruction des éléphants destinés à paraître en public ; on leur apprenait des tours incroyables dont les écrivains contemporains les plus sérieux ont affirmé l'authenticité. Ces éléphants arrivaient à faire des armes, à danser une sorte de danse appelée pyrrhique, à jouer des pantomimes et à marcher sur la corde raide pour le plus grand plaisir des Romains. Que de patience et de temps perdus pour obtenir ce résultat ! L'on ne peut s'empêcher d'être de l'avis d'Horace, lequel, parlant d'un éléphant blanc faisant les délices des Romains de son temps, blâme le mauvais goût de ses compatriotes qui préféraient ces exhibitions de bêtes curieuses à la représentation des bonnes pièces dramatiques. Bien avant Horace, on prétend qu'il y avait à Rome des éléphants qui

connaissaient les lettres de l'alphabet, et savaient écrire les mots qu'on leur dictait, en arrangeant avec leur trompe les lettres dans un ordre convenable. L'un de ces éléphants écrivait en latin et l'autre en grec, du moins Pline et Elien l'affirment.

Lors de la conquête de la Gaule par les Romains, on vit ceux-ci employer les éléphants de guerre dans plusieurs batailles contre les Arvernes et les Allobroges, au grand émoi des Gaulois. On dit aussi que César, dans la Grande-Bretagne, se servit d'un éléphant pour brusquer le passage de la Tamise. Les fils d'Albion n'avaient jamais rien vu de semblable à ce gigantesque éléphant bardé de fer et chargé d'une tour garnie d'archers et de frondeurs; ils s'enfuirent épouvantés et César resta maître du passage.

Après la chute de l'empire romain, ces pachydermes redevinrent inconnus en Europe, puisque le calife Haroun-al-Raschid ne trouva pas de plus beau présent à faire à Charlemagne que de lui envoyer un éléphant, et que les historiens d'alors ont jugé à propos d'enregistrer dans leurs annales la mort de cet animal. Pendant plusieurs siècles, on peut compter les éléphants transportés en Europe. Frédéric Barberousse en ramena un de Terre sainte. Saint Louis, à son retour de Syrie, fit cadeau au roi d'Angleterre Henri III d'un éléphant qui excita une vive admiration parmi les Anglais : on accourait en foule pour le voir, disent les chroniqueurs. Au XVIIe siècle et même au XVIIIe, les éléphants étaient encore une rareté en Europe : Buffon parle d'un éléphant amené à Paris en 1770. Comme nous vous le disions tout d'abord, c'est surtout dans l'Inde qu'on les emploie à la guerre, tous les rajahs ont des haras d'éléphants; au XVIIe siècle, le roi de Siam n'entretenait pas moins de cinq à six mille élé-

phants dans ses écuries, et quoiqu'il n'en possède pas tout à fait autant maintenant, il en a des armées entières. Les Anglais mêmes ont trouvé avantage à se servir des éléphants dans leurs guerres de l'Indo-Chine.

Combien Siribeddi et ses compagnons de travail employant leurs forces à défricher des forêts, à cultiver les terres, à faire des routes ou même à accomplir les plus humbles travaux domestiques, étaient plus utiles que leurs frères guerriers !

CHAPITRE XVIII

CHANGEMENT DE MAITRE

Siribeddi eût pu mener jusqu'à la fin de ses jours cette vie de travail ; tant d'éléphants n'en connaissent point d'autre à Ceylan, passant de génération en génération comme un précieux héritage. Notre ami devait avoir des destinées plus aventureuses.

Le choléra, à l'état endémique dans ces contrées, enleva en quelques heures Ranghanie et tous les siens. Si l'un des enfants eût échappé au fléau, Siribeddi n'eût pas manqué de prendre sur son dos le petit orphelin et de s'en aller dans le village, quêtant sa nourriture et celle de son enfant d'adoption, et offrant ses services en échange. Pas un membre de la famille de Ranghanie ne lui survécut, et Siribeddi devint la propriété de Horigassamy, son associé. Ce nouveau maître essaya de le dresser à capturer des éléphants. Siribeddi, fidèle à son serment d'autrefois, refusa obstinément de se plier à ce métier de traître qui répugnait si fort à sa nature honnête et généreuse. Horigassamy dut y renoncer. Pour en faire un éléphant chasseur, et en par-

ticulier un chasseur de tigres, on l'accoutuma à la vue de ces animaux en lui apprenant à combattre, à flairer avec sa trompe et à approcher sans crainte des hommes revêtus d'une peau de tigre.

Siribeddi était trop courageux pour ne pas profiter des leçons de Horigassamy, il se tira avec honneur de plusieurs chasses au tigre; mais il n'éprouvait pas pour son nouveau maître l'affection qu'avait su lui inspirer Ranghanie, et ne lui obéissait qu'à regret. Son esclavage lui pesait tant qu'il médita sérieusement de fuir. Son camarade, Ami, l'en dissuada.

« Vous n'y gagneriez rien, mon cher, » lui dit-il avec raison, « patientez; peut-être tomberez-vous un jour entre les mains d'un meilleur maître. La vie d'isolement à laquelle vous seriez condamné, si vous parveniez à retourner dans nos forêts, vous serait plus pénible que celle-ci. »

Siribeddi soupirait. Il se rappelait les aventures du malheureux Kindly; pareil sort n'avait rien qui pût le tenter.

« Ah! » disait-il, « si j'avais quelque espoir de revoir jamais mes chers parents, je me résignerais; mais voilà des années que je suis séparé d'eux, et je ne suis pas plus avancé que le premier jour. »

Ami le consolait de son mieux, son affection était le seul adoucissement que notre pauvre Siribeddi trouvait à ses maux. Le métier de chasseur auquel on l'obligeait ne lui plaisait pas du tout: suivre une piste pendant des heures, rabattre le gibier comme le ferait le meilleur chien de chasse, ou forcer un cerf dans son gîte, était une tâche qui plaît à certains éléphants, mais qui déplaisait souverainement à Siribeddi. Il ne pouvait comprendre que des hommes s'amusassent à poursuivre quelque innocent animal pour lui ôter

la vie, et quand il les voyait faire un massacre de coqs de jungle, d'outardes au vol pesant, de cailles ou de perdrix, il plaignait de tout son cœur les pauvres volatiles qu'on tuait sans pitié.

Lorsque Horigassamy chassait du gibier d'eau, Siribeddi y trouvait un certain charme, car il lui arrivait souvent d'avoir à plonger dans les marais pour rapporter à son maître les poules d'eau ou les pélicans qui y tombaient, et ces bains lui rappelaient ceux qu'il prenait autrefois en liberté. A cela même des ennuis étaient inhérents. Quelques-uns de ces endroits étaient infestés de sangsues qui s'attachaient à ses jambes et ne consentaient à lâcher prise que repues de son sang. L'instinct de Siribeddi l'avertissait qu'une mare était ainsi peuplée dès qu'il y avait mis le bout de son pied, il reculait alors, mais Horigassamy attribuait son refus à l'indiscipline et le forçait d'obéir « pour le principe », disait-il, jusqu'à ce que l'évidence lui eût prouvé que Siribeddi avait des motifs bien fondés de ne pas s'aventurer en certains endroits. Jamais Ranghanie n'eût agi ainsi. Siribeddi le regrettait chaque jour davantage.

On cessa de l'employer à la chasse à la suite d'une certaine aventure dans laquelle Horigassamy fut assez maltraité. Cet Indou avait l'habitude de s'enivrer avec du *callou*, sorte de liqueur fermentée qu'on tire de la sève du cocotier; un jour qu'il en avait absorbé plus qu'à son ordinaire, il s'oublia jusqu'à battre Siribeddi sans motif. Or, les éléphants sont excessivement susceptibles. Ils n'oublient rien. Siribeddi avait la conscience de n'avoir pas mérité de correction, il résolut de se venger à la première occasion.

Il n'attendit pas longtemps; dès le lendemain, Horigassamy, à cheval sur le cou de Siribeddi, partit pour une chasse

au tigre avec deux de ses amis qui avaient pris place dans le houdah. Au plus fort de la poursuite, Siribeddi simula une terreur subite, et tournant le dos sans vergogne à la bête fauve, ce qui ne lui était jamais arrivé jusque-là, s'enfuit au galop vers le plus épais fourré. Le tigre déjà blessé mortellement ne songea même pas à les poursuivre; Siribeddi avait très bien calculé son coup, il ne se souciait pas d'avoir sur ses talons un animal furieux qui, d'un bond, pouvait s'accroché à sa croupe et dont il n'y eût plus eu moyen de se débarrasser. De ce côté, il n'avait donc rien à craindre.

Horigassamy, ne comprenant rien à cette frayeur soudaine, s'évertuait à lui crier : « Arrête ! arrête ! Siribeddi ! » Le révolté fit semblant de ne pas entendre et, tête baissée, s'enfonça sous bois.

Horigassamy fut culbuté et jeté par terre presque sous les pieds de l'éléphant. Siribeddi eut un instant la pensée d'écraser son maître. Alors sa vengeance eût été complète. Le plus léger mouvement suffisait, et son cœur ulcéré était plein de haine. Un sentiment plus doux le retint : « Je suis suffisamment vengé, » pensa-t-il. Et il resta immobile pour permettre aux hommes, qui plus en sûreté dans le houdah n'en tremblaient pas moins de tous leurs membres, de descendre porter secours à leur compagnon. Horigassamy avait la jambe cassée. Dans sa joie d'avoir échappé à la mort horrible dont il s'était vu menacé, il en fut plus disposé à l'indulgence envers Siribeddi.

« C'est peut-être un accès de folie, dit-il à ses amis; les éléphants sont sujets à perdre la raison comme nous autres humains.

— Folie ou non, lui répondirent ceux-ci, débarrassez-vous sans tarder de cet animal dangereux.

— C'est bien mon intention, reprit Horigassamy. Siribeddi est un éléphant superbe, mais s'il devient vicieux, j'aime mieux le vendre à perte que de le garder. »

Siribeddi entendit ces paroles avec un sensible plaisir. Rien ne pouvait lui être plus agréable que la perspective de changer de propriétaire.

A qui allait-il appartenir? Il lui semblait ne pouvoir plus mal tomber.

Il échut à un individu qui possédait de nombreuses plantations de cocotiers. Siribeddi put alors se convaincre par lui-même de l'utilité de ces arbres précieux; il vit les soins qu'il fallait leur donner et il comprit pourquoi les habitants de Ceylan mettent tant d'ardeur à défendre leurs cocotiers contre les attaques des éléphants sauvages ou des bandes de singes. Les Cynghalais prétendent employer cet arbre précieux à *cent* usages différents; ils disent qu'un cocotier suffit pour la nourriture et l'entretien d'une personne, d'une famille même. Le tronc, qui est d'un bois très résistant, sert à la construction des maisons et des bateaux. On en fabrique des tables, des chaises et autres meubles, sans parler de son usage comme combustible, mais c'est là le moins important dans un pays où l'on n'a pas besoin de feu pour se chauffer et où la cuisine n'est guère compliquée pour les indigènes. Avec les feuilles séchées au soleil, on confectionne des paillassons, des paniers, des chapeaux, des éventails, etc.; on en couvre les toits des maisons et l'on s'en sert comme de papier. Cependant l'espèce de palmier qui fournit plus généralement aux Cynghalais leur papier, n'est pas le cocotier, c'est le palmier *talipot* ou *talipat*, dont les immenses feuilles séchées et découpées en lanières, sont polies au moyen d'un rouleau qu'on passe

et repasse avec persévérance pendant plus d'un quart d'heure sur chaque feuille. Depuis un temps immémorial, les prêtres bouddhistes préparent ces feuilles qu'ils appellent *olas*. Comme autrefois les Romains, ils écrivent avec un stylet, et les caractères ressortent en noir sur une composition dont on recouvre la feuille.

Vous savez déjà que les éléphants apprécient les feuilles fraîches du cocotier; d'autres animaux domestiques s'en nourrissent également. Avec le pétiole très flexible et très résistant, on élève des clôtures autour des jardins, on fabrique des cannes à pêche, et quantité d'objets de ménage. Les jeunes pousses vertes se mangent comme légume, on les confit et on en fait des conserves; la tête du palmier se nomme chou palmiste et est très recherchée des gourmets, mais l'arbre meurt quand on la coupe.

Lorsque la noix de coco est à peine formée, c'est un médicament, et quand elle est mûre, c'est à la fois un aliment et une boisson; l'enveloppe extérieure, qui est comme le brou de la noix d'Europe, peut se confire. Sous cette première enveloppe verte, est une coque brune entourée d'un amas de fibres, lesquelles sont converties en matelas, en coussins et donnent aussi des cordes, des filets de pêche, des brosses, des nattes et même de la toile. On extrait de l'amande une huile qui sert à une foule d'usages; les Indous et bien d'autres peuples asiatiques, les Annamites entre autres, s'en frottent le corps pour se garantir de la piqûre des moustiques, ce qui, par parenthèse, leur communique une odeur qui n'a rien d'agréable; ils en imprègnent jusqu'à leur chevelure; vous avez vu aussi qu'ils l'utilisent pour l'entretien de la peau de leurs éléphants. Ils n'ont pas d'autre huile d'éclairage. Nous-mêmes Européens, nous devons à l'huile

XX



HORIGASSAMY, QUI ÉTAIT SUR LE COU DE SIRIBEDDI, FUT CULBUTÉ. (P. 193.)

de coco nos bougies et nos savons les plus estimés. On nourrit les volailles avec le résidu de la noix après la pression, de sorte que rien n'est perdu. De la coque on fait des calebasses, des cuillers, des pipes, des bouteilles, des manches de couteau et mille autres objets sculptés ; enfin, indépendamment du *callou* obtenu par la distillation, la sève donne du vinaigre et du sucre.

Siribeddi aidait son nouveau maître à faire de l'huile de coco d'après une méthode primitive. Il mettait en mouvement au moyen d'une poulie un pilon en bois de fer qui tournait dans un énorme tronc d'arbre creux rempli d'amandes de coco.

Ce nouveau métier lui devint bientôt si monotone et si fastidieux que le pauvre Siribeddi en arriva à regretter Horigassamy. Lorsqu'il rencontrait Ami, il lui disait :

« Je suis tombé de mal en pis, que sera-ce si je change encore de condition! Au moins, chez mon ancien maître, j'avais votre compagnie et votre amitié, maintenant je n'ai plus rien. »

Il était devenu si mélancolique qu'il en maigrissait à vue d'œil. Cependant, son maître le traitait avec bonté, mais Siribeddi ne parvenait pas à s'attacher à lui, il ne prenait goût à rien et était si triste que parfois il eût désiré mourir.

CHAPITRE XIX

A L'AVENTURE

La situation de Siribeddi finit par lui paraître intolérable, et comme aucun lien de reconnaissance ou d'affection ne l'attachait à son nouveau maître, il résolut de le quitter subrepticement pour exécuter enfin un projet depuis longtemps ruminé : partir à la recherche de ses parents.

« Le monde n'est pas si grand, se disait-il, qu'à force de chercher, je n'arrive à découvrir le lieu où mes chers parents sont retenus prisonniers. Une cruelle expérience m'a appris qu'esclaves nous sommes et esclaves nous resterons jusqu'à notre dernier jour, mais si je ne puis espérer leur rendre leur liberté, rien ne m'empêchera, lorsque je les aurai retrouvés, de partager leur sort. »

Un soir, donc, tandis que chacun reposait dans la maison, Siribeddi, n'étant pas attaché dans son étable, ouvrit sans bruit la porte de la cour et prit la clef des champs. Le chien de garde qui le vit s'échapper, n'eut garde de donner l'alarme : ils étaient très amis.

« Bonne promenade, lui cria-t-il en remuant la queue, bonne chance!

— Merci, lui répondit Siribeddi. Veux-tu que je t'emmène? Je te porterai sur mon dos quand tu seras fatigué. »

Le chien déclina sa proposition :

« Ma place est ici, lui dit-il. Si votre devoir est de courir le monde pour retrouver vos parents, le mien est de rester à l'attache. »

Siribeddi s'enfuit d'un si bon pas que le matin, lorsqu'on s'aperçut de sa disparition, il était déjà loin. On se mit en campagne aussitôt, car son maître ne se souciait pas de perdre un animal de cette valeur. Pensant qu'il avait fui dans la forêt, on lança à sa poursuite Ami, pour lequel on connaissait son affection; celui-là, croyait-on, saurait bien décider le fugitif à reprendre sa chaîne. On ne soupçonnait pas qu'il eût pu avoir des motifs pour s'enfoncer dans les campagnes habitées, et Ami, qui n'ignorait pas les intentions de Siribeddi, l'aimait trop pour le trahir.

Cependant Siribeddi n'était pas très rassuré. Il lui semblait toujours que son maître allait le rattraper et l'enchaîner à cette poulie maudite dont le souvenir le poursuivait comme un cauchemar. Après avoir marché toute la nuit d'un pas accéléré, il avait dû ralentir sa marche au point du jour afin de ne pas exciter les soupçons des gens qu'il rencontrait. Les eléphants n'ont point l'habitude de se promener pour leur plaisir, l'on eût pu s'étonner de voir Siribeddi sans son mahout et surtout sans fardeau sur son dos. Avisant dans un champ un gros paquet de cannes à sucre liées en faisceau, Siribeddi le saisit avec sa trompe et s'en alla, triomphant en lui-même de son idée lumineuse.

« Comme cela, pensait-il, j'aurai tout à fait l'air d'un brave éléphant qui revient des champs, et quand je serai sorti du village que j'aperçois devant moi, je me débarrasserai de ma charge en la mangeant, double avantage ! »

Il traversa nonchalamment ce premier village, balançant sa trompe de droite et de gauche, malgré sa charge, et affectant un air dégagé. Son stratagème réussit à merveille. A le voir, personne n'eût deviné un éléphant en rupture de ban. Quelqu'un s'extasia même sur son honnêteté :

« Voyez donc, disait-on, son maître a si grande confiance en lui, qu'il lui laisse porter des cannes à sucre, lors même qu'il n'est pas auprès de lui pour le surveiller, je n'en ferais pas autant avec les miens. »

Celui qui parlait était justement le propriétaire de la botte en question. Il eût changé de langage s'il avait su la provenance du fardeau de notre éléphant ! Heureusement pour celui-ci, les cannes à sucre n'ont point de marque distinctive ; son larcin ne fut pas découvert.

Tout en marchant, Siribeddi se servait de ses yeux. Il n'apercevait pas le plus petit bout de la queue ou de la trompe d'un éléphant, sans s'arrêter, le cœur battant, pour voir si cet animal présentait la moindre ressemblance avec les êtres chéris qu'il cherchait. Quelques paroles obtenues de ses pareils ne le renseignèrent pas davantage sur ce qu'il voulait savoir. Ni son père, ni sa mère, ni même Yousouh, qui eût pu lui donner des nouvelles de sa famille, n'étaient connus dans ce village. Pourtant, depuis plus de quinze heures qu'il était parti, il avait parcouru près de vingt lieues. Siribeddi n'était pas éléphant à s'arrêter en si bon chemin, il prévoyait bien d'autres difficultés dans son voyage et il avait fait une telle provision de courage qu'il se dit :

« Je ne pouvais pas espérer réussir du premier coup. »

Et comme il était fatigué de sa course précipitée et qu'il avait à peine mangé depuis son départ, dès qu'il se trouva assez éloigné du village, il gagna un fourré d'arbres qui lui fournit à la fois le gîte et la nourriture, son fardeau de cannes à sucre lui servant de dessert.

« Je me sens mieux, dit-il quand il eut achevé son repas; pourtant je ne respirerai que lorsque j'aurai mis entre moi et mon maître une distance assez grande pour être sûr qu'il ne me retrouvera jamais. »

Il ne s'accorda donc que le temps de repos strictement nécessaire et reprit sa course de plus belle, emportant sur son dos, comme sauvegarde, un jeune arbre qu'il avait déraciné et qu'il s'empressa d'abandonner dès que l'obcurité de la nuit vint le mettre à l'abri des rencontres inopportunes.

Au bout de quelques jours de ce manège, il jugea que son maître devait avoir décidément perdu sa trace, et il se relâcha quelque peu de ses précautions. Mal lui en prit.

Siribeddi voyageait depuis près de huit jours, et il n'était pas beaucoup plus avancé. Quoiqu'il donnât sur ses parents les renseignements les plus circonstanciés, chaque fois qu'un éléphant lui inspirait assez de confiance pour qu'il osât lui adresser sa requête, il n'avait rien appris sur leur compte. Un jour, il s'attarda plus que de coutume auprès d'un jeune éléphant qui prétendait avoir un vague souvenir d'une bande de leurs pareils emmenée en captivité et parmi laquelle se trouvait une mère se lamentant sur le sort de son enfant dont elle était séparée. A certains détails, Siribeddi crut reconnaître en cette mère éplorée la tendre Mme Mahala. Toucherait-il enfin au but tant désiré? Où conduisait-on cette bande? A quelle époque remontait son passage dans ce

village? Tandis que Siribeddi accablait de questions son interlocuteur, il ne s'aperçut pas qu'un attroupement se formait autour d'eux.

« A qui est cet éléphant? disait-on, il n'appartient ni à *un tel*, ni à *un tel*, serait-ce un éléphant *marron?* Non, il ne causerait pas ainsi avec ses semblables; il est plus probable que son mahout le suit et qu'il ne tardera pas à arriver. En tout cas, emparons-nous de sa personne; c'est un animal superbe qui vaut un grand prix et pour lequel on nous donnera certainement une récompense si nous l'arrêtons. »

On lui jeta un lasso autour des jambes de derrière et on s'empara de lui malgré sa résistance. Le voilà de nouveau prisonnier et méditant sur les inconvénients de trop causer à proximité des hommes! Pourtant le jeune éléphant, cause innocente de son arrestation, ne lui paraissait pas capable de l'avoir attiré dans un guet-apens; d'ailleurs, n'était-ce pas lui-même qui l'avait abordé le premier? Bien sûr, il n'était pas coupable et ses récits étaient empreints d'un tel cachet de vérité que Siribeddi ne pouvait les mettre en doute.

« La seule chose à faire, se dit notre héros, est de sortir d'ici; je me suis évadé une fois déjà, je puis le faire une seconde, pour cela il ne faut pas d'entraves aux pieds, je vais me montrer d'une douceur d'agneau et on abrègera le temps de ma détention. »

Lorsqu'on entra dans sa prison, au lieu de se mettre en fureur comme n'eût pas manqué de faire un éléphant moins intelligent, Siribeddi fut si aimable que ses gardiens n'en revenaient pas.

« Nous n'avons jamais vu pareil éléphant, dirent-ils en voyant cet inconnu les caresser avec sa trompe et ne mar-

quer par aucun signe son mécontentement d'être captif.

Peines perdues. Malgré les compliments unanimes que lui valait sa belle tenue, on ne songeait nullement à lui rendre sa liberté.

Les gens du village étaient très intrigués de savoir à qui appartenait un éléphant si bien élevé; on ne parlait que de lui dans les auberges, et plus d'un, parmi ceux qui s'en étaient emparé, fit tout bas des vœux pour que le propriétaire de cet animal extraordinaire ne se découvrît jamais, afin qu'il devînt leur bien.

« Qu'en ferons-nous si son maître ne se retrouve pas? demanda l'un deux, exprimant sans s'en douter la pensée générale.

— Il sera à celui de nous qui l'a pris, répondit un autre.

— A moi, alors.

— Non, à moi.

— A moi plutôt. N'est-ce pas moi qui ai jeté le lasso? »

Pour un peu on en fût venu aux mains.

« Messieurs, dit alors un individu en s'avançant tout à coup, je ne sais pas trop de quoi vous parlez, puisque j'arrive à l'instant, mais il me semble que je puis vous mettre d'accord. Vous dites que vous avez trouvé un éléphant? »

Plusieurs voix lui répondirent à la fois.

« Eh bien, messieurs, tout me porte à croire que cet animal est moi.

— S'il est à vous, dit un homme plus soupçonneux que les autres, dites-nous d'abord comment il est? »

Depuis une heure qu'ils discutaient sur les mérites de Siribeddi, il eût fallu être sourd pour ne pas être au courant de ses perfections, et, quoi qu'il en eût dit, l'étranger était là depuis plus d'un instant. Il ne se trompa en rien dans le

portrait qu'il fit de l'éléphant qu'il réclamait. Il eut soin, d'ailleurs, de prendre ses précautions.

« Ne soyez point surpris, dit-il, si cet animal ne me reconnaît pas, je l'ai acheté il y a quelques jours, et il n'est pas encore habitué à moi.

Les assistants, sans l'ombre d'un doute sur la véracité des dires de l'étranger, le conduisirent auprès de Siribeddi, lequel, fidèle à sa tactique d'amabilité envers tous ceux qui l'approchaient, ne fit pas mauvais accueil à son soi-disant maître.

« Ah! lui dit celui-ci, tu regrettes ton escapade, et tu veux me promettre d'être sage dorénavant. Je te comprends bien, va, je te pardonne. »

Si cet homme comprenait si bien ce que Siribeddi n'avait jamais eu l'intention de lui dire puisqu'il le voyait pour la première fois de sa vie, il n'en était pas de même de Siribeddi. Sa surprise ne fut pas peu grande lorsqu'il vit cet individu que nous appellerons dès maintenant de son nom de Kistuah, le débarrasser seulement d'une de ses entraves et se disposer à l'emmener. Qu'est-ce que tout cela signifiait? Où allait-on le conduire, et de quel droit ce Kistuah s'intitulait-il son maître? N'était-ce pas un vol manifeste!... Comment s'échapper avec cette entrave aux pieds? Bon gré mal gré, il lui fallut obéir.

« Je n'ose pas le laisser libre, » dit Kistuah à son frère Sangarynadem, le soir de ce même jour, en lui expliquant comment il se faisait qu'il lui ramenât un éléphant, sans bourse délier, « heureusement, ajouta-t-il avec un gros rire, nous ne sommes pas connus dans le pays. Un éléphant, ce n'est pas une épingle. Ceux qui nous auraient aperçus en la seule compagnie de Narjah auraient protesté en le

voyant tout d'un coup dédoublé. Pourvu que le légitime propriétaire de cet animal ne soit pas à sa poursuite ! Il sera prudent de ne pas nous attarder en cet endroit. »

Kistuah et Sangarynadem, deux individus peu recommandables, vous avez pu le constater par la conduite de ce dernier à l'égard de Siribeddi, exerçaient la profession de charmeurs de serpents et de jongleurs ; ils possédaient un éléphant auquel ils avaient appris toutes sortes de tours, et ils parcouraient la contrée en donnant des représentations partout où ils voyaient assez de monde pour espérer gagner quelque argent. Leur éléphant, qui répondait au nom de Narjah, étant très vieux et un peu fatigué par une longue marche, l'un des deux frères était allé en avant dans le village où sa bonne fortune l'avait rendu possesseur de Siribeddi.

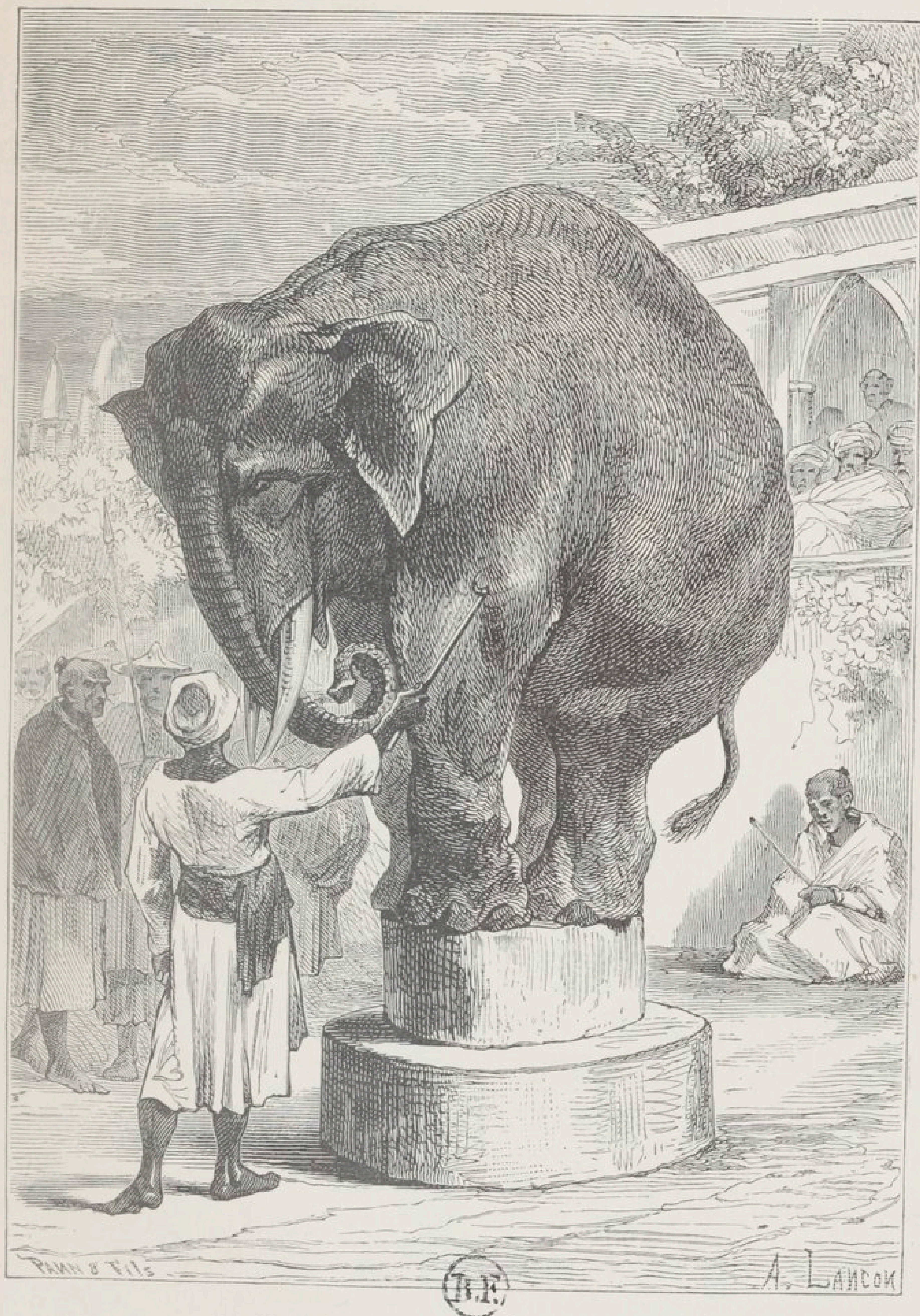
« Cet animal me paraît très doux et très intelligent, dit Sangarynadem, je crois que nous n'aurons pas de peine à le dresser ; grâce à lui, nous pourrons varier notre programme : c'est une affaire excellente. »

Pour commencer, on chargea Siribeddi de tout le matériel de travail des jongleurs : les boîtes renfermant les serpents, balles, anneaux, cerceaux, etc., dont se servaient leurs maîtres, et autres choses nécessaires aux exercices de l'éléphant savant. Narjah ne porta que sa personne.

« Bah ! se dit Siribeddi, il est vieux et je suis jeune, peu m'importe. »

Il prenait assez gaiement son parti de sa situation ; la conversation que tenaient entre eux les deux frères lui avait appris qu'il allait voyager, et tout de suite l'idée lui était venue qu'il était plus prudent de voyager en compagnie de ces hommes que de continuer comme il l'avait fait d'abord,

XXI



BIENTÔT IL FUT ASSEZ INSTRUIT POUR POUVOIR PARAÎTRE EN PUBLIC. (P. 211.)

en risquant à tous moments de perdre en captivité un temps précieux.

Kistuah et Sangarynadem le voyant si docile, se félicitèrent de leur nouvelle acquisition. Ils n'eurent pas de peine à lui apprendre quelques tours ; Siribeddi avait l'esprit si vif qu'il suffisait de lui expliquer clairement ce qu'on exigeait de lui pour qu'il l'exécutât aussitôt. Bientôt il fut assez instruit pour pouvoir paraître en public, et même à côté de Narjah qui faisait des choses prodigieuses, il obtenait beaucoup de succès.

« Je ne comprends pas les Hommes » disait-il quelquefois à son compagnon en haussant les épaules, « ils me couvrent d'applaudissements parce que je me tiens en équilibre sur deux cylindres superposés, ou que je joue à la balle avec vous, ce qui est un amusement pour moi, et quand je travaillais pour leur bien-être, quand je pompais de l'eau, que je labourais, que je sciais des arbres ou que je mettais en mouvement le moulin à huile de mon dernier maître, personne ne songeait à m'applaudir, vous conviendrez pourtant que c'était alors que je méritais leurs éloges et non maintenant ».

— Les Hommes sont de drôles de créatures, répondit Narjah, ils aiment mieux ceux qui les amusent que ceux qui les servent ; cependant, je vous avoue que je les trouve assez excusables, quant à ce qui nous concerne, nous personnellement. Tous les éléphants ne seraient point capables d'en faire autant ! j'éprouve un plaisir indicible à tenir une foule suspendue pour ainsi dire à mon humble personne ; leurs applaudissements me vont droit au cœur. »

« Où l'orgueil va-t-il se fourrer? » pensa Siribeddi, en regardant son compagnon.

« Moi, dit-il tout haut, j'ai un autre but dans ma vie et

une ambition plus noble que celle de servir de jouet aux humains. »

— Contez-moi donc cela, » répondit Narjah d'un air tant soit peu incrédule.

A mesure que Siribeddi avançait dans son récit, l'expression de son compagnon changeait, et quand il eut fini :

« Vous êtes un brave cœur, dit Narjah en essuyant une larme, vous méritez de réussir. Ne vous plaignez pas de votre sort, vous êtes parfaitement placé pour obtenir ce que vous désirez ; au lieu de mépriser notre profession, tâchez de devenir un éléphant si extraordinairement savant que quelque grand personnage ait envie de vous acquérir ; mon opinion est que vos parents sont au service du gouverneur de Ceylan ; celui qui vous achèterait pour vos mérites vous conduira infailliblement à sa résidence et vous vous trouverez réuni à votre famille.

— Vous avez peut-être raison, » murmura Siribeddi pensif.

Ainsi stimulé, il fit des merveilles ; ses maîtres étaient stupéfaits de ses progrès, mais le « grand personnage », qui, dans sa pensée, devait l'acheter, ne se présentait pas, et, bien qu'il eût vu maint et maint villages depuis qu'il était au pouvoir de Sangarynadem et de Kistuah, nulle part Siribiddi n'apprenait quoi que ce fût sur le sort de la tribu des Longues-Queues.

CHAPITRE XX

COUP DE THÉATRE

Un jour Sangarynadem et Kistuah, de passage dans une ville, furent appelés à donner une représentation devant des Européens nouvellement arrivés à Ceylan.

Kistuah hissé à l'extrémité d'une perche à deux mètres du sol, commença par faire des bonds prodigieux, puis, sans quitter son perchoir, sur lequel il se balançait incessamment, il exécuta une foule de tours dont les étrangers s'émerveillaient hautement. Sangarynadem lui jetait de petites pierres changées dans sa main en oiseaux vivants qui s'envolaient à tire d'ailes pour revenir ensuite se poser sur sa tête ; un œuf très ordinaire en apparence contenait un serpent, un autre, des fleurs, puis Kistuah, toujours en équilibre sur son bâton, renvoyait et recevait de tous côtés avec ses coudes et ses mains des boules de cuivre. Enfin, descendu de son perchoir, il prit une boule de granit pesant près de dix livres, et, les bras en croix, la fit rouler de l'extrémité d'un de ses poignets à l'autre, en passant tout le long de ses bras et sur son dos, vingt fois de suite, par un

vigoureux effort de muscles, après quoi il la saisit à deux mains, la jeta en l'air et la reçut à plusieurs reprises sur ses épaules. Il faisait bien d'autres tours et les Européens durent convenir qu'on ne les avait pas trompés en vantant les talents des jongleurs de ce pays.

« C'est incroyable, » disaient-ils.

Leur étonnement s'accrut encore lorsque Sangarynadem arriva, portant enroulés autour de son cou, de ses bras et même de son torse, une vingtaine de serpents redoutables : cobra-capellos, trigonocéphales et autres, qu'il maniait sans crainte et avec lesquels il jonglait. Il alla jusqu'à les faire danser au son d'un petit flageolet dont il jouait d'une manière particulière. Quand je dis qu'ils *dansaient*, je ne dis pas qu'ils dansaient réellemeut, mais ils balançaient en cadence le tiers de leur corps et semblaient suivre la mélodie.

Une des personnes qui, du haut d'un balcon assistait à cette représentation, une jeune fille de dix-huit ans à peine, murmura avec un petit frisson de terreur :

« C'est extraordinaire, êtes-vous sûr qu'il n'y a pas de danger, sir Edward ? Quand je pense qu'il suffirait de la plus légère morsure d'un de ces serpents pour que cet homme tombe mort devant nous, je ne comprends pas comment il a le courage de les toucher.

— Rassurez-vous, miss Ellen, il n'arrive jamais d'accidents, répondit celui de ses voisins qu'elle avait appelé sir Edward, les jongleurs ont soin d'arracher les dents de ces serpents qui contiennent leur redoutable venin.

— Ceci diminue quelque peu mon admiration, » dit le père de miss Ellen, un riche Anglais qui ne vivait que pour sa fille depuis la mort de sa femme.

Lord Merwyn avait entrepris de parcourir Ceylan. Miss

Ellen, confortablement installée dans un palanquin porté par un éléphant doux et soumis, ne craignait pas la fatigue. Son père la gâtait, sous prétexte qu'elle était fille unique; il ne s'était pas opposé à son caprice quand elle avait déclaré qu'elle aussi voulait connaître l'île de Ceylan, la belle *Lankâ* de l'antiquité, si souvent comparée à « une perle au front de l'Inde », ou à « une perle au bas d'un collier », — le collier, ce sont les presqu'îles du sud de l'Asie, et Ceylan, par sa forme allongée, semble en effet une pandeloque suspendue à l'Hindoustan. Elle a été chantée par les poètes de tous les pays, cette île parfumée qui, disait-on, répandait au loin, en pleine mer, les senteurs de son bois de santal et de ses fleurs. On lui a prodigué les appellations les plus douces : les Brahmanes la nomment *la Resplendissante*, ils en ont fait une sorte d'Eden et se sont imaginé que des êtres d'une nature angélique l'habitaient; les Chinois l'appellent île des Joyaux; les Birmans, Terre des Délices; d'autres encore, île des Choses Précieuses, île des Perles, île Fortunée. Selon les Grecs, c'était le pays de l'Hyacinthe et du Rubis, et les Mahométans y placent leur paradis. Il n'est pas jusqu'aux contes des *Mille et une Nuits* qui ne nous entretiennent de Ceylan, facilement reconnaissable sous son nom de Serendib.

Lord Merwyn avait cédé, lorsque miss Ellen avait voulu pénétrer dans l'intérieur des terres, au lieu de rester à Colombo ou à Pointe de Galles chez des amis de lord Merwyn, comme l'avait cru d'abord celui-ci.

« Partout où vous irez, j'irai, disait la jeune fille en secouant sa tête mutine, je ne suis pas venue d'Angleterre pour voir seulement les villes que visitent ceux qui passent quelques jours à Ceylan, elles sont fort jolies, je n'en discon-

viens pas, la route qui conduit de Pointe de Galles à Colombo en longeant la côte, est renommée à juste titre, mais je rêve des villages moins civilisés et des points de vue plus sauvages; je veux visiter les ruines de ces monuments immenses dont rien n'égalait autrefois la splendeur, je veux poser mon pied sur le pic d'Adam, à l'endroit où les Bouddhistes prétendent que leur dieu Bouddha a laissé l'empreinte de son pied. »

Un jeune Anglais, Sir Edward Morton, trésorier-préfet d'un des districts de Ceylan, avait demandé à lord Merwyn l'autorisation de se joindre à eux, et mis à leur disposition ses éléphants et ses serviteurs, ainsi que sa propre personne et l'expérience qu'il possédait, avait-il ajouté galamment.

Au bout de quelques semaines, sir Edward et miss Ellen étaient les meilleurs amis du monde; le premier, charmant compagnon, prévenait les moindres désirs de la jeune fille, remplissait son herbier des fleurs les plus rares et son album des croquis les mieux réussis. Causeur spirituel et aimable, il animait de sa gaieté les moments où l'intérêt languissait lorsque, pour laisser reposer leurs montures, les voyageurs faisaient halte un peu plus longtemps qu'ils ne l'auraient désiré. Aussi, quand miss Ellen s'écriait : « Nous faisons un voyage ravissant, les poètes indous n'ont rien exagéré. Ceylan est une île idéale où l'on voudrait vivre et mourir, » si elle avait vu bien clair au fond de son cœur, elle eût compris que la présence de sir Edward et ses attentions étaient pour beaucoup dans le bonheur dont elle jouissait.

Mais Ellen ayant témoigné par son attitude que cette exhibition de serpents lui était peu agréable, sir Edward, pour qui chacun des désirs de la jolie Anglaise était un ordre, commanda à Kistuah de passer à un autre exercice. Pendant

que le jongleur lui obéissait, sir Edward racontait à lord Merwyn que nombre de fakirs se vantent d'opérer avec des serpents non privés de leurs dents venimeuses.

Il ajouta :

« J'en ai rencontré un qui, blessé de me voir mettre en doute son talent de charmeur, m'a tué un singe auquel je tenais beaucoup, preuve certaine qu'il n'avait pas extirpé à ses serpents les crochets distillant le venin.

— Alors, dit lord Merwyn, comment expliquez-vous le pouvoir de ces hommes sur ces reptiles?

— *Chi lo sa?* Il ne manque pas de témoins pour affirmer que ces fakirs accomplissent des choses qui nous paraissent véritablement magiques, comme d'ouvrir et de fermer fenêtres ou portes sans les toucher, et à vingt pas de distance, de faire entrer hommes ou bêtes en catalepsie sans la moindre passe magnétique et mille autres phénomènes dont la science donnera sans doute un jour l'explication.

— Étrange!... murmura lord Merwyn comme se parlant à lui-même.

— Mais voici les éléphants, reprit sir Edward, ils vous amuseront, j'espère, miss Ellen.

— Oh, j'en suis convaincue! répondit la jeune fille en riant, vous connaissez ma passion pour ces bons gros animaux, ils ont conquis toutes mes sympathies; c'est comme mon petit Jack, du reste, je n'aurais jamais cru qu'un singe pût être aussi gentil.... Allons, Jack, dites bonjour à votre maîtresse, donnez lui une poignée de main.... Bien. Maintenant, regardez ce que vont faire ces deux éléphants. Ils sont admirablement dressés, voyez-les danser, en tenant chacun la queue de l'autre avec sa trompe. Bon, les voilà debout, à présent..., ils marchent sur deux pattes..., ils se tiennent

assis comme des hommes!... quelle souplesse et quelle légèreté dans leurs mouvements, comparativement à leur taille!... Mais qu'a donc Jack? Regardez-le, sir Edward, ne dirait-on pas que ces exercices l'intéressent au dernier degré! Peut-être aurait-il envie de devenir aussi un singe savant, il a tout à fait l'air de prendre une leçon. Ne vous penchez pas trop, monsieur Jack, si vous tombiez, vous vous feriez mal. »

Le singe était comme fou, il semblait vouloir enjamber la balustrade pour se jeter dans la cour où Kistuah faisait travailler ses éléphants. Tout d'un coup, il se mit à pousser une série de petits gémissements.

« Qu'est-ce qu'il a? s'écria miss Ellen, il est trop drôle. Taisez-vous, Jack, vous empêchez les éléphants de continuer.

— Ces bêtes devraient cependant être habituées aux cris des singes, » dit Lord Merwyn.

Certainement ils y étaient habitués, Narjah n'y prêtait pas la moindre attention, mais Siribeddi s'était arrêté net. Cette voix de singe, il la connaissait bien, et voilà ce qu'elle disait en son langage :

« Siribeddi, Siribeddi, me reconnais-tu? Je suis là! c'est moi, Jack, ton vieil ami Jack, et mes maîtres ont avec eux tes parents!... »

Siribeddi poussa un cri de surprise et de bonheur. Oubliant et ses exercices et les ordres réitérés de son maître, il voulut s'élancer vers Jack : Kistuah furieux de ne pouvoir se faire obéir par la parole, le piqua plusieurs fois avec son aiguillon.

« Animal maudit, murmurait-il, veux-tu donc manquer tes tours et faire de moi la risée de ces étrangers?...

— Tu m'obéiras, dit l'Hindou tout haut, ou sinon.... »

Il ne put continuer. Siribeddi s'était révolté à la fin contre

tant d'injustice. Ne pouvait-il lui pardonner un instant d'inattention, ce maître qui l'avait volé et que lui, Siribeddi, n'en servait pas moins fidèlement depuis plusieurs semaines!

« On veut que je joue au ballon, pensa-t-il, eh bien, je vais y jouer.... »

Mais le ballon, c'était Kistuah lui-même!...

Quels cris s'élevèrent de toutes parts!

« Le malheureux va être tué! » s'écria miss Ellen.

Plusieurs personnes accoururent effarées au secours de la victime, tandis que Sangarynadem connaissant mieux le caractère de Siribeddi s'efforçait de le calmer par de douces paroles. Rappelé au sentiment de ses devoirs, Siribeddi qui avait déjà fait sauter en l'air Kistuah à deux reprises, en le recevant sur ses défenses, le saisit avec sa trompe et le déposa sur le sol, au lieu de le briser contre les murs, comme il eût pu le faire si aisément. Sa colère s'était évanouie.

« J'ai eu tort, pensait-il, on va me croire méchant et on ne voudra pas de moi auprès de mes parents. Ah! Qu'ai-je fait!... Pourquoi me suis-je laissé aller à ma colère! »

Pendant qu'on s'empressait autour de Kistuah, qui n'avait d'ailleurs aucun mal, sauf quelques contusions et une émotion bien excusable, Jack parvint à s'échapper des bras de sa maîtresse et à rejoindre Siribeddi. Ils exprimèrent leur joie chacun à sa façon, Jack par mille cabrioles joyeuses et Siribeddi en caressant son vieil ami avec sa trompe et en poussant des grognements inarticulés.

« La conduite de ces animaux est bizarre, dit sir Edward.

— Elle me paraît toute naturelle, s'écria miss Ellen. L'éléphant savant a dû connaître mon petit Jack autrefois, il en a été séparé par les circonstances, mais il ne l'a point oublié, ni Jack non plus. Voyez donc. C'est touchant.

— Votre hypothèse est fort ingénieuse, répondit sir Edward, je n'y ferai qu'une seule objection : avant d'être à vous, Jack n'a jamais eu d'autre maître que moi, on me l'a donné quelques jours après l'avoir pris dans les forêts.

— Alors, dit la jeune fille, c'est dans ces forêts qu'ils se sont connus, vous ne changerez pas mon opinion, ce sont de vieux amis.... Croyez-vous que ces hommes consentiraient à nous vendre cet éléphant?

— Mais, ma fille, dit lord Merwyn, vous n'y pensez pas; acheter un animal vicieux, c'est pure folie. Qu'en feriez-vous? Vous avez vu comment il a agi avec son maître, je ne veux pas du tout que l'un de nous soit traité de même. Cela s'est terminé heureusement, soit, une autre fois il pourrait y avoir mort d'homme. Je ne me soucie pas de vous voir sur le dos de cette bête, vous n'y seriez point en sûreté.

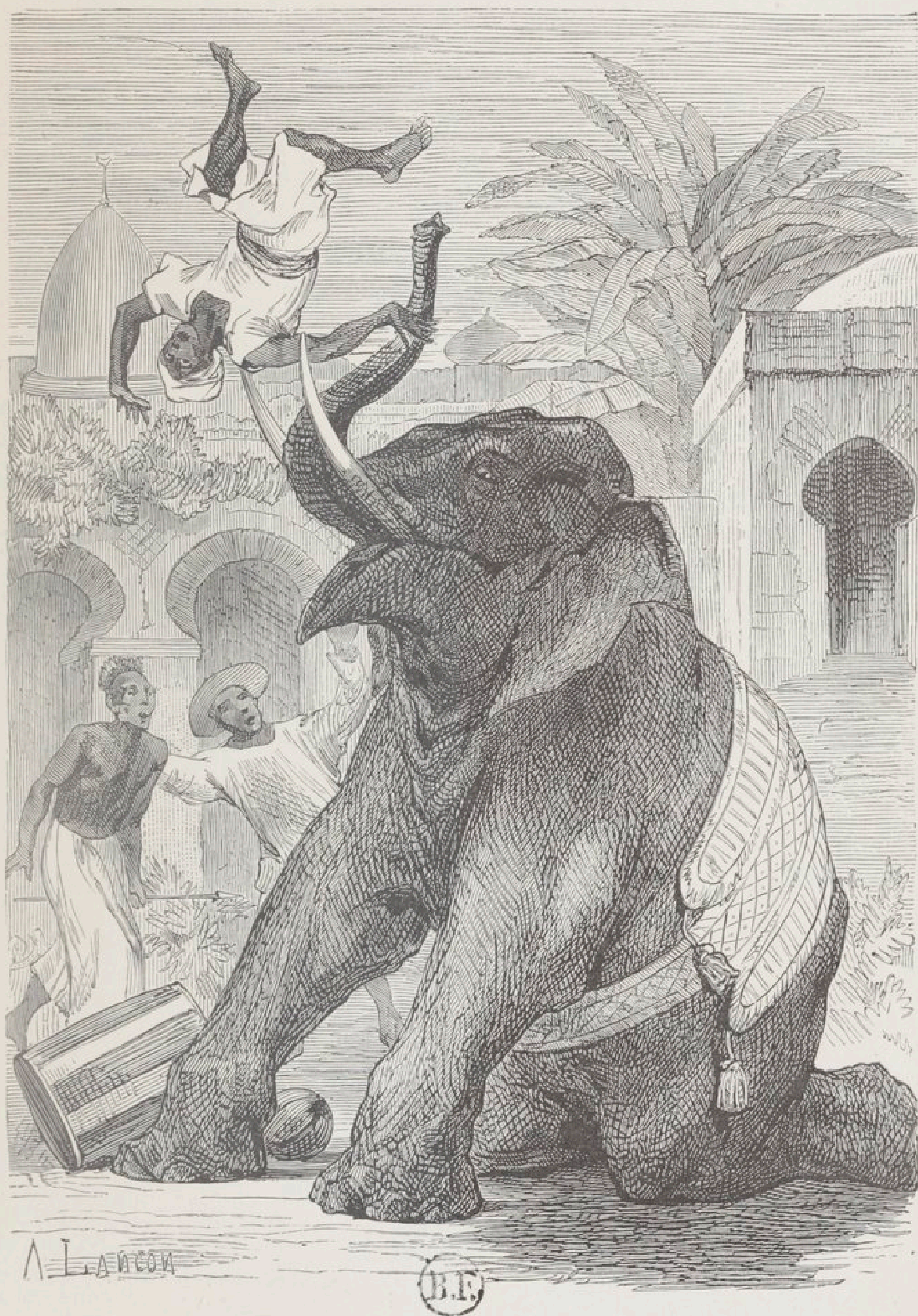
— Évidemment, on ne confiera personne à cet éléphant s'il est réellement vicieux, répondit miss Ellen. La question est de savoir s'il l'est. N'avez-vous pas remarqué, sir Edward, combien son cornac l'a maltraité parce qu'il n'obéissait pas assez vite. Vous m'avez dit, pas plus tard qu'hier, en me donnant des détails sur ces intelligents pachydermes, qu'on en obtenait tout par la douceur et rien par la force ou l'injustice. Or, c'était de l'injustice de la part de cet homme, de battre cet éléphant parce qu'il était sous le coup d'une émotion évidente en revoyant son ami Jack. »

Lord Merwyn se mit à rire. Pour sa fille c'était signe que la partie était gagnée.

« Quel bon avocat vous feriez, miss Ellen, lui dit sir Edward.

— Que voulez-vous! c'est plus fort que moi, je ne puis voir souffrir une créature quelconque; je serai éternellement avec l'opprimé contre l'oppresseur. Il est assez probable que

XXII



MAIS LE BALLON, C'ÉTAIT KISTUAH LUI-MÊME. (P. 219.)

si le cornac n'avait pas mérité son châtiment, il eût eu toutes mes sympathies. Non, ce n'est pas un animal vicieux qui aurait ce regard doux et affectueux, et cette délicatesse en maniant Jack!... Regardez la mine de cet homme et celle de l'éléphant, et jugez. Lequel vous paraît digne d'estime? »

Comme si Siribeddi eût entendu ce que venait de dire la jeune fille, — et il l'avait entendu en effet, — il vint se mettre à genoux devant le balcon où elle était toujours, puis il prit Jack dans sa trompe et le déposa aux pieds de sa maîtresse pour le prier d'intercéder auprès d'elle; enfin il lui adressa tout un discours, de sa voix la plus harmonieuse :

« De grâce, lui disait-il en son langage, pardonnez un moment d'égarement, prenez-moi à votre service, vous n'aurez pas d'esclave plus dévoué. Je touche enfin au but tant désiré, mes parents sont là, tout près, ne me faites pas échouer au port. »

Ses supplications étaient si éloquentes que miss Ellen en avait les larmes aux yeux.

« Ne dirait-on pas qu'il prête serment devant vous? lui dit lord Merwyn.

— Il me fait pitié, murmura la jeune fille.

— Il rend hommage au charme de miss Ellen, auquel rien ne peut résister », déclara le jeune Anglais.

Après avoir échangé quelques mots dans la langue du pays avec Kistuah et Sangarynadem :

« Siribeddi vous appartient, ajouta-t-il en s'adressant à miss Ellen, permettez-moi de vous l'offrir; on me dit qu'il n'est pas méchant le moins du monde, son cornac reconnaît lui-même l'avoir provoqué. »

La vérité était que le rusé Kistuah craignant d'être un jour ou l'autre poursuivi à cause du vol de Siribeddi, s'était hâté

d'accepter les propositions de sir Edward, et, pour que celui-ci ne se ravisât pas, s'était répandu en éloges sur le caractère, la beauté et les talents de Siribeddi.

Ainsi se trouvaient réalisées les prédictions de Narjah, grâce à Jack, sans lequel Siribeddi eût certainement passé inconsciemment à côté du bonheur.

Je ne vous peindrai pas le ravissement de notre éléphant en retrouvant dans l'enclos où on le conduisit son père, sa mère, son fidèle Yousouh, le Philosophe et plusieurs de ses vieux amis. Quelle surprise, quels cris, quelle joie!... Il est de ces scènes de famille qu'il vaut mieux laisser à l'imagination du lecteur.

Mme Mahala pressait son fils sur son sein.

« Que tu es grandi, lui disait-elle, et beau et fort!... pas changé au fond; cependant, je t'aurais reconnu entre mille! »

Et elle le couvrait de caresses.

Il lui fallut raconter sa vie depuis leur séparation :

« Pauvre petit, quel courage de s'être aventuré tout seul à notre recherche, quel amour filial! »

A entendre Mme Mahala, aucun éléphant présent, passé ou futur n'approchait de son cher fils.

« Et vous, disait Siribeddi, qu'êtes-vous devenus? Avez-vous souffert? Avez-vous toujours appartenu à cette belle demoiselle qui m'a pris en pitié? Quelle bonne maîtresse ce doit être, et que je voudrais avoir une occasion de lui prouver ma reconnaissance!... »

Toute la tribu des Longues-Queues avait été capturée au profit du gouverneur de Ceylan. Sir Edward en avait récemment acquis une partie, parmi lesquels les plus chers amis de Siribeddi. Bien traités, bien nourris, bien soignés, ceux-ci

ne se plaignaient pas de leur sort. Petit à petit on s'était fait à l'esclavage. Seul le Grand-Chef était mort le cœur brisé. Pauvre Grand-Chef ! Il ne pouvait se pardonner de n'avoir pas su garder libre sa tribu. Mme Mahala avait pleuré d'abord son fils, « mais, » dit-elle à Siribeddi, « comme personne ne t'avait vu tomber, mon cœur maternel se refusait à admettre une telle pensée, j'avais fini par me persuader qu'au contraire tu étais toujours en liberté, et je me plaisais à me figurer qu'ayant trouvé une compagne digne de toi, vous étiez heureux ensemble dans nos grandes belles forêts. »

« Sans vous, répliqua Siribeddi, je ne pouvais pas être heureux. »

CHAPITRE XXI

CHEZ DES AMIS

Les transports de joie de Siribeddi et de ses amis n'étaient point passés inaperçus aux yeux de leurs mahouts. Miss Ellen, avec cette intuition que possèdent seuls les grands cœurs, avait tout de suite deviné la situation.

« Siribeddi a retrouvé ses parents, sa femme peut-être, et l'on me dirait qu'il était à leur recherche, que l'on ne m'étonnerait pas.

— Quelle imagination! ma fille, s'écria lord Merwyn. Serait-ce parce que vous êtes dans le pays de la poésie et du rêve, que vous vous laissez emporter par votre fantaisie?

— Ne vous moquez pas, cher père, riposta miss Ellen avec sa grâce habituelle, mon idée est absurde tant que vous voudrez, mais vous savez que lorsqu'il s'agit des éléphants, les faits les plus invraisemblables me paraissent naturels, je suis sûre que je n'aurai jamais à regretter d'avoir arraché ce bel animal à la vie de saltimbanque qu'il menait, et qui n'était sans doute pas de son goût.

— Maintenant que nous voilà possesseurs d'un animal

savant, dit lord Merwyn, qu'allons-nous en faire? Les seuls services qu'il nous rendra seront-ils de nous donner une représentation quand nous nous ennuierons? Nous en aurons vite assez, et il ne doit savoir que cela.

— Détrompez-vous, répondit sir Edward, l'homme qui me l'a vendu prétend qu'il a tous les talents; nous en jugerons plus tard; pour le moment, si vous le voulez bien, son emploi consistera à porter les nombreux objets que nous trouverons à notre goût le long de notre route; plus tard, quand nous en serons tout à fait sûrs, nous nous hasarderons à lui confier nos personnes.

— Et un beau jour, dit lord Merwyn, nous le verrons se mettre à danser sur ses pattes de derrière, tandis que l'un de nous sera sur son dos.

— Du tout, s'écria miss Ellen en riant, je réponds d'avance de sa sagesse. »

Et elle ferma la bouche de son père par un baiser.

« Ah! la petite câline, » murmura lord Merwyn vaincu.

Siribeddi fut donc adopté définitivement. Ses maîtres n'eurent pas lieu de s'en repentir. L'un des éléphants de sir Edward étant mort pendant le cours du voyage, ce fut lui qui le remplaça, à la satisfaction de tous.

« Voyez, dit miss Ellen, combien j'ai eu raison d'en avoir envie. »

Siribeddi se trouva alors en contact permanent avec M[me] Mahala et M. Jumbo qui portaient l'un le houdah de lord Merwyn et l'autre celui de Miss Ellen, véritables maisons ambulantes munies de portes et fenêtres garnies de rideaux, et si confortables que miss Ellen y passait la nuit quand on ne trouvait pas sur sa route les *bungalow*, ouverts aux voyageurs.

Lord Merwyn et ses compagnons voyageaient en touristes, sans se presser.

« Il faudrait des années pour connaître Ceylan, leur disait souvent sir Edward, il faudrait aussi parler la langue du pays.... »

Miss Ellen voulut l'apprendre, cette langue si douce et si harmonieuse, et ce fut le jeune Anglais qui devint son professeur. L'intimité des deux jeunes gens s'en accrut.

« Vous ne sauriez croire, disait sir Edward, combien de choses curieuses vous découvririez dans les livres sacrés des Cynghalais. Comme le dit M. Barthélemy Saint-Hilaire : « Ceylan a ses annales régulières et incontestables qui remontent à coup sûr au quatrième siècle de notre ère et selon toute apparence vont beaucoup plus haut encore. C'est peut-être le seul pays oriental qui puisse nous en offrir autant. »

Il racontait à la jeune fille les légendes qui font naître nos premiers parents *Adima* et *Héva* sur cette montagne que l'on nomme le Pic d'Adam, c'est, lui dit-il, M. Jacolliot qui le premier a traduit cette légende dans son livre *la Bible dans l'Inde*. « Adima, en sanscrit, signifie le premier homme, et Héva, ce qui complète la vie. Placés par le Seigneur dans l'île de Ceylan avec la recommandation expresse de n'en jamais sortir sans sa permission, Adima et Héva furent d'abord parfaitement heureux, mais ils se lassèrent de leur bonheur, et dans l'espoir de trouver un endroit plus beau que celui qu'ils habitaient, ils gagnèrent « la grande terre », l'Inde ; aussitôt les rochers sur lesquels ils avaient passé, s'abîmèrent dans les flots, quelques rocs aigus restant seuls visibles pour indiquer le passage que la colère céleste venait de détruire. De là le nom de Pont d'Adam donné à ce passage.

Adima et Héva étaient désormais voués, eux et leurs descendants, à la souffrance et à la mort. »

« Mais alors, dit miss Ellen quand elle entendit cette légende dans le temple même qui s'élève sur le sommet du Pic d'Adam, pourquoi ce temple est-il dédié à Bouddha ?

— Parce qu'il y a une double tradition sur ce lieu, répondit sir Edward, l'une prétendant qu'Adima laissa ici l'empreinte de son pied, avant de partir pour l'Inde, et l'autre, moins ancienne, faisant naître Bouddha à la place où nous sommes en ce moment.

— Il y en a même une troisième, dit lord Merwyn : si j'en crois notre guide, d'aucuns attribueraient cette empreinte à saint Thomas ; il va de soi que cette dernière tradition est la plus récente.

— J'en connais une quatrième, reprit sir Edward, les mahométans croient qu'après sa désobéissance, Adam, précipité du Paradis terrestre, fut jeté sur ce pic où il resta immobile sur un pied pour implorer le pardon céleste par des années de pénitence. Que de récits hyperboliques sur Ceylan si vous saviez ! Au moyen âge, les Chinois ne s'imaginaient-ils pas que les pierres précieuses que l'on trouve dans cette île étaient les larmes d'Adam cristallisées, ce qui explique, disaient-ils, leurs teintes merveilleuses et leur éclat incomparable.

— Mais regardez les dimensions de ce pied ! s'écria miss Ellen, saint Thomas, Bouddha ou Adima étaient donc des géants ? »

C'était une sorte d'excavation naturelle artificiellement agrandie. Une plaque d'or la recouvrait jadis, il y a longtemps qu'on y a substitué une plaque de métal doré. Lord Merwyn la mesura par curiosité.

« Un mètre cinquante de long », déclara-t-il.

Miss Ellen faillit partir d'un éclat de rire.

« Chut ! lui dit son père, nous avons auprès de nous des croyants ; ne blessons personne. Voyez-les faire leurs offrandes de fleurs et de rhododendrons, avec force salamalecs, génuflexions et invocations.

— Que disent-ils? demanda la jeune fille, ils répètent toujours le même mot.

– « *Sêdhon* — amen... » répondit laconiquement le jeune Anglais.

La cérémonie se terminait par un coup frappé sur une cloche, puis les fidèles allaient boire à une source sacrée qui sort de terre à peu de distance.

« Légende à part, dit miss Ellen, je ne crois pas qu'il existe dans le monde entier un panorama comme celui que nous avons sous les yeux ; c'est féerique.

— Oui, c'est merveilleux, murmura sir Edward, gagné par l'enthousiasme de la jeune fille.

— J'ai vu la Suisse entière, ajouta à son tour lord Merwyn, j'ai gravi des montagnes plus élevées que celle-ci, mais je ne connais rien qui puisse lui être comparé, même de loin. »

Le regard embrassait à la fois toute l'île de Ceylan : à l'horizon, où le ciel se confondait avec la mer, à peine moins bleue que lui ; au nord et à l'est s'élevaient les majestueuses montagnes qui entourent le royaume de Kandy, et dont la plus belle a la forme d'une cloche. Plusieurs cascades échappées des montagnes jetaient des diamants aux rayons du soleil. Des deux autres côtés s'étendaient des plaines immenses, verdoyantes et fertiles que d'innombrables rivières sillonnaient comme un réseau d'argent ; plus près de nos

voyageurs, à leurs pieds même, c'était une succession de précipices à en donner le vertige aux ascensionnistes les plus expérimentés.

« Je ne suis pas sans inquiétude sur la descente, malgré les marches taillées dans le roc, et les chaînes de fer attachées au flanc de la montagne, dit lord Merwyn. Ellen, ma fille, c'est une imprudence que j'ai faite en vous permettant de m'accompagner.

— Vous même, lord Merwyn, n'êtes vous pas fatigué? demanda sir Edward, il est trois heures et nous sommes partis avec l'aurore.

— Moi, je ne me plains de rien, dit miss Ellen, même quand nous étions dans l'intérieur des forêts et que nous ne jouissions pas de cette vue admirable, on se serait cru à la porte du Paradis terrestre, avec ces jasmins, ces citronniers et ces orangers dont nous étions entourés.

— Savez-vous, dit sir Edward, qu'une tradition prétend que le Paradis est toujours là, sur cette montagne.

— Où donc? demanda flegmatiquement lord Merwyn.

— Dans un endroit que nul ne saurait préciser; tous ceux qui ont essayé de le chercher ont péri misérablement, et un prêtre indou qui y aurait, dit-on, passé la nuit, en serait revenu fou.

— Par conséquent, ajouta miss Ellen en souriant, il n'a pu donner le moindre détail sur ce qu'il a vu; c'est grand dommage!... »

La descente comme la montée s'effectua sans accident.

« J'ai le pied sûr, dit miss Ellen, je puis aller partout. »

Elle ignorait, et sir Edward aussi, car autrement il se fût opposé à cette ascension; elle ignorait que les pèlerins payent souvent de leur vie la plus petite imprudence.

« J'aurais voulu être le premier Européen qui admira ce magnifique point de vue, ajouta l'intrépide jeune fille.

— Le premier Européen qui le vit, en 1827, lui répondit sir Edward, est justement un de nos compatriotes, le lieutenant Malcom. »

Siribeddi avait souvent gravi cette montagne dans sa jeunesse. Quels souvenirs ne lui rappelait-elle pas ! Cependant, ni lui ni ses parents n'avaient la pensée de quitter leurs maîtres pour reprendre leur vie errante ; tous, heureux désormais puisqu'ils étaient réunis, s'étaient juré de servir fidèlement sir Edward et miss Ellen, et quoiqu'il leur eût été facile de se sauver pendant les haltes nocturnes, ils restaient de plein gré dans leur domesticité. Quand ils entendaient au loin les cris de leurs frères sauvages, ils tressaillaient et poussaient à leur tour de sonores « coups de trompette ».

« Sans notre affection pour nos bons maîtres, que nous aurions vite fait de revenir, tous ensemble, dans nos forêts ! » criaient-ils dans leur langage...

Après leur ascension au Pic d'Adam, les Anglais se dirigèrent vers Kandy, cette ville des anciens rajahs de Ceylan. Ils prenaient, pour obéir à miss Ellen, « le chemin des écoliers », s'arrêtant partout où il plaisait à la jeune fille de séjourner.

« Les rois devaient se trouver en sûreté avec toutes ces fortifications naturelles, disait miss Ellen, lorsqu'arrivés à une altitude de plus de douze cents mètres, il fallait recommencer des descentes et des montées interminables.

— La route que nous suivons en ce moment n'existait pas autrefois, répondit sir Edward, elle est l'œuvre de sir Barnes, gouverneur de Ceylan en 1820 ; pour la tracer, il a fallu des prodiges de travail et de volonté.

— Mais aussi quel pittoresque, s'écria miss Ellen, plus nous approchons de Kandy et plus c'est merveilleux! »

De temps en temps, l'on apercevait dans les endroits solitaires, quelques temples bouddhistes dont les prêtres revêtus de robes jaunes, s'en allaient, tête découverte et rasée, quêter leur nourriture. Tenant à la main un large éventail pour se voiler la face lorsque quelqu'un des nombreux objets sur lesquels leur religion leur défend de jeter les yeux s'offrait à leur vue, ils marchaient silencieusement, à pas comptés et les yeux baissés, et ils portaient pendu au cou leur vase aux aumônes, dans les moments où ils ne s'en servaient pas.

« Ils me rappellent de point en point la description qu'en fait Spence Hardy, » disait lord Merwyn.

Ou bien c'était quelque paria, quelque Rhodhya, qui à l'approche des voyageurs poussait des cris perçants pour avertir les passants d'attendre qu'il se fût caché dans les bois.

Ces manœuvres intriguaient fort miss Ellen. Sir Edward lui expliqua que les Rhodyas étaient, aux yeux de la population de Ceylan, des êtres abjects, immondes, dont la vue seule est une souillure pour les autres castes. Tout leur est défendu : entrer dans un village, tirer de l'eau à un puits, et même cultiver la terre. Ils vivent au fond des bois, comme jadis les lépreux.

« Les malheureux! » s'écria miss Ellen.

Les beautés de la route distrayaient les voyageurs de cette impression pénible.

Non loin de Kandy, sir Edward fit remarquer à miss Ellen un tunnel.

« C'est à cela que nous devons d'être tranquilles possesseurs de Ceylan », lui dit-il.

— Je ne vois pas trop le rapport, s'écria la jeune fille.

— Un prophète d'ici avait prédit que le royaume de Kandy périrait « quand un bœuf traverserait une certaine colline et qu'un homme à cheval passerait sous un certain rocher ». Grâce à sir Barnes, la malle-poste passe tous les jours ici. Les Kandyens ont pensé que les dieux étaient contre eux, et ils se sont soumis.

— Pauvres gens, murmura miss Ellen, pauvre peuple déchu !... Et voilà tout ce qui reste de leurs splendeurs d'autrefois, dit-elle en désignant du doigt les dômes des monuments de Kandy. Comment une race peut-elle disparaître à ce point ?

— Et que reste-t-il, je vous prie, de tant de villes fameuses de l'antiquité ? Babylone, Ninive, Palmyre, Carthage et tant d'autres? De Jérusalem même que reste-t-il ? Et dans mille ans d'ici où seront nos grandes capitales? Savez-vous que les ruines d'Anaradjapourah que nous visiterons bientôt, remontent à plus de douze siècles ? »

Rien de plus pittoresque que Kandy, au bord d'un lac en miniature au milieu duquel s'élève une île minuscule entièrement couverte par un bâtiment autrefois harem du roi.

« C'est ravissant ! » dit miss Ellen.

Elle était très pressée de voir en détail les monuments de la ville : innombrables palais majestueux, dagobas, d'une blancheur éclatante, tous en forme de cloche surmontée d'une flèche.

« Ces dagobas, lui expliqua sir Edward, sont autant de temples élevés sur une relique de Bouddha, mais dans tous les cimetières indiens vous retrouvez en petit une construction identique sur chaque tombe.

Le palais des Rajahs, quoique moins ancien qu'on ne le

croit, puisqu'il ne remonte qu'à la fin du seizième ou au commencement du dix-septième siècle, intéressa vivement la jeune fille; quant aux temples hindous ou bouddhistes elle les trouva généralement mal entretenus; le plus curieux était sans contredit celui qui contient le *Dalada*, dent attribuée à Bouddha, et qui, depuis des siècles, est adorée par des millions de fidèles.

— Ce morceau d'ivoire, jauni par le temps, ressemble bien plus à une dent de crocodile qu'à une dent humaine, dit lord Merwyn en sortant du temple.

— Cette dent, répondit sir Edward, a subi toutes sortes de vicissitudes et donné lieu à des guerres sans fin ; d'après des documents certains, elle aurait été brûlée à Goa en 1560, ce qui n'empêche pas deux dents fausses de paraître simultanément à Ceylan et dans l'Inde.

— Vrai ou fausse, dit miss Ellen, j'aime à me rappeler celle que nous venons de voir au fond d'un lotus d'or sous le plus petit d'une série de dômes dorés rentrant les uns dans les autres comme des gobelets de prestidigitateur, et il me plaît de penser aux offrandes que les dévots font à leur relique. Quelle profusion de fleurs, et avec quel goût on les arrange! »

Sir Edward ajouta :

« Vous pourriez y revenir chaque jour, chaque jour vous verriez la décoration changée, et ces milliers de fleurs, d'une espèce différente.

— Il n'y a que l'Inde pour se permettre pareil luxe, » riposta miss Ellen.

Après Kandy, nos voyageurs visitèrent Anaradjapourah qui, avec ses ruines colossales de palais et de dagobas, est un des endroits les plus curieux de Ceylan, du monde entier, pourrait-on dire.

Miss Ellen s'écria :

« Quelle innombrable quantité de colonnes brisées au milieu de ces débris de statues rongées par le temps et que la végétation cache en grande partie! Ce palais devait être immense.

— Il y en avait plusieurs, lui dit sir Edward, et principalement des temples avec de vastes appartements pour les prêtres : le *Palais de Bronze*, ainsi nommé parce qu'il avait une toiture recouverte de plaques de bronze; le *Palais du Paon*, bâti il y a quinze ou dix-huit cents ans, et autres endroits sacrés où l'on brûlait les rois, où la famille royale se répandait en lamentations sur le sort de ses morts, etc., etc.

— Mais alors, répartit la jeune fille, il a fallu des siècles pour élever toutes ces constructions.

— Vingt générations de rois y ont employé leurs trésors et la vie de leurs sujets.

— Que de travail inutile, que de forces mal dépensées! murmura lord Merwyn.

— Croiriez-vous, reprit sir Edward, que pour ce seul Palais de Bronze il n'y avait pas moins de seize cents colonnes monolithes de granit? L'édifice avait neuf étages et contenait mille appartements pour les prêtres. Notre compatriote, sir Emerson Tennent, à qui j'ai souvent recours pour vous donner des détails scrupuleusement exacts, nous a appris que le *Hall* de ce gigantesque monument était supporté par des piliers dorés reposant sur des statues de lions ou d'éléphants, que les murs en étaient ornés de fleurs et d'arabesques formées par des pierres précieuses, et qu'enfin le trône d'ivoire qui s'élevait au centre avait d'un côté un soleil d'or et de l'autre une lune d'argent.

— On croirait entendre un conte des *Mille et une Nuits*, dit miss Ellen.

— N'y a-t-il pas un peu d'exagération? demanda son père.

— Non, répondit sir Edward, un des livres sacrés des Cynghalais le décrit tout au long.... Vous ne connaîtriez pas Ceylan si je ne vous montrais aussi l'arbre Bo, « l'illustrissime, le suprême seigneur, l'arbre sacré Bo », qui est l'arbre le plus ancien de l'univers.

— Qu'est-ce que cela? s'exclama lord Merwyn.

— Parlez-en avec respect, dit sir Edward. Il n'a pas moins de deux mille cent quarante-sept ans, si nous en croyons les livres sacrés.

— Eh bien, voilà qui peut compter! s'écria la jeune fille.

— Si l'on en croit les botanistes, dit lord Merwyn, les châtaigniers du mont Etna auraient des âges variant entre mille et cinq mille ans. Votre arbre Bo serait jeune à côté d'eux.

— Sur quoi repose l'âge présumé de ces châtaigniers? dit sir Edward, sur de simples conjectures, tandis que l'on sait la date exacte de la plantation de ce vénérable *Bo*. Une prophétie annonçait qu'il « prospérerait et resterait vert à tout jamais » et je dois dire qu'il a l'air très bien portant, quoique tout en lui présente l'aspect de la plus haute vieillesse, et qu'on ait été forcé de le soutenir par une sorte de maçonnerie.

— J'admets qu'un arbre fut planté alors, mais, objecta lord Merwyn, qui prouve que celui dont vous me parlez est bien le même? n'a-t-il pu être remplacé par un autre? Les prêtres hindous se jouent quelquefois de la crédulité de leurs fidèles!...

— La mort de cet arbre eût été un deuil pour la popu-

lation de l'île, répondit sir Edward, nous en retrouverions trace dans leur histoire. Vous verrez les marches par lesquelles on arrive au temple, usées par les pieds des pèlerins, et les figures grotesques qui décorent le temple, êtres fantastiques, animaux bizarres, éléphants à corps d'homme, ou hommes à tête d'éléphant, tout prouve son antiquité.

— Tu entends, Siribeddi, s'écria miss Ellen, tes pareils jouaient un grand rôle dans les monuments d'autrefois.

— Puisque vous apprenez à Siribeddi quels honneurs on a rendus aux siens, ajouta sir Edward, dites-lui combien les Hindous en parlent souvent dans leurs livres sacrés et leurs légendes. Ils enseignent que « le roi des éléphants » a l'insigne honneur de servir de monture à *Indra*, un de leurs dieux; ils croient que le monde est supporté par huit éléphants tournés vers les quatre points cardinaux et les quatre points intermédiaires nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest, et, comme de juste, pour de si grands personnages, partout ils font figurer l'éléphant dans l'architecture ou dans la décoration de leurs temples.

— Redresse-toi, Siribeddi, s'écria en riant miss Ellen, et salue avec ta trompe sir Edward qui veut bien t'éclairer sur ton importance dans les siècles passés. »

Siribeddi poussa un petit grognement.

« Voyez, il vous répond, » dit aussitôt la jeune fille.

Et elle caressa son éléphant favori pour le récompenser de son à-propos.

« Décidément, les hommes ont une grande supériorité sur nous, pensait Siribeddi; que de choses nous ignorons qu'ils savent pour les avoir apprises dans des livres, et cependant nous vivons trois fois la vie d'un homme, mais nous ne

possédons que notre propre expérience et celle que nos pères nous ont transmise de vive voix, tandis qu'ils bénéficient de toute celle de leurs ancêtres, grâce à l'écriture ».

— « Comme tu es sérieux, Siribeddi, lui dit miss Ellen, songes-tu à ce que nous venons de t'apprendre et regrettes-tu de n'avoir pas vécu dans ce temps-là ? »

« Je me trompais tout à l'heure, réfléchit Siribeddi qui n'avait pas entrepris de répondre à miss Ellen. Nous avons aussi notre supériorité sur les hommes, nous comprenons tout ce qu'ils nous disent, tandis que notre langage ne leur est compréhensible qu'à de rares intervalles ».

« Puisque vous aimez tant les légendes, miss Ellen, reprit sir Edward, je ne puis vous laisser passer devant le *Maha-Lowa-Paya* sans vous raconter celle qui en fait le lieu de captivité de la belle *Sita*. C'est même mieux qu'une légende, c'est de l'histoire.

— Je ne suis que plus curieuse de l'entendre, dit la jeune fille.

— Vous saurez donc, reprit sir Edward, qu'un certain roi de Ceylan qui fit beaucoup pour l'embellissement de ses États et surtout de sa capitale, Sri-Lanka-Poor, le roi Rawana ayant à se plaindre du roi d'Oude ou Aoude lui enleva sa femme Sita et la cacha au fin fond des forêts de Lanka.

— Ici même? interrompit miss Ellen.

— Ici même. Rama découvrit que Rawana retenait sa femme prisonnière et vint mettre le siège devant Sri-Lanka-Poor, cette ville superbe qui, si l'on en croit la légende, se voyait de l'autre côté du Pont d'Adam.

— C'était un peu loin pour bien la distinguer, dit lord Merwyn en souriant d'un air d'incrédulité, continuez, je vous prie, sir Edward.

— Le Ramayana, le plus vieux des poèmes épiques, raconte tout au long la guerre de Rama et de Rawana et le siège de *Sri-Lanka-Poor* qui ne dura pas moins de douze ans.

— Cela rappelle le siège de Troie, dit miss Ellen.

— Oui, dit sir Edward, cela le rappelle même à tel point que l'orientaliste Dubois de Jancigny et notre compatriote Forbes ajoutent que c'est pendant ce siège, dont on ne peut mettre en doute l'authenticité, et non pendant le siège de Troie, qu'a été inventé le jeu d'échecs.

— Pas possible, s'exclama lord Merwyn.

— Si cela intéressait le moins du monde miss Ellen, reprit sir Edward, je pourrais vous révéler les noms des pièces dont se servaient les amis de Rama pour jouer aux échecs.

— Je serais curieuse de les connaître, dit la jeune fille.

— Voici, avec la traduction en regard et les pièces dont nous nous servons maintenant, répondit sir Edward en les écrivant vivement sur son carnet.

Raja — roi — le roi.

Mantri — ministre — la reine.

Hasti — éléphant — (en anglais l'évêque, en français le fou).

Aswa — cheval — le cavalier.

Ratha — chariot de guerre } la tour.
Roka — vaisseau }

Pedatika — fantassin — pion.

— J'ai à peine besoin de vous dire, ajouta galamment le jeune homme, que ce fut la femme de Rama qui inventa ce jeu; les femmes de tous temps et de tous pays ont toujours eu de bonnes pensées.

— Merci du compliment, répondit miss Ellen, mais vous

ne m'avez pas dit qui avait eu le dessus dans cette guerre, ni si la belle Sita parvint à revoir son époux.

— Rawana finit par être tué et Rama, vainqueur, retourna avec sa femme dans son royaume d'Aoude, où, dit la légende, il vécut comme le roi le plus puissant et passa dieu à sa mort. »

Un jour les voyageurs traversèrent le village même où Siribeddi avait si longuement fait tourner un moulin à huile de coco. Siribeddi reconnut si bien le lieu de sa captivité, que, de peur d'être repris par son ancien maître, il ne voulut jamais passer par l'endroit où demeurait celui-ci.

« Capricieux animal, » dit lord Merwyn en haussant les épaules.

Pendant que les voyageurs se reposaient, l'ancien maître de Siribeddi l'aperçut, et l'ayant reconnu à une marque qu'il avait à l'épaule, il le réclama à lord Merwyn, ou plutôt à sir Edward, qui, seul, entendait sa langue.

« Cet animal est à moi, disait-il, on me l'a volé ou il s'est enfui. Faites-le amener, je parie qu'il m'obéit, ce que ne ferait jamais un éléphant qui me serait inconnu. »

On fit avancer Siribeddi.

« Hélas ! pensa celui-ci, mes beaux jours sont finis, sir Edward m'a rendu à mon ancien maître. »

« A genoux, dit l'Indou, à genoux tout de suite. »

Le pauvre Siribeddi obéit.

« Vous voyez? s'écria l'Indou triomphant. »

La répugnance de l'éléphant à passer devant sa maison était une preuve à l'appui des dires de cet homme, mais miss Ellen s'était attachée à Siribeddi, et sir Edward ne voulait pas la priver des services d'un animal qui lui plaisait.

« J'ai acheté Siribeddi à plus de cent lieues d'ici, dit-il;

je ne puis admettre que ce soit le même que celui que vous réclamez et qui m'a été vendu en bonne forme. Je veux bien le payer une seconde fois, quant à vous le donner sur des indices aussi peu certains, je ne le puis. »

Une grosse somme d'argent apaisa l'Indou.

« Je ne crois pas un mot de son histoire » dit lord Merwyn.

Miss Ellen y avait ajouté foi. Cela la confirma dans son hypothèse que Siribeddi avait quitté volontairement son maître pour chercher ses parents.

Siribeddi fut rempli d'une joie indicible quand il vit que l'on continuait le voyage avec lui, mais il avait appris à refouler ses sentiments, il craignait que trop de véhémence lui nuisît aux yeux de son maître, et il se tut.

« Que n'ai-je l'occasion de sauver la vie de miss Ellen! » se disait-il tout bas.

Cette occasion ne se présentant pas, Siribeddi saisissait tous les prétextes pour montrer son affection à sa maîtresse. La jeune fille ne s'y trompait pas. Elle gâtait son ami à quatre pattes; elle lui parlait, lui donnait du sucre et des gâteaux, le caressait et s'en occupait à tel point, que Jack en était presque jaloux et que sir Edward l'était tout à fait de l'attention qu'elle accordait à un simple animal. Le jeune homme ne savait pas qu'une des raisons pour lesquelles Ellen affectionnait Siribeddi était qu'il lui venait de lui.

Nos voyageurs parcoururent en tous sens l'île de Ceylan. Miss Ellen voulait *tout* voir : les rivières qui charriaient des grenats et les villages du nord aussi propres et aussi coquets que ceux du sud le sont peu!... Elle assista à la pêche des perles dans une grande baie peuplée d'huîtres perlières. Ce fut un spectacle très intéressant,mais si connu que nous

nous hasarderons à peine à en dire quelques mots. Chacun sait que les plongeurs s'attachent aux pieds une lourde pierre pour arriver plus vite au fond de la mer; qu'ils se tiennent d'une main à une corde attachée à leur embarcation, tandis que de l'autre ils ramassent vivement les huîtres qu'ils jettent dans un filet pendu à leur ceinture, qu'ils restent sous l'eau trente à quarante secondes, selon leur habileté, et parfois reviennent à la surface, rendant le sang par les narines, tant ils ont dû faire un violent effort pour retenir leur respiration.

« Et, dit lord Merwyn, chacune de ces huîtres contient-elle une perle?

— Oh! non. La perle étant, comme vous savez, une maladie de l'huître, une sorte d'excroissance formée très probablement par un corps étranger introduit dans la matière nacrée que nous appelons en anglais « mère de perle » (mother of pearl), on en ouvre souvent beaucoup sans trouver la moindre perle.

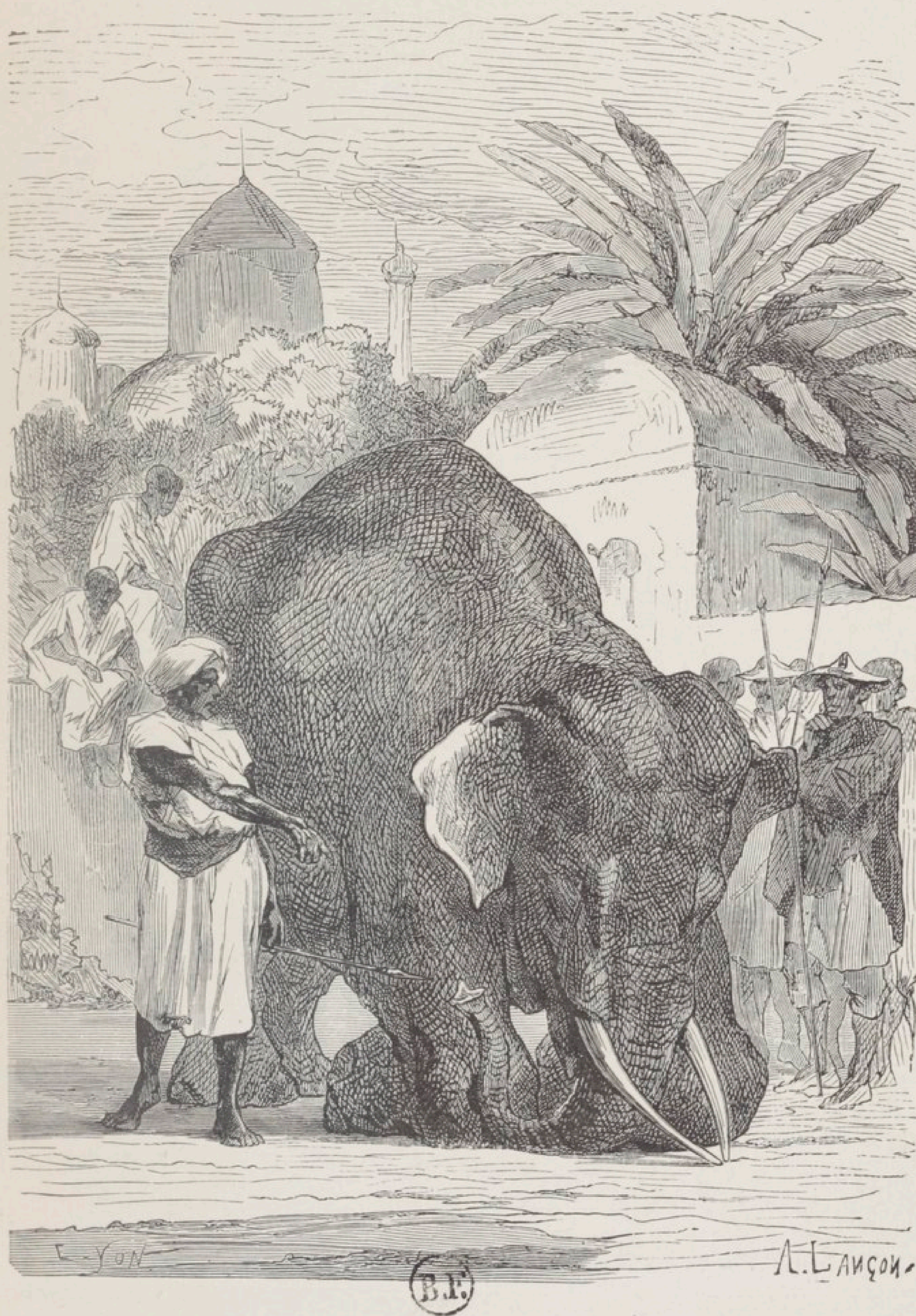
— Cette vie doit user vite les plongeurs, fit observer flegmatiquement lord Merwyn.

— En effet, ils meurent tous très jeunes.

— Les malheureux, murmura miss Ellen, c'est à ne plus oser se parer de perles quand on sait quelle peine il a fallu pour les trouver!

— C'est un triste métier qu'ils font là, ajouta sir Edward, vous avez raison, miss Ellen, bien des élégantes hésiteraient à porter ces colliers aux doux reflets si elles pensaient à tous ceux qui ont perdu la vie pour les recueillir. Les requins sont là, aux aguets, et il est rare qu'il n'y ait pas mort d'hommes dans ces pêches. Vous frissonnez, chère miss Ellen, pardonnez-moi de vous attrister, de vous ennuyer, peut-être.

XXIII



LE PAUVRE SIRIBEDDI OBEIT. (p. 242.)

— Cela ne m'ennuie pas du tout, s'écria miss Ellen. Quel dommage que nous soyons arrivés à la fin de notre voyage. Je voudrais ne jamais retourner en Angleterre, je ne pourrai plus m'habituer à son climat brumeux après avoir vécu dans un tel rêve.

— Il ne tiendrait qu'à vous de rester toujours à Ceylan, » soupira sir Edward.

CHAPITRE XXII

CONCLUSION

Dix années se sont écoulées depuis que miss Ellen a fait ce voyage dans l'île de Ceylan; serez-vous bien étonné, ami lecteur, si je vous dis qu'elle y est encore, et qu'elle n'a quitté l'île enchanteresse que pour faire un court séjour en Angleterre où lord Merwyn était retourné seul? Mais miss Ellen n'est plus miss Ellen, elle est l'heureuse femme de sir Edward et l'heureuse mère de trois *babies* blancs et roses. Sir Edward déclare à qui veut l'entendre qu'ils ont trouvé le paradis terrestre et qu'ils ne veulent pas sortir de Ceylan, de peur de le perdre à tout jamais comme Adima et Héva. Moi, je crois qu'ils seraient heureux partout, ensemble, mais combien ils le sont en leur habitation princière, sous ce ciel adorable, dans cet endroit favorisé entre tous par la nature. La seule ombre à leur bonheur est qu'il faudra se décider à se séparer de leurs fils quand ils seront un peu plus grands; mais leur petite Nelly leur restera, et puis, tôt ou tard, ne faut-il pas se résigner à voir ses enfants s'envoler loin du toit paternel? Quand Hubert et Charlie reviendront

après avoir fait leurs études en Europe, ils ne jouiront que mieux du plaisir de retrouver leur belle patrie.

Tous nos amis sont au complet. Jack est bien vieux, mais si choyé, si aimé par les enfants de lady Ellen, qu'il vivra probablement plus que la vie ordinaire des singes; quant aux éléphants, qu'est-ce que dix ans pour eux? M. Jumbo et Mme Mahala sont attachés au service spécial de sir Edward et de sa femme; Yousouh, le Philosophe et les autres font des travaux dans la plantation, on ne les surmène pas, et le Philosophe leur dit souvent :

« Tout le monde travaille ici-bas, pourquoi serions-nous exempts de la loi commune? Je rougirais de reprendre ma vie de fainéantise, maintenant que je sais qu'il en est une autre. ».

Le rôle de Siribeddi dans la maison, vous ne le devineriez jamais, c'est de soigner les *babies.* Il n'est pas besoin de gouvernante avec lui, il les promène partout, les protège contre toute mauvaise rencontre, et satisfait leurs moindres caprices : fleurs, fruits, nids d'oiseaux et jusqu'à ces jolies perruches cynghalaises, sortes de petites *inséparables* bleues et vertes, exclusivement nourries du jus sucré de la canne à sucre, et si attachées à leur pays natal qu'elles meurent dès qu'on essaye de les transporter ailleurs. Les chers mignons ne désirent rien que Siribeddi ne le leur donne aussitôt. Malheur à l'imprudent qui toucherait aux enfants de sir Edward, Siribeddi le tuerait net. Hubert, Charlie et Ellen adorent cette bonne d'enfants modèle, ils ne peuvent se passer de leur grand ami Siribeddi et lui font mille caresses.

Siribeddi a reporté sur eux toute l'affection qu'il avait pour leur mère, et s'il n'a pu sauver la vie de lady Ellen, l'occasion ne s'en étant encore pas présentée, on peut dire

qu'il a fait plus pour sa chère maîtresse, car sans lui elle n'aurait plus sa fille bien-aimée.

C'était l'été dernier, Nelly avait juste six ans; un jour, pendant l'absence de ses parents, elle disparut de la plantation. Siribeddi était avec Hubert et Charlie, sans quoi personne n'eût osé s'approcher de l'enfant, sa favorite. La mère à son retour faillit devenir folle! Sir Edward courut de tous côtés et mit ses serviteurs en campagne sans pouvoir découvrir aucune trace de sa fille. La maison était dans la désolation; au lieu de s'appeler Delight-House — la maison des délices — elle eût pu s'appeler la maison du deuil.

Siribeddi semblait comprendre la douleur générale; il cherchait partout la petite Nelly, et ne la trouvant pas, poussait des hurlements de colère, des rugissements épouvantables.

« Nelly est partie, lui dit lady Ellen en voyant son émoi, elle est partie, nous ne la reverrons plus jamais; trouve-la, Siribeddi, je n'ai plus confiance qu'en toi. »

« Comment Ellen peut-elle croire que cet animal la comprend? pensait sir Edward. Quelque intelligence qu'elle lui accorde, ceci est par trop fort! »

Siribeddi avait si bien compris sa maîtresse qu'il partait le jour même et que trois semaines après, couvert de blessures, il ramenait Nelly saine et sauve.

La fillette, trop jeune pour pouvoir donner beaucoup de détails sur son enlèvement, raconta dans son langage enfantin que son gros ami s'était battu avec les « méchantes gens » qui l'avaient emmenée, et qu'il l'avait emportée. Elle n'avait plus peur puisque Siribeddi était là. L'éléphant courait, courait toujours. Quand Nelly avait faim ou sommeil, il lui cueillait des fruits ou lui arrangeait un lit de mousse. Il

devait lui aussi prendre quelque nourriture, mais évidemment, il ne s'était point reposé car il semblait mort de fatigue et d'épuisement.

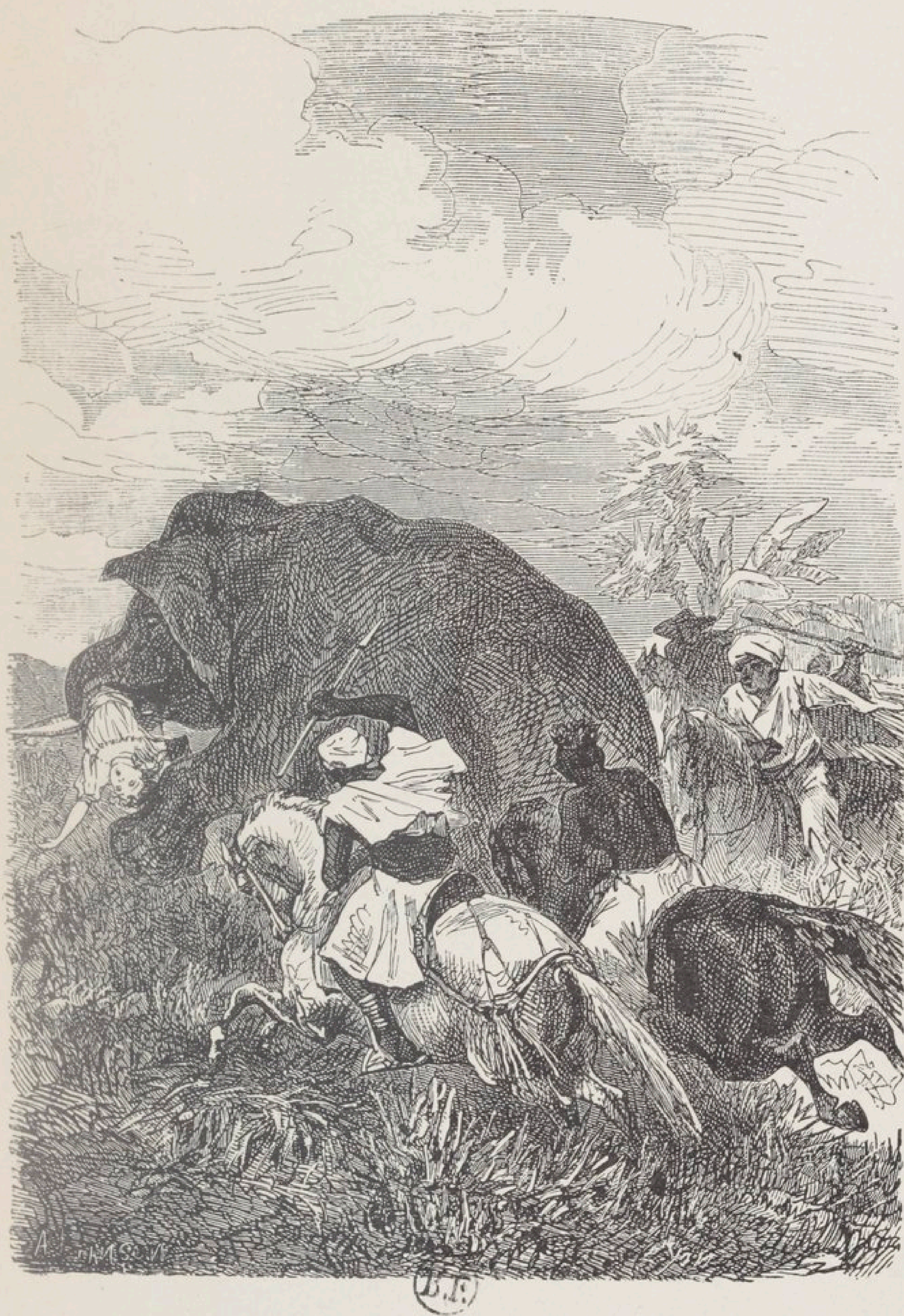
A ceux qui contesteraient la possibilité d'un tel fait, je dirai que, dans des circonstances analogues, une fillette fut sauvée dans l'Inde par un éléphant, Mme Jacolliot l'affirme dans son livre *Trois mois sur le Gange*.

On crut longtemps que Siribeddi n'y survivrait pas, mais ses blessures se cicatrisèrent et bientôt il ne lui resta de son aventure qu'une inquiétude constante de voir enlever de nouveau la petite Nelly. Tous les étrangers étaient l'objet de sa méfiance, et, souvent, la nuit, il montait la garde à la porte de la fillette.

Maintenant, il ne fait que ce qu'il veut; il va et vient dans la plantation au gré de ses désirs et mène la vie la plus heureuse qu'un éléphant puisse rêver.

Il eût pu se marier, il ne l'a pas voulu: Hubert, Charlie, Nelly et leur chère maman suffisent à son cœur, en dehors de ses affections de famille. Selon toute probabilité, il coulera de longs jours filés d'or et de soie, et comme les gens heureux n'ont pas d'histoire, c'est ici que nous nous séparerons de notre ami Siribeddi.

XXIV



IL L'AVAIT EMPORTÉE SUR SA TROMPE. (P. 251.)

Post-scriptum

Les aventures de Siribbedi s'étant passées dans la première moitié de ce siècle, ceux de nos lecteurs qui se sont intéressés au pays dans lequel il vivait ne seront peut-être pas fâchés de savoir ce qu'est devenue Ceylan de nos jours. Un auteur anglais qui a accompagné le prince de Galles dans son voyage dans l'Inde, M. Ferguson, le leur apprendra en son très intéressant petit volume intitulé *Ceylan en* 1883.

Ceylan a bien changé depuis le temps où Siribeddi et ses parents erraient dans la jungle; les éléphants sauvages en bien moins grand nombre qu'autrefois se sont réfugiés dans les endroits les plus inaccessibles de l'île, car à mesure que la population s'accroissait (elle a presque doublé) on défrichait et cultivait nombre de terres autrefois en friche.

Maintenant, un chemin de fer s'étend entre Kandy et Colombo, et même au delà, le long de la mer, dans un district des plus populeux. Il y a 178 milles de railways ouverts ou en construction et on peut envoyer un télégramme à ses amis d'Angleterre du milieu des ruines d'Anaradjapourah.

M. Ferguson ajoute que le revenu de l'île a quadruplé, son commerce est devenu seize à vingt fois plus grand.

Selon lui, c'est, à tous points de vue, un Eldorado pour les émigrants.... Il y a à Ceylan, dit-il encore, un collège médical dont les cours sont très suivis et qui a formé des docteurs distingués ; il y a aussi une sorte d'École de droit et maintes écoles primaires où les petits Cynghalais apprennent l'anglais et reçoivent une instruction élémentaire.

Enfin il affirme, chose rare chez un Anglais que « Ceylan est la plus belle île du monde, *plus belle même que l'Angle-*

terre, » et engage fortement les voyageurs à aller y passer l'hiver. « C'est si facile, dit-il, un trajet de dix-huit à vingt et un jours par Brindisi ou par Marseille, coûte mille francs en seconde classe, seize cents francs en première, et six mois de séjour pour deux personnes, y compris les frais de voyage dans l'intérieur de l'île, ne dépasseraient pas trois cents livres sterling (7500 fr.). » Et M. Ferguson, comme ses devanciers, ne tarissant pas en éloges sur la belle *Lankâ*, il ne nous reste plus qu'à souhaiter que quelques-uns de nos lecteurs aient la bonne fortune de la contempler par eux-mêmes. S'ils y rencontrent un éléphant du nom de Siribeddi, qui sait, ce sera peut-être notre ami.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

33 813. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

La première Série, tomes I à LX

ANNÉES 1864 A 1894

renferme comme œuvres principales :

JULES VERNE : L'Ile mystérieuse, Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le Pays des Fourrures, Michel Strogoff, Aventures de Maître Antifer, P'tit Bonhomme, Le Château des Carpathes, Mistress Branican, César Cascabel, Famille sans Nom, Deux Ans de Vacances, Nord contre Sud, Un Billet de Loterie, L'Étoile du Sud, Kéraban-le-Têtu, L'École des Robinsons, La Jangada, La Maison à vapeur, Les Cinq cents millions de la Bégum, Hector Servadac. — J. VERNE et A. LAURIE : L'Épave du Cynthia. — P.-J. STAHL : La Morale familière (cinquante contes et récits), Les Contes anglais, La Famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, La Matinée de Lucile, Le Chemin glissant, Une Affaire difficile, L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot, Maroussia, Les Quatre Filles du docteur Marsch, Le Paradis de M. Toto, La Première Cause de l'avocat Juliette, Un Pot de crème pour deux, La Poupée de Mlle Lili. — STAHL et LERMONT : Jack et Jane, La petite Rose. — STAHL et MULLER : Le nouveau Robinson suisse. — Jules SANDEAU : La Roche aux Mouettes. — Hector MALOT : Romain Kalbris. — VIOLLET-LE-DUC : Histoire d'une Maison. — Jean MACÉ : Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, L'Anniversaire de Waterloo, Le Gulf-Stream, La Grammaire de mademoiselle Lili, Un Robinson fait au collège, La France avant les Francs, Les Soirées de Tante Rosy. — E. LEGOUVÉ, de l'*Académie* : Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, Un Premier Symptôme, Sur la Politesse, Un Péché véniel, Diplomatie de deux Mamans, Leçons de lecture, Une élève de seize ans. — Victor DE LAPRADE : Petit Enfant, Petit Oiseau, L'Absent, Rendez-vous ! La France, La Sœur aînée, L'Enfant grondé, Le Livre d'un Père, etc. — MULLER : La Jeunesse des Hommes célèbres. — Lucien BIART : Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, Monsieur Pinson, Deux enfants dans un parc. — S. BLANDY : Le Petit Roi, L'Oncle Philibert. — G. ASTON : L'Ami Kips. — Maurice BLOCK : Causeries d'Économie pratique. — BÉNÉDICT : Les Vilaines Bêtes, Le Noël des petits Ramoneurs, Les charmantes Bêtes, etc. — Gustave DROZ : Vieux Souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge. — LABOULAYE : Le Pacha berger. — P. LACOME : La Musique au foyer. — E. VAN BRUYSSEL : Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier. — DICKENS : Histoire de Bébelle, Une Lettre inédite, Septante fois sept, L'Embranchement de Mugby. — H. FAUQUEZ : Pâquerette, Le Taciturne, Souvenirs d'une Pensionnaire, etc. — A. GENIN : Le petit Tailleur, Marco et Tonino, Deux Pigeons de Saint-Marc. — P. NOTH : Curiosités de la vie des Animaux. — H. HAVARD : Notre vieille Maison. — P. CHAZEL : Le Chalet des Sapins, Riquette. — F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Les deux Tortues, Ce qu'on faisait à un bébé quand il tombait, Histoire d'une bande de Canards, La Vieille Casquette, etc. — A. DEQUET : Mon Oncle et ma Tante. — A. BADIN : Jean Casteyras. — E. EGGER, de l'*Institut* : Histoire du Livre. — A. LAURIE : Le Rubis du grand Lama, Axel Ebersen (le Gradué d'Upsala), Mémoires d'un Collégien russe, Le Bachelier de Séville, Une Année de collège à Paris, Scènes de la vie de collège en Angleterre, Mémoires d'un Collégien, L'Héritier de Robinson, De New-York à Brest en 7 heures, Le Secret du Mage. — Dr CANDÈZE : La Gileppe, Aventures d'un Grillon, Périnette. — C. LEMONNIER : Bébés et Joujoux. — — J. LERMONT : Kitty et Bo, L'Aînée, Les jeunes Filles de Quinnebasset. — TH. BENTZON : Geneviève Delmas, Contes de tous les Pays. — E. DIENY : La Patrie avant tout. — C. LEMAIRE : Le Livre de Trotty. — G. NICOLE : Le Chibouk du Pacha. — GENNEVRAYE : Marchand d'Allumettes, Théâtre de Famille, La petite Louisette. — BERTIN : Voyage au Pays des Défauts, Les deux côtés du Mur, Les Douze. — P. PERRAULT : Pas-Pressé, Les Lunettes de Grand'Maman, Les Exploits de Mario. — B. VADIER : Histoire d'une poupée, Blanchette, Comédies et Proverbes. — I.-A. REY : Les Travailleurs microscopiques. — RIDER-HAGGARD : Découverte des Mines de Salomon. — GOUZY : Voyage au Pays des Étoiles, Promenade d'une Fillette autour d'un Laboratoire. — BRUNET : Les Jeunes Aventuriers de la Floride. — ANCEAUX : Blanchette et Capitaine. — ANDRÉ VALDÈS : Le Roi des Pampas. — ALF. RAMBAUD : L'Anneau de César. — DE NOUSSANNE : Jasmin Robba. — CHATEAU-VERDUN : Monsieur Roro. — M. BARBIER : Bempt. — MARSHALL : Jack (Histoire d'un éléphant). — Une grande Journée, Plaisirs d'hiver, Pierre et Paul, La Chasse, Les petits Bergers, Mademoiselle Lili à Paris, Les Frères de Mademoiselle Lili, La Mère Bontemps, Papa en Voyage, La Vocation de Jujules, par UN PAPA.

Les petites Sœurs et les petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familières, textes de P.-J. STAHL.

Nouvelle série. — Années 1895 et 1896

Œuvres principales parues :

JULES VERNE : L'Ile à hélice, Face au drapeau, Clovis Dardentor. — ANDRÉ LAURIE : Atlantis, l'Écolier d'Athènes. — GENNEVRAYE : Les Petits Robinsons du Rocher. — AIMÉ GIRON : La Famille de la Marjolaine. — NEUKOMM : Les Normands en Amérique en l'an mille. — P. PERRAULT : Ma sœur Thérèse. — TH. BENTZON : La Rose blanche. — Contes, nouvelles, scènes enfantines diverses.

Illustrations par ATALAYA, BAYARD, BENETT, BECKER, CHAM, GEOFFROY, L. FRŒLICH FROMENT, LAMBERT, LALAUZE, LIX, ADRIEN MARIE, MEISSONIER, DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, RIOU, G. ROUX, TH. SCHULER, etc., etc.

LES NOUVEAUTÉS POUR 1896-1897 SONT INDIQUÉES PAR UNE †
Les ouvrages précédés d'une double palme ont été couronnés par l'Académie

(1er Age)

ALBUMS STAHL IN-8° ILLUSTRÉS

Il y a des lecteurs qui ne sont pas hommes encore et à qui il faut des lectures et des images pour leurs premières curiosités. Ce public innombrable et frêle n'a pas été oublié. Les *Albums Stahl* leur donnent de piquants ou de jolis dessins accompagnés d'un texte naïf. La naïveté est celle qu'un ingénieux esprit, comme Stahl, peut offrir. Elle a ses malices légères et sa gaieté tendre. Les dessins ont de la fantaisie dans la vérité. Bégayements heureux, rires argentins, ce sont là les effets que produisent ces albums caressants. Il y a beaucoup de gros livres et de travaux ambitieux qui n'ont pas la même utilité.

GUSTAVE FRÉDÉRIX. (*Indépendance Belge.*)

FRŒLICH

† Les trois Chiens de Mlle Lili.
Maman en voyage.
La Vocation de Jujules.
La Mère Bontemps.
Papa en voyage.
Une grande journée de Mlle Lili
Mlle Lili aux Champs-Élysées.
Mlle Lili à Paris.
Jujules le Chasseur.
Les petits Bergers.
Pierre et Paul.
La Poupée de Mlle Lili.
La Journée de M. Jujules.
L'A perdu de Mlle Babet.
Alphabet de Mlle Lili.
Arithmétique de Mlle Lili.
Cerf-Agile.
La Fête de Mlle Lili.
La Grammaire de Mlle Lili. (Texte par J. MACÉ.)
Journée de Mlle Lili.
Les Caprices de Manette.
Les Jumeaux.
Un drôle de Chien.
La Fête de Papa.
Le petit Diable.
M. Jujules à l'école.

L. BECKER . . . . L'Alphabet des Oiseaux.
— . . . . L'Alphabet des Insectes.
DETAILLE . . . . Les bonnes Idées de Mademoiselle Rose.
FATH . . . . Le Docteur Bilboquet.
— . . . . Jocrisse et sa Sœur.
FROMENT . . . . † Michel et Suzon.
— . . . . Petites Tragédies enfantines.
— . . . . Nouvelles petites Tragédies enfantines.
— . . . . Le petit Acrobate.
— . . . . Le petit Escamoteur.
— . . . . Scènes familières.
— . . . . Nouvelles Scènes familières.
GEOFFROY . . . . Le Paradis de M. Toto.
— . . . . L'Age de l'École.
— . . . . Proverbes en action.
— . . . . Fables de La Fontaine en action.
GRISET . . . . La Découverte de Londres.
HUMBERT . . . . Le Roi des Pingouins.
JUNDT . . . . L'École buissonnière.
LALAUZE . . . . Le Rosier du petit Frère.
LAMBERT . . . . Chiens et Chats.
MEAULLE . . . . Petits Robinsons de Fontainebleau.
PIRODON . . . . Histoire de Bob aîné.
SCHULER (TH.) . . . . Les Travaux d'Alsa.

ALBUMS STAHL IN-8° ILLUSTRÉS

FRŒLICH

Voyage de Mlle Lili autour du monde. Voyage de découvertes de Mlle Lili.
La Révolte punie.

CHAM . . . . Odyssée de Pataud.
FROMENT . . . . La Chasse au volant.
GRISET (E.) . . . . Pierre le Cruel.
SCHULER (T.) . . . . Le premier Livre des petits Enfants.

LES CONTES DE PERRAULT

Illustrés de 40 grandes compositions de Gustave DORÉ

1 volume in-4°, cartonnage riche.

1er *Age*

ALBUMS STAHL en COULEURS, IN-4°

L. FRŒLICH : ***Chansons & Rondes de l'Enfance :***

Sur le Pont d'Avignon.
La Tour, prends garde.
La Marmotte en vie.
La Boulangère a des écus.
La Mère Michel.
Giroflé-Girofla.
Il était une Bergère.
M. de La Palisse.
Au Clair de la Lune.
Cadet-Roussel.
Le bon Roi Dagobert.
Compère Guilleri.
Malbrough s'en va-t-en guerre.
Nous n'irons plus au bois.

L. FRŒLICH

Le Cirque à la maison. — Pommier de Robert. — La Revanche de François.
Les Frères de Mlle Lili.

BECKER . . . . Une drôle d'École.
CASELLA . . . . Les Chagrins de Dick. — Un Déjeuner sur l'herbe.
FROMENT . . . . Tambour et Trompette.
— . . . . Le Plat mystérieux.
GEOFFROY . . . . Monsieur de Crac. — Don Quichotte. — Gulliver.
— . . . . L'Ane gris.
KURNER . . . . Une Maison inhabitable.
DE LUCHT . . . . L'Homme à la Flûte. — Les 3 montures de John Cabriole.
— . . . . La Leçon d'Équitation. — La Pêche au Tigre.
— . . . . Les Animaux domestiques. — Robinson Crusoë.
MATTHIS . . . . Métamorphoses du Papillon.
MERY . . . . Autour d'un Cerisier.
TINANT . . . . Du haut en bas. — Un Voyage dans la neige.
— . . . . La Revanche de Cassandre. — Les Pêcheurs ennemis.
— . . . . Machin et Chose. — Le Berger ramoneur.
— . . . . † Un Colin-Maillard accidenté.
TROJELLI . . . . Alphabet musical de Mlle Lili.

1er *et* 2me *Ages*

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

Volumes grand in-16 colombier, illustrés

ALDRICH (Traduction Bentzon) . . Un Écolier américain.
AUSTIN . . . . Boulotte.
BEAULIEU (DE) . . . . Mémoires d'un Passereau.
BENTZON . . . . Yette.
BERTIN (M.) . . . . Les Douze. — Voyage au Pays des défauts.
— . . . . Les deux côtés du Mur.
BIGNON . . . . Un singulier petit Homme.
BRÉHAT (A. DE) . . . . † Aventures de Charlot et de ses sœurs.
CHATEAU-VERDUN (M. DE) . . Monsieur Roro.
CHERVILLE (M. DE) . . . . Histoire d'un trop bon Chien.
DICKENS (CH.) . . . . L'Embranchement de Mugby.
DIENY (F.) . . . . La Patrie avant tout.
DUMAS (A.) . . . . La Bouillie de la comtesse Berthe.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . † Petit Jean.
FEUILLET (O.) . . . . La Vie de Polichinelle.
GÉNIN (M.) . . . . Un petit Héros.
— . . . . Les Grottes de Plémont.
GIRON (AIMÉ) . . . . La Famille de la Marjolaine.
LA BÉDOLLIÈRE (DE) . . . . . Histoire de la Mère Michel et de son chat.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Le Livre de Trotty.
LEMONNIER (C.) . . . . Bébés et Joujoux. — Hist. de huit Bêtes et d'une Poupée.
— . . . . Les Joujoux parlants.
LERMONT (J.) . . . . Mes Frères et moi.
LOCKROY (S.) . . . . Les Fées de la Famille.
MARSHALLS . . . . Le Petit Jack.
MAYNE-REID . . . . Les Exploits des jeunes Boërs.
MULLER (E.) . . . . Récits enfantins.
MUSSET (P. DE) . . . . Monsieur le Vent et Madame la Pluie.
NODIER (CHARLES) . . . . . . Trésor des Fèves et Fleur des Pois.
OURLIAC (E.) . . . . Le Prince Coqueluche.
PERRAULT (P.) . . . . Les Lunettes de Grand'Maman. — Les Exploits de Mario.
SAND (GEORGE) . . . . Le Véritable Gribouille.
SPARK . . . . Fabliaux et Paraboles.
STAHL (P.-J.) . . . . Les Aventures de Tom Pouce.
— . . . . Le Sultan de Tanguik.
STAHL ET W. HUGHES . . . . . Contes de la Tante Judith.
VERNE (JULES) . . . . Un Hivernage dans les glaces.

Bibliothèque d'Éducation et de Récréation

Quels souvenirs agréables et charmants ce titre général ne rappelle-t-il pas aux hommes jeunes d'aujourd'hui, à ceux qui entraient dans la vie au moment même où une révolution complète s'opérait, en leur faveur, dans la littérature! Car il n'y a pas beaucoup plus de vingt ans que les jeunes gens lisent, c'est-à-dire qu'ils ont des livres conçus pour eux, écrits pour eux, et dont le succès est tel qu'on n'aurait pas osé l'attendre.

« C'est une innovation que l'introduction de la lecture dans les plaisirs de la jeunesse. Elle date presque d'hier : mettons vingt ans, c'est tout le bout du monde. Pendant ces vingt années, l'éditeur Hetzel a su publier 300 volumes de premier ordre.

« Le titre trouvé par l'éditeur constitue à lui seul un programme : ÉDUCATION et RÉCRÉATION. Et, en effet, tout est là. Ces beaux et bons livres instruisent et ils amusent. »

VOLUMES IN-8° CAVALIER, ILLUSTRÉS

ANCEAUX . . . . Blanchette et Capitaine.
BENTZON (TH.) . . . . Pierre Casse-Cou.
— . . . . † La Rose blanche.
BERR DE TURIQUE . . . . La petite Chanteuse.
BIART (L.) . . . . Voyage de deux Enfants dans un parc.
— . . . . Deux Amis.
— . . . . Monsieur Pinson.
BRUNET . . . . Les Jeunes Aventuriers de la Floride.
BUSNACH (W.) . . . . ❦ Le Petit Gosse
CAUVAIN . . . . Le Grand Vaincu.
CHAZEL (PROSPER) . . . . Le Chalet des sapins.
DEQUET . . . . Histoire de mon Oncle et de ma Tante.
DE SILVA . . . . Le Livre de Maurice.
DUMAS (ALEXANDRE) . . . . . Histoire d'un Casse-noisette.
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . . Pour les Enfants.
— . . . . Les Vieux de la Vieille.
FATH (G.) . . . . Un drôle de Voyage.
GENNEVRAYE . . . . Un Château où l'on s'amuse.
— . . . . Théâtre de famille.
— . . . . La Petite Louisette.
— . . . . ❦ Marchand d'Allumettes.
— . . . . Les Petits Robinsons de Roc-Fermé.
LEMAIRE-CRETIN . . . . Expériences de la petite Madeleine.
LERMONT . . . . L'Aînée. — Histoire de deux Bébés (Kitty et Bo).
— . . . . Un heureux Malheur.
— . . . . Les Jeunes filles de Quinnebasset.
— . . . . † Siribeddi (Histoire d'une famille d'Éléphants).
MACÉ (JEAN) . . . . Contes du Petit Château.
— . . . . Théâtre du Petit Château.
— . . . . Histoire de deux Marchands de pommes.
— . . . . Les Serviteurs de l'Estomac.
MULLER . . . . La Jeunesse des Hommes célèbres.
NICOLE . . . . Contes et Légendes d'Égypte.
PERRAULT (P.) . . . . Pas-Pressé.
RECLUS (E.) . . . . Histoire d'une Montagne. — Histoire d'un Ruisseau.
SAINTINE . . . . Picciola.
STAHL (P.-J.) . . . . Les quatre Filles du Dr Marsch.
STAHL ET LERMONT . . . . . . La Petite Rose, ses six Tantes et ses sept Cousins.
STAHL ET DE WAILLY . . . . . Vacances de Riquet et Madeleine.
— . . . . . Mary Bell, William et Lafaine.
STEVENSON . . . . L'Ile au Trésor.
VADIER (B.) . . . . Rose et Rosette.
VALLERY-RADOT (R.) . . . . . ❦ Journal d'un Volontaire d'un an.
VAN BRUYSSEL . . . . Scènes de la Vie des Champs et des Forêts aux États-Unis.
VIOLLET-LE-DUC . . . . Histoire d'une Maison.
— . . . . Histoire d'un Dessinateur.

VOLUMES IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉS

BADIN (A.) . . . . Jean Casteyras (Aventures de trois Enfants en Algérie).
BARBIER (M. J.) . . . . Contes blancs (*avec musique inédite de C. Gounod, E. Guiraud, H. Maréchal, J. Massenet, G. Nadaud, E. Reyer, Rubinstein, Saint-Saëns, H. Salomon, A. Thomas*).
— . . . . Bempt, *Nouveaux Contes blancs (avec musique de E. Boulanger, Th. Dubois, V. Joncières)*.
BENTZON (TH.) . . . . Contes de tous les pays.
— . . . . Geneviève Delmas.
BIART (LUCIEN) . . . . Aventures d'un jeune Naturaliste.
BOISSONNAS (B.) . . . . Une Famille pendant la guerre.
BREHAT (A. DE) . . . . Les Aventures d'un petit Parisien.
CORNEILLE . . . . Chefs-d'œuvre (*Édition F. Brunetière*).
DAUDET (ALPHONSE) . . . . . Histoire d'un Enfant.
— . . . . Contes choisis.
DESNOYERS (L.) . . . . Aventures de Jean-Paul Choppart.
DUBOIS (FÉLIX) . . . . La Vie au Continent noir.
DUPIN DE SAINT-ANDRÉ . . . Ce qu'on dit à la maison.
FAUQUEZ (H.) . . . . Les Adoptés du Boisvallon.
GRIMARD . . . . Le Jardin d'Acclimatation.
HUGO (VICTOR) . . . . Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE). (de l'Acad. franç.) Le Livre d'un Père.

LA VIE DE COLLÈGE

dans tous les Temps et dans tous les Pays

ANDRÉ LAURIE

Mémoires d'un Collégien. (Un Lycée de département.)
Une Année de Collège à Paris.
Mémoires d'un Collégien russe.
† L'Écolier d'Athènes.
La Vie de Collège en Angleterre.
Un Écolier hanovrien.
Tito le Florentin.
Autour d'un Lycée japonais.
Le Bachelier de Séville.
Axel Ebersen. (Le Gradué d'Upsala.)

M. Francisque Sarcey a consacré à chacun des livres qui composent cette série une étude spéciale.

« Notre ami Hetzel, écrivait-il au mois de décembre 1885, a commencé une collection bien curieuse et dont le titre générique suffit à indiquer l'intérêt. Chaque année, il paraît un volume qui nous transporte dans un pays différent. Il y a quatre ans, nous étions en France ; l'année suivante, on nous a menés en Angleterre; l'an d'après, en Allemagne. L'ensemble des volumes dont cette série doit se composer formera une étude assez complète des divers systèmes d'éducation suivis par chaque nation.

« Tous ces volumes partent de la même main; ils sont de M. André Laurie, qui me paraît être un universitaire fort au courant des questions pédagogiques, et qui n'en est pas moins un conteur agréable et un écrivain élégant. C'est chaque année un régal attendu par moi de recevoir et de déguster son volume. »

Francisque Sarcey.

LES ROMANS D'AVENTURES

ANDRÉ LAURIE . . . . Le Capitaine Trafalgar.
— . . . . De New-York à Brest en sept heures.
— . . . . Le Secret du Mage.
— . . . . Le Rubis du Grand Lama.
— . . . . Atlantis.
J. VERNE ET A. LAURIE . . . . L'Épave du Cynthia.
RIDER-HAGGARD . . . . Découverte des Mines du roi Salomon.

A propos de l'*Épave du Cynthia*, M. Ulbach écrivait les lignes suivantes :

« La collaboration de MM. Jules Verne et André Laurie ne pouvait être que féconde. La science de l'un, l'observation de l'autre, les qualités littéraires des deux collaborateurs font de ce livre un des plus émouvants de la collection nouvelle. »

Volumes in-8° illustrés (SUITE)

« Il y a peu de livres plus nourris de faits, plus substantiels, et d'un intérêt mieux soutenu que l'*Épave du Cynthia*, » a écrit M. Dancourt dans la *Gazette de France*.

« Plus sombre, plus terrible est l'*Ile au Trésor*, roman popularisé en Angleterre par des milliers d'éditions, et dont la maison Hetzel s'est assuré le droit de traduction exclusif. On raconte que M. Gladstone, le grand homme d'État, rentrant chez lui, après une séance agitée, trouva, par hasard, sous sa main, l'*Ile au Trésor*, de Stevenson. Il en parcourut les premières pages et il ne quitta plus le livre qu'il ne l'eût achevé. C'est que ces premières pages sont un chef-d'œuvre d'exposition mystérieuse, d'attractions captivantes... »

LEGOUVÉ (E.) (de l'Académie française). Nos Filles et nos Fils.
— . . . . La Lecture en famille.
— . . . . Une Élève de seize ans.
— . . . . Épis et Bleuets.
MACÉ (JEAN) . . . . Histoire d'une Bouchée de Pain.
MALOT (HECTOR). . . . . Romain Kalbris.
NEUKOMM (EDMOND). . . . . . Les Dompteurs de la mer.
NOUSSANNE (H. DE) . . . . . . Jasmin Robba.
PERRAULT (P.). . . . . † Ma sœur Thérèse.
RATISBONNE (LOUIS) . . . . . ✿ La Comédie enfantine.
SANDEAU (J.) (de l'Académie française). La Roche aux Mouettes.
— . . . . ✿ Madeleine.
— . . . . Mademoiselle de la Seiglière.
— . . . . La petite Fée du village.
ULBACH (L.). . . . . Le Parrain de Cendrillon.
VALDES (ANDRÉ). . . . . Le Roi des Pampas.

ŒUVRES de P.-J. STAHL

✿ Contes et Récits de Morale familière.
Les Histoires de mon Parrain.
✿ Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles.
✿ Maroussia.
✿ Les Patins d'argent.
✿ Les Quatre Peurs de notre Général.
Les Contes de l'Oncle Jacques.
Les Quatre Filles du Docteur Marsch.

Stahl a voulu enseigner familièrement la morale, la mettre en action pour tous les âges. De chacun des livres de Stahl se dégage une morale présentée avec toute la séduction et cette forme spirituelle qui donne à la fiction les apparences de la réalité.

Peu d'hommes ont plus et mieux fait pour la jeunesse, qui lui doit sa libération littéraire.

Ch. Canivet. (*Le Soleil.*)

TOLSTOI (COMTE L.) . . . . . Enfance et Adolescence.
VIOLLET-LE-DUC. . . . . Histoire d'une Forteresse.
— . . . . Histoire de l'Habitation humaine.
— . . . . Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.

Volumes grand in-8° jésus ou colombier, illustrés

BIART (L.) . . . . Don Quichotte (*adaptation pour la jeunesse*).
— . . . . Les Voyages involontaires (*Monsieur Pinson, Le Secret de José, La Frontière indienne, Lucia Avila*).
CLÉMENT (CH.). . . . . Michel-Ange, Raphaël, Léonard de Vinci.
ERCKMANN-CHATRIAN . . . . Romans nationaux.
— . . . . Contes et Romans populaires.
— . . . . Contes et Romans alsaciens.
— . . . . Histoire d'un Paysan.
GRANDVILLE . . . . Les Animaux peints par eux-mêmes.
LA FONTAINE . . . . Fables, illustrées par Eug. Lambert.
LAURIE (A.). . . . . Les Exilés de la Terre.
MALOT (HECTOR) . . . . ✿ Sans Famille.
MAYNE-REID. . . . . Aventures de Terre et de Mer. } Ces deux ouvrages se vendent aussi réunis en un fort volume.
— . . . . Avent. de Chasses et de Voyages. }
MOLIÈRE. . . . . Théâtre. Édition Sainte-Beuve et Tony Johannot.
RAMBAUD (ALFRED) . . . . . . ✿ L'Anneau de César.
STAHL ET MULLER. . . . . Nouveau Robinson suisse.
VERNE (J.) ET LAVALLÉE. . . . Géographie illustrée de la France.

Jules Verne



VOYAGES EXTRAORDINAIRES

† Face au drapeau.
† Clovis Dardentor.
L'Ile à hélice.
Mirifiques Aventures de Maître Antifer.
P'tit Bonhomme.
Claudius Bombarnac.
Le Château des Carpathes.
Mistress Branican.
César Cascabel
Famille sans Nom.
Sans dessus dessous.
Deux ans de Vacances.
Nord contre Sud.
Un Billet de Loterie.
Autour de la Lune.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Aventures du capitaine Hatteras.
Un Capitaine de quinze ans.
Le Chancellor.
Cinq Semaines en ballon.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
De la Terre à la Lune.
Le Docteur Ox.
Les Enfants du capitaine Grant.
Hector Servadac.
L'Ile mystérieuse.
Les Indes-Noires.
Mathias Sandorf.
Le Chemin de France.
Robur le Conquérant.
La Jangada.
Kéraban-le-Têtu.
La Maison à vapeur.
Michel Strogoff.
Le Pays des Fourrures.
Le Tour du monde en 80 jours.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
Une Ville flottante.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Voyage au centre de la Terre.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.
L'Étoile du sud.
L'Archipel en feu.

L'œuvre de Jules Verne est aujourd'hui considérable. La collection des *Voyages extraordinaires*, que l'Académie française a couronnés, se compose déjà de trente-deux volumes (contenant 44 ouvrages), et tous les ans Jules Verne donne au *Magasin d'Éducation et de Récréation* un roman inédit.

Ces livres de voyage, ces contes d'aventures, ont une originalité propre, une clarté et une vivacité entraînantes. C'est très français.

Claretie.

Découverte de la Terre

3 Volumes in-8°

Les Premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

Ces trois ouvrages se vendent aussi réunis en un seul volume.

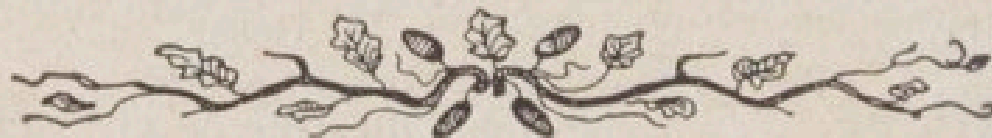


BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

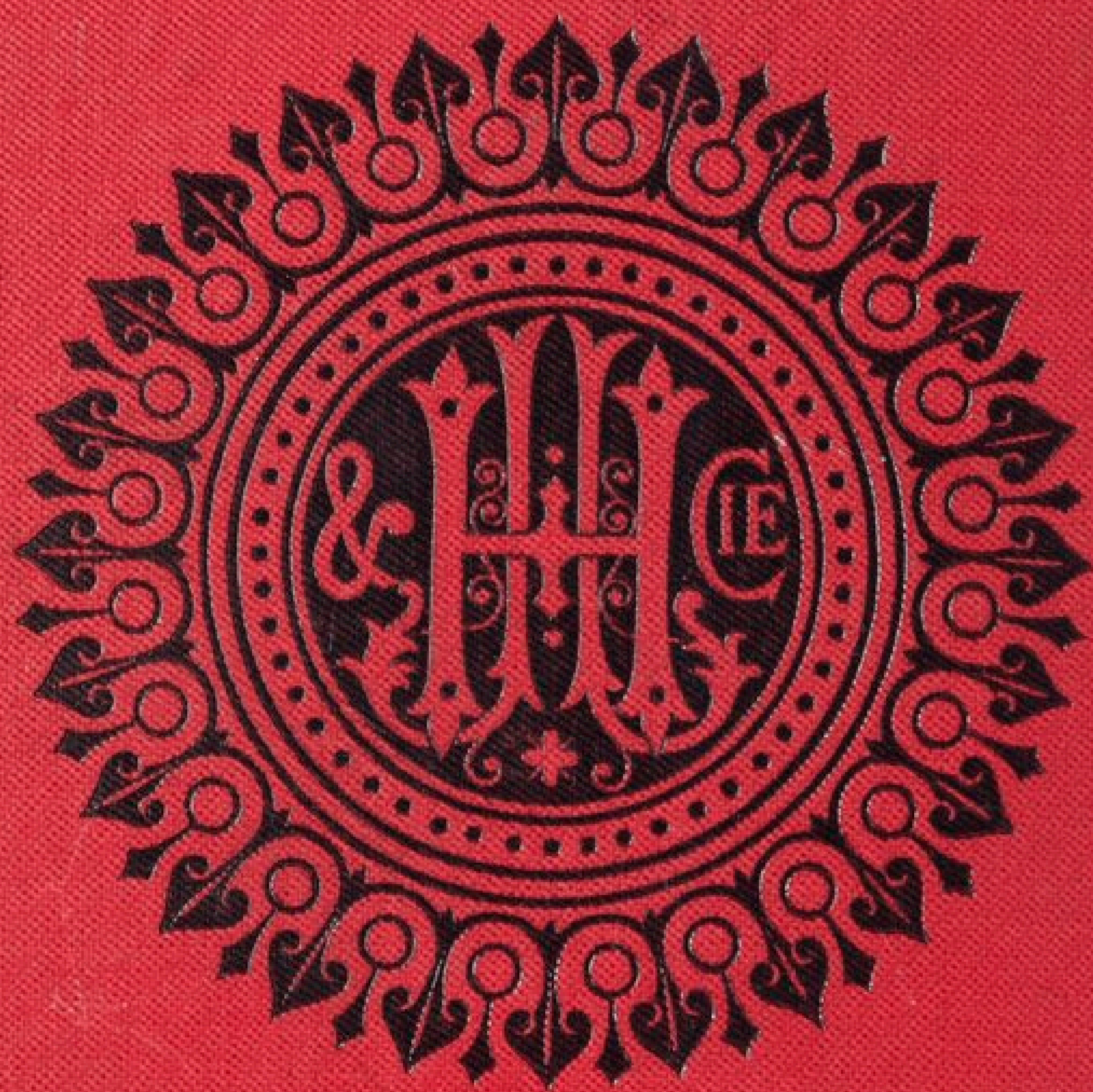
Volumes grand in-16 colombier

ERCKMANN-CHATRIAN. Avant 89 (*illustré*).
BLOCK (M.). *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.*
La France. — Le Département. — La Commune.
Paris, Organisation municipale. — Paris, Institutions administratives. — L'Impôt. — Le Budget — L'Agriculture. — Le Commerce. — L'Industrie.
Petit Manuel d'Économie pratique.

PONTIS. . . . . Petite Grammaire de la prononciation.
J. MACÉ. . . . . La France avant les Francs (*illustré*).
MAXIME LECOMTE . . . . . La Vocation d'Albert.
TRIGANT GENESTE. . . . . Le Budget communal.



 3749. — L.-Imp. r. — Motteroz.



&
H
CIE